



HAL
open science

Les légions tchèques en Sibérie

Konstantin W. Sakharov, Marie-Noëlle Snider-Giovannone

► **To cite this version:**

Konstantin W. Sakharov, Marie-Noëlle Snider-Giovannone. Les légions tchèques en Sibérie. Librinova, 2020, 9791026248187. hal-02939653

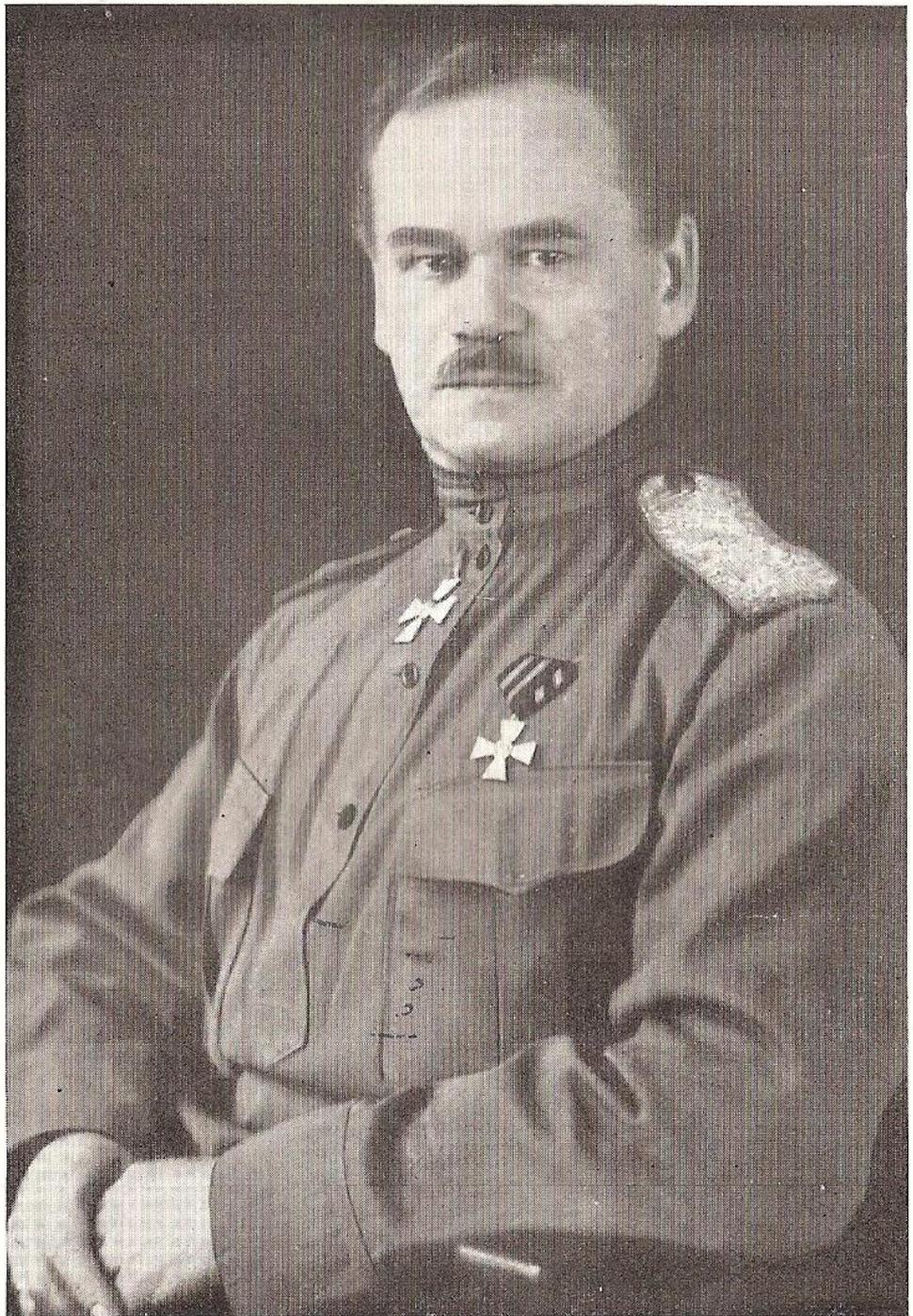
HAL Id: hal-02939653

<https://hal.science/hal-02939653>

Submitted on 15 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Generalleutnant Konstantin W. Sakharow

LES LÉGIONS TCHÈQUES EN SIBÉRIE

Konstantin W. Sakharov

Général de corps d'armée russe

*« Quel est ton nom ?
Légion, répondit-il, car plusieurs
démons étaient entrés en lui ».*

(Luc, 8, 30)

Traduit de l'allemand par
Marie-Noëlle Snider-Giovannone
(FASK Germersheim)

1930
Heinrich Wilhelm Hendriock Verlag
Berlin – Charlottenburg 2

AVANT-PROPOS

Nombreux sont ceux qui pensent que la première République tchécoslovaque – tchéco-slovaque jusqu'en 1920 – a pu se construire suite à l'effondrement de l'Empire d'Autriche-Hongrie, il n'en est rien. C'est en partie l'aménagement politico-économique de cette république qui est l'une des causes de la chute de l'Empire du Danube. Le nationalisme, un terme au sujet duquel Raoul Girardet écrivit qu'« il n'est guère de mot plus fréquemment utilisé dans la littérature historique, politique et journalistique immédiatement contemporaine que celui du nationalisme. Il n'en est guère non plus qui révèle plus d'équivoques et plus d'ambiguïté », ce que confirme le texte qui suit. La mode qui en a été lancée dans la seconde moitié du XIXe siècle, soutenue ensuite par le droit à l'autodétermination des peuples, préconisé par le dixième des Quatorze Points de Wilson n'a pas conduit au bonheur de tous les peuples, loin de là !

Le général de corps d'armée Sakharov, membre de l'état-major de l'amiral Koltchak, a vécu la Grande Guerre en Russie, il a vu aux dépens de son pays les méfaits du panslavisme et a ensuite subi, avec tout le peuple russe, les conséquences de l'action des ex-prisonniers tchèques, nommés légionnaires par le gouvernement français et payés par lui. Cette Légion tchèque, composée de tous les Slaves d'Europe et d'Orient, assuma entre 1918 et 1920 un étrange rôle politique en Russie et Sibérie, où celui de Masaryk ne fut pas anodin. L'auteur de cet ouvrage le raconte avec souffrance et amertume, tout en nous révélant une page bien méconnue de l'histoire. Est-il utile de rappeler que celle-ci n'est racontée que par les vainqueurs ?

Dans cet épisode russe se sont opposés les Rouges et les Blancs sous le regard des Alliés et associés dont les corps expéditionnaires ont assumé une attitude plutôt passive, mais dont les chefs prirent d'étranges décisions. Le prochain volet de cette recherche en dira davantage. Ce qui prime dans ce texte, c'est la souffrance d'un peuple, le russe. Le général Sakharov ajouterait sûrement : la vérité.

INDEX

- I. Les ombres de la Guerre mondiale**
Anéantissement des meilleures forces des nations belligérantes. – Idéologie des victimes. – Altération de celles-ci à la Conférence de la Paix de Versailles. – La Russie livrée au bolchevisme. – Discorde entre la Russie et l'Allemagne. – Les causes de celle-ci. – Le rôle de la Russie dans la Guerre mondiale. – Fin de la guerre sans victoire. – Deux camps : vainqueurs et pillés. – Le coup de poignard dans le dos de la Russie. – Le rôle des Tchèques.
- II. L'erreur panslaviste**
Origine et déploiement du panslavisme – Causes de son renforcement – Dommages causés à la Russie par cette idée politique – Début de l'intrigue tchèque – Formation des troupes tchèques – Comportement des Tchèques d'Autriche pendant la Guerre – Deux épisodes de la Guerre mondiale – Double jeu des Tchèques – Multiplication des troupes tchèques après la révolution russe.
- III. Les Tchèques se distinguent (Octobre 1917-Mai 1918).**
L'arrivée de Masaryk en Russie – Les Tchèques s'entendent avec les bolcheviks – Mouraviev – Efforts des "légionnaires" pour sortir de Russie – L'ultimatum bolchevique – Organisations patriotiques russes – Opposition aux bolcheviks – Témoignage d'un contemporain – Rapport d'un officier russe du front – Émergence des forces nationales en Russie.
- IV. L'"Anabase" des légionnaires tchèques (Juin 1918 – Octobre 1918)**
Appels des Alliés – L'ordre vient de Paris – Formation du front de la Volga – "Réquisitions" – Avancée de l'Armée rouge – Lien entre les Tchèques et les révolutionnaires russes – Conseil d'Empire d'Ufim – Revendications du Tchèque Pavloo – Évacuation de Kazan – Retraite des légionnaires avec un riche butin – Les réfugiés de la Volga – Mes premières impressions personnelles – Le Directoire d'Ufim et les Tchèques – Arrivée du général Knox en Sibérie – Jan Syrový – Suicide du colonel tchèque Schwetz – Les légionnaires quittent le front et se retirent dans l'arrière pays – Opinion d'un témoin oculaire – Le "butin" tchèque – Manifestation antirusse de politiciens tchèques – Le renversement du 18 novembre 1918 – Amiral Koltchak – L'entrée en scène de Gayda – Arrivée de Janin et de Štefánik en Sibérie.
- V. La trahison tchèque est préparée (Novembre 1918-Novembre 1919)**
Paysage de Sibérie – Les légionnaires tchèques sont démoralisés – Emploi abusif du Transsibérien – Cantonnement tchèque dans les grandes villes de Sibérie – Propagation des maladies vénériennes parmi les Tchèques – Signification particulière du Transsibérien – Les Tchèques s'emparent de cette voie ferrée à Irkoutsk – Revirement flagrant de la population russe envers les Tchèques – Les intrigues de Gayda auprès de l'Administrateur suprême – Incidents funestes – L'offensive de printemps de l'Armée Blanche russe. – Le véritable visage de Gayda – Échec des Blancs – Insolence des exigences de Gayda – Son renvoi de l'armée russe

– Seconde offensive des Blancs à l'automne 1919 – Un tournant critique
– Passivité des Tchèques. – Contre-attaque des Rouges – Évacuation
d'Omsk – Le nouveau plan d'opération.

VI. La trahison (Novembre 1919 – Février 1920)

Fuite des légionnaires tchèques dans la panique – Blocage du Transsibérien – Tragédie à bord des trains russes emportant le service sanitaire et les réfugiés – Les mesures prises par l'amiral Koltchak – Les coulisses de la trahison tchèque – Les Tchèques incitent au soulèvement à Vladivostok – Gayda en est à l'origine – Le "Mémorandum" tchèque – Appréciation de celui-ci par un contemporain – L'amiral Koltchak est séparé de l'armée – Son arrestation par les Tchèques à la gare de Nijneoudinsk – Les cinq drapeaux des Alliés ! – Le soulèvement à Irkoutsk – Les Tchèques livrent l'amiral Koltchak aux révolutionnaires – De l'argent taché de sang ! – L'ordre d'exécution du commissaire bolchevique Smirnov – L'ordre est transmis par les Tchèques – Les Tchèques sont récompensés par les révolutionnaires – Appel des Tchèques à la population de Sibérie – Les Tchèques trahissent l'armée russe – Les Blancs marchent sur Irkoutsk, l'ultimatum des Tchèques – L'armée et la population haïssent les Tchèques – Les légionnaires commettent des atrocités et des ignominies à l'égard des prisonniers de guerre sans défense – Les musiciens d'un orchestre d'Allemands sudètes sont passés par les armes à Khabarovsk – Sévices et exécution d'officiers hongrois prisonniers de guerre par les Tchèques à Krasnoïarsk.

VII. Le butin tchèque et son transport hors de Russie

Les Tchèques se rassemblent à Kharbin et à Vladivostok – Mise à sac d'Irkoutsk par les Tchèques – L'or de l'État russe – Traité entre les Tchèques et les bolcheviks – Mainmise sur la voie ferrée – Ignominies envers les Russes – Assassinats – Deux documents concernant le vol de 32 wagons pleins de pneus – Pillages et vandalismes perpétrés par les Tchèques – Chargement du butin sur des navires – Les Tchèques sont publiquement accusés de vol – Réponse de l'ambassadeur tchèque à Tokyo.

VIII. Le tissu de mensonges tchèques

Deux livres de politiciens tchèques – Beneš exalte l'"anabase" et le "génie de la race tchèque" – Ses aveux concernant son travail réalisé dans l'ombre à la Conférence de la Paix – Auto-exaltation de Masaryk – Masaryk comme monarchiste et russophile – Son mémorandum "*Independent Bohemia*" – Le rôle de Masaryk en Russie après la révolution – Louange prudente de l'"anabase" – Les légions sont démoralisées – Mensonge au sujet du "rôle économique de l'anabase" – Opinion de Masaryk sur toute l'intrigue tchèque – La propagande tchèque – Coresponsabilité morale des autres nationalités de la Tchécoslovaquie envers les infamies tchèques – La situation ethnographique de cet État. – Les Allemands sudètes et le Mémoire III. – Quelques mots sur les Slovaques. – Conclusion.

PRÉFACE

Monsieur Sakharov, général de corps d'armée, m'a prié d'introduire en quelques lignes son livre *Les Légions tchéco-slovaques en Sibérie* ; c'est une tâche qui m'honore.

Déjà à l'âge de vingt-trois ans, Konstantin W. Sakharov commanda une compagnie au cours de la campagne russo-japonaise. Durant la Guerre mondiale, il se distingua au combat, ce qui lui valut les plus grands honneurs militaires, il fut d'abord nommé colonel puis général major. Lorsque la révolution éclata, il s'employa aussitôt à organiser une résistance armée contre les bolcheviks, mais il se retrouva rapidement fait prisonnier. Ses geôliers cherchèrent, par des offres ainsi que par la menace, à le convaincre de prendre le commandement de l'Armée Rouge du Caucase. Mais compte tenu de sa conception du monde, leurs efforts restèrent vains. Il réussit à s'enfuir à l'automne 1918. Il parvint à rejoindre le quartier général de l'amiral Koltchak. Au printemps 1919, celui-ci lui confia le commandement de l'Armée Blanche sibérienne. Après l'anéantissement de cette dernière, il eut le choix de séjourner en Angleterre ou bien en Allemagne. Ses convictions politiques le poussèrent à se réfugier chez nous. Depuis, auprès de sa famille de nouveau réunie, il vit de sa plume, aux environs de Berlin.

Ce texte que le *Politisches Kolleg*¹ inclut aussi dans la série de ses écrits, révèle non seulement le vécu d'un témoin oculaire des événements évoqués dans cet ouvrage mais aussi l'action d'un homme qui avait assumé un rôle prépondérant. Ces lignes équivalent également à l'accusation exprimée avec force par un patriote russe contraint à vivre dans un désespoir croissant, voyant que ses propres efforts ainsi que le sacrifice de ses anciens camarades et de milliers de concitoyens qui luttaient pour la sauvegarde de la patrie furent à trois reprises réduits à néant par l'indifférence, l'égoïsme et la trahison du soi-disant ami. Le général de corps d'armée Sakharov ne se croit pas appelé à écrire l'histoire de manière scientifique, mais plutôt à examiner les faits et à les analyser. Aucun historien professionnel ne pourrait nous faire comprendre de manière plus claire ce qui se passa durant le dernier épisode de la

¹ Institution créée en 1920 pour former l'opinion publique sur le plan politique (N.d.T.)

Guerre mondiale entre 1918 et 1920 ; nous, Allemands, épuisés et effondrés, avons à peine la capacité de le percevoir, et cela d'autant moins qu'il se déroulait dans des régions qui nous étaient totalement étrangères.

À quelques rares exceptions près, nous, Allemands, avons tous reçu à l'école une présentation très imparfaite du monde oriental que les tsars, sous leur sceptre, avaient unifié en un Empire durant un quart de millénaire. Pour nous, l'Oural sépare l'Europe de l'Asie et place donc ainsi la Russie d'un côté et la Sibérie de l'autre. Aujourd'hui, ce ne sont pour nous que des concepts géographiques. Les images que la description de Sakharov fait défiler sous notre regard, révèlent le monde de l'ancien Empire russe sous la forme d'épisodes dans lesquels l'histoire et la nature l'ont nettement structuré, et ce, dans toute son ampleur jusqu'à la limite de ce qui est perceptible. Au milieu, nous voyons l'imposante région fondamentale de l'Empire, celle qui s'étend de la Volga au lac Baïkal et de Kazan à Irkoutsk. Nous prenons conscience de l'importance des villes d'Oufa et d'Ekaterinbourg, d'Omsk et de Krasnoïarsk ainsi que de la rivière Tobol, parce qu'elles sont au centre de cette région essentielle. Devant elles s'ouvre un vaste espace, la Russie que nous connaissons. L'Est de l'Empire s'étire ensuite très loin jusqu'à l'océan Pacifique. Il va de Tchita à Vladivostok et se mêle à la culture orientale de l'Asie, à peine un peu moins profondément que ne le font la Chine et le Japon ; et d'une manière semblable, comme l'espace russe s'allongeant de Saint-Pétersbourg à Odessa se voyait inclus avec la Prusse et l'Autriche dans le monde de l'Europe centrale et orientale avant la Guerre mondiale. Ne serait-ce que pour l'opportunité de se confronter une fois à cette immense superficie, devenue forme, le livre du général de corps d'armée Sakharov mérite d'être lu attentivement.

À cela s'ajoute le riche contenu de la narration, éloquente et bouleversante. C'est le récit de l'autodestruction du panslavisme. Celui-ci réussit à infliger à l'Occident, voire au monde russe des 18^{ème} et 19^{ème} siècles, solidement érigé en grande puissance par Pierre le Grand jusqu'à Nicolas I^{er}, la dernière offensive, la plus dangereuse. Au fond, les tsars n'ont jamais vu qu'à contrecœur le mouvement panslaviste s'affermir, mais ils n'ont simplement pas trouvé le courage de le combattre ouvertement. Avec une étrange passion, les Tchèques ont entretenu sa propagation au sein de la génération d'avant la guerre et c'est donc ainsi que tout de

suite après la révolution du printemps 1917, Masaryk, devenu le guide spirituel du tchéquisme, entra en scène tel un vainqueur sur le sol russe, où, jusqu'au printemps 1918, il joua le rôle d'administrateur des affaires de l'Europe occidentale. Grâce à lui, l'Occident reçut en mains, sous la forme des trois divisions tchèques mises sur pied en Russie au cours de l'été 1917, conformément aux injonctions adressées depuis Paris, l'outil avec lequel il devait influencer de manière déterminante le déroulement de la révolution russe et par là même celui de la guerre voulue jusqu'aboutiste.

Au cours des premiers mois de l'année 1918, les bolcheviks n'avaient encore conquis le pouvoir qu'à l'intérieur et dans le Nord de la Russie européenne. Même là, ils durent affronter des insurrections paysannes. Ce qui explique l'espoir qui s'empara du russisme empreint de nationalisme, de pouvoir à nouveau réprimer rapidement les bolcheviks avec la participation du corps tchèque dont les hommes qui le composaient s'étaient déjà mis en marche pour se rendre à Vladivostok. Lorsqu'ils firent demi-tour et revinrent à Kazan en juillet et août, la nouvelle déclencha un enthousiasme considérable au sein du peuple russe. Mais l'avancée tchèque sur la Volga n'avait pas d'autre objectif que d'exercer une pression sur le commandement de l'armée allemande, afin qu'elle laisse en Orient un très grand nombre de ses troupes. Les intentions de Foch ciblant une victoire sur le front occidental devaient en être favorisées. Dès que l'on n'eut plus besoin de craindre les Puissances centrales, les légions tchèques furent alors utilisées pour empêcher l'amiral Koltchak de relever la Russie. Deux fois au cours de l'année 1919, le russisme se souleva pour marcher contre les bolcheviks, et dans les deux cas il fut obligé de faire marche arrière. La première fois, derrière la rivière Tobol, la seconde fois derrière le lac Baïkal. Les Tchèques ne permirent pas aux soldats de l'Armée Blanche d'utiliser le Transsibérien pour le transport de leur ravitaillement et leur refusèrent toute aide, fût-elle brève. Ils ne craignirent pas même de s'associer ouvertement avec les bolcheviks. Que les Russes aient avancé ou reculé, le souci principal des Tchèques restait celui-ci : avant leur retrait, pouvoir encore dérober à la malheureuse population russe tous ses biens, rassembler le butin et le transporter vers l'est. Soit ils s'en servaient déjà en cours de route vers le port où il devait être embarqué, soit ils l'envoyaient en Europe avant les troupes. Ils ne voulaient accepter d'ordres que du Français Janin, le commandant de quelques corps de troupes que les

puissances occidentales et les Japonais avaient envoyés en Sibérie. Mais politiquement, dès le début, ils avaient pris parti pour les partisans de Kerenski. Masaryk avait aussitôt établi le contact avec eux au printemps 1917. À la fin du mois d'août 1918, le corps des officiers de l'Armée Blanche avait manifesté son intention de fonder un nouveau gouvernement, afin que les mesures militaires qu'il convenait de prendre n'échouent pas en raison du désordre politique. Les Tchèques obligèrent ce gouvernement à choisir une majorité socialiste-révolutionnaire (SR) et un chef SR en prit la tête. Dans l'Empire russe, dès le début de la guerre, les socialistes-révolutionnaires s'étaient déjà souciés de prendre place dans les installations communes à caractère économique, à partir desquelles ils s'étaient ensuite infiltrés dans l'administration. Même lorsqu'ils furent de nouveau maîtrisés par les bolcheviks à Petrograd et à Moscou, ils s'imposèrent à l'est de la Volga jusqu'à Vladivostok. Certes, la proclamation de Koltchak comme Administrateur suprême² en novembre 1918 mit rapidement un terme au nouveau gouvernement, mais le pouvoir de l'Administrateur suprême n'atteignait pas l'intégralité du pays. Ainsi les SR et les Tchèques continuaient-ils d'y agir ensemble.

En tant que Russe, le général de corps d'armée Sakharov montre clairement dans son livre quelle fut la tragédie du panslavisme et la calamité que devinrent les Tchèques pour son peuple. Nous Allemands, en tant que citoyens de l'Europe centrale remarquons peut-être encore davantage chez lui ce qu'il laisse entendre au sujet de la relation entre les Tchèques et les socialistes-révolutionnaires. Ceux-ci signifiaient en Russie la même chose que la social-démocratie en Europe centrale. À peine Kerenski eut-il pris aux révolutionnaires bourgeois les rênes qui tenaient faiblement le gouvernement, que l'heure sonna également pour les Ebert et Adler en Europe centrale. Le *Temps* put alors définir à juste titre les événements qui se déroulèrent début juillet 1917 au *Reichstag*, le parlement allemand, comme étant la propagation de la révolution russe dans la *Mittleuropa*. Au point d'intersection du mouvement social-démocrate avec celui panslaviste, apparaît Masaryk. Il appartenait aux deux et c'est par le succès de ces deux mouvements qu'il est devenu une personnalité historique. En fait, le panslavisme et la social-démocratie ne se sont pas seulement soutenus mutuellement de 1918 à 1920 de l'autre côté de la Volga ; dès le

² Alexandre Koltchak, le petit-fils de l'amiral précisait que *Verkhovny Pravitel* se traduit par Administrateur suprême. L'amiral fut élu comme tel et ne fit aucun coup d'État.

moment de leur apparition, ils furent perçus, l'un dans tout le secteur de l'Europe centrale et l'autre dans l'Europe centrale et orientale, comme des ennemis mortels de l'ordre établi en Europe aux 17^e et 18^e siècles ainsi que des conditions et du maintien de celui-ci, un ordre que lui avait donné la structure de la grande puissance érigée par les trois familles Romanov, Hohenzollern et Habsbourg. Telle l'eau-forte, leur agitation agressait déjà cette structure depuis les décennies qui précédèrent la Guerre mondiale. La participation du panslavisme à la préparation de la guerre et l'influence que la social-démocratie exerça sur la fin du conflit ont alors sapé la communauté et la force de résistance des trois puissances, scellant ainsi leur destin. À la différence du panslavisme, on ne peut pas dire de la social-démocratie qu'elle fut l'outil de l'Occident. Mais l'aide qu'elle lui apporta inconsciemment fut pour lui encore plus importante.

Il convient toutefois d'aborder ce sujet de différentes façons, selon que l'on voit dans la social-démocratie l'adversaire du libéralisme ou bien que l'on considère qu'elle dépend de lui pour l'essentiel. Compte tenu de ses origines, le libéralisme est l'Occident. D'abord, lorsqu'il entra en scène, il lui sembla évident, avec le soutien de la bourgeoisie, de pouvoir modifier l'ordre politique de manière décisive aussi bien en Occident qu'en Europe centrale. Mais pour ce faire, le clivage social de la *Mitteleuropa* s'avérait bien trop fermement établi sur l'agriculture et sur le monde ouvrier. Bismarck pouvait donc accepter la confrontation que lui proposaient les libéraux. Il les renvoya à deux périodes importantes, celle de 1862-1867 et celle de 1876-1879. Des hommes comme l'évêque de *Ketteler am Rhein* et Karl Lueger en Autriche combattirent totalement le libéralisme en Europe centrale. Peut-être Mussolini apparaît-il également dans le prolongement de cette ligne. Mais avec l'entrée en scène de la social-démocratie, l'Occident put de nouveau créer une situation conflictuelle. L'agitation qui servit de préliminaires à l'attaque contre l'ordre existant fut transférée au prolétariat par les bourgeois, et les revendications sociales passèrent devant les espoirs libéraux. Cependant, la volonté politique aspirait comme toujours à instaurer la démocratie occidentale en Europe centrale. Le libéralisme surgit alors de nouveau derrière la social-démocratie. Pendant la guerre, le panslavisme et la social-démocratie se retrouvèrent donc ainsi au même stade. Le principal journal de la social-démocratie dans l'Empire allemand, le *Vorwärts*, a cru pouvoir se permettre de dire un jour, au début du mois de juillet 1914, dans sa prise

de position à propos de l'assassinat de l'archiduc héritier du trône – le texte a été récemment cité dans les écrits du *Politisches Kolleg* par Curt Schoen dans son livre *Le prélude et la déclaration de guerre* – que les révolutions nationales sont à considérer comme précurseurs de la révolution sociale, tout comme les révolutions de la bourgeoisie précèdent la révolution du prolétariat, qui parachève l'œuvre. Mais à l'inverse, pendant la Guerre mondiale, le mouvement révolutionnaire servit la social-démocratie pour aplanir la voie aux révolutions nationales à l'est de l'Europe centrale. Il fut facile aux pionniers des révolutions nationales de rafler son avance à la social-démocratie. La guerre étant, obtenait le commandement celui qui avait un objectif en politique extérieure. Les attentes nationales du panslavisme étaient saturées par les problèmes de politique étrangère. L'internationalisme de la social-démocratie n'est en revanche qu'un cliché par lequel elle s'abuse, voulant croire que les objectifs de politique étrangère lui font défaut. Elle ne se soucie en fait que de problèmes constitutionnels et de questions salariales.

Au bout du compte, la social-démocratie et le panslavisme n'ont bien sûr récolté de la Guerre mondiale que ce que les grandes puissances occidentales leur ont accordé : à la social-démocratie la participation des syndicats à la gestion du pouvoir politique, et aux Tchèques la souveraineté étatique qui n'est qu'apparence puisqu'elle les contraint à jouer le rôle de satellite de la France. L'Europe centrale vit depuis sous la pression du nouveau système d'État élaboré à Versailles et du nouveau clivage social qui, peu à peu, a émergé de Versailles, évoluant en une hybridation entre le capitalisme occidental et le bolchevisme oriental.

* * *

Le 20 mars 1919, le journal *Vossische Zeitung* publia dans son Nr. 145 un article que j'avais écrit et dans lequel je tentais d'expliquer que la révolution qui venait d'éclater en Russie ne faisait qu'aller dans le sens de l'histoire. Je tentais également de l'évaluer provisoirement, afin de prendre un peu de recul par rapport aux événements pour en juger la portée. Voilà quelle en était la conclusion :

« La guerre traînait en longueur. Le tsar aurait alors aimé s'entendre de nouveau avec les Puissances centrales. Le désir spontané de pourvoir au bien de la

puissance mondiale russe ainsi qu'à l'intérêt de sa diplomatie ne s'était pas encore éteint en lui... Les intellectuels et l'Angleterre sous la dépendance desquels il était tombé depuis ses défaites en Mandchourie se méfiaient de lui de la même façon. Ils ne réussirent jamais à se départir de la crainte de le voir revenir à la grande politique qu'il avait définie et sous les signes de laquelle il avait placé son gouvernement lorsqu'il accéda au trône. Ils se liguèrent contre lui et aujourd'hui ils l'ont vaincu et fait tomber. En Allemagne, pendant la guerre, on fut plus d'une fois conscient que la Russie et l'Allemagne auraient dû se soutenir mutuellement au cours du dernier quart de siècle et devenir ensemble une puissance mondiale. Il en fut autrement, l'opinion publique et l'art politique de l'Allemagne portent ainsi une lourde part de culpabilité... Mais heureusement le commandement de notre armée a compris à temps que l'Angleterre ne pouvait empêcher la paix séparée russe qu'en jouant dangereusement avec le feu. La Russie craque de tous les côtés. À quoi servirait que la force de Hindenburg l'anéantisse maintenant ! Même encore aujourd'hui, le plus sûr moyen de s'approcher de manière décisive de la solution pour que la Russie se reprenne en mains est, soit de redonner vigueur à la monarchie et à la sagesse de son jugement en matière de politique étrangère, ou alors, si le pays du tsar s'effondre réellement, que ce soit notre bonne épée et non pas la sournoiserie anglaise qui ait le dernier mot ».

Nous ne pouvions plus aider le tsar. Car autant l'Autriche-Hongrie que le Reich allemand tombèrent tout de suite après dans les griffes de l'Occident par le biais du panslavisme et de la social-démocratie en Europe centrale. Nos propres dynasties s'écroulèrent et notre peuple, tout comme le russe, fut battu par son impuissance.

Depuis, Russes et Allemands vivent une période de misère patriotique. Qu'il me soit permis de conclure à ce sujet par un souvenir personnel. En janvier 1929, un événement d'ordre artistique m'amena à me rendre à Seeon chez le duc von Leuchtenberg. L'après-midi, en prenant le café dans le salon des messieurs, la conversation s'orienta vers des questions politiques. Le duc me parla du général Wrangel et me proposa de le rencontrer prochainement. Personne mieux que Wrangel ne pourrait me dire à quel point le fossé s'était creusé entre les Russes et les puissances occidentales ; il n'en connut que déceptions. Quiconque en Russie aurait

été favorable à la Triple Alliance et combattu pour elle, saurait aujourd'hui que l'avenir de la Russie se base sur le renouvellement des bonnes anciennes relations avec l'Allemagne. Je n'ai pas fait la connaissance du général Wrangel. Quelques semaines plus tard, il n'était plus de ce monde, et au cours de l'été mourut également le duc von Leuchtenberg. Les mots chaleureux que le général de corps d'armée Sakharov adresse à l'amitié russo-allemande et qui nous touchent profondément, me rappellent cette conversation. Le malheur commun rapproche ceux qu'il a atteints. Mais au sujet des sentiments exprimés par le général de corps d'armée Sakharov – nous n'avons aucune raison d'en douter –, il ne s'agit plus seulement de cela, mais de sa manière cohérente de considérer les faits et d'en comprendre l'origine politique. Ils nous aideront, chacun pour son peuple, à travailler en faveur de l'avenir, jusqu'à ce que, si Dieu le veut, le monde nous montre un jour un autre visage.

Martin Spahn*

*Historien et homme politique allemand (N.d.T.)

Phrases et périphrases en italique dans le texte correspondent à celles écrites d'une manière particulière par l'auteur dans son texte originel, il voulait sans doute leur donner une certaine importance. (N.d.T.)

I. Les ombres de la Guerre mondiale

La plus grande de toutes les guerres a ébranlé le monde jusque dans ses soubassements. Et aujourd'hui encore ce monde vacille dans tous ses interstices et menace à chaque instant de tomber victime de nouveaux désordres ciblant une autodestruction insensée.

Des millions et des millions des meilleurs parmi les fils de toutes les nations et peuples ont été fauchés dans la fleur de leur jeunesse par la Guerre mondiale et par la révolution. Ils sacrifièrent leur vie à la patrie et à leurs concitoyens, convaincus avec force de leur foi en un avenir radieux et de la raison pour laquelle ils s'étaient engagés. Ni l'atroce fracas des batailles, ni la soudaineté de la mort ne les effrayaient, puisqu'ils entendaient livrer le combat jusqu'au bout en faveur de la vérité, du droit et de la justice. Qui les vit tomber au champ d'honneur sait combien léger fut leur départ qui les libérait des liens terrestres.

Les peuples de la terre n'auraient-ils pas jeté leurs armées dans cette terrible lutte au nom de la nécessité d'une victoire définitive du bien sur le mal ? Ou alors serait-ce que, année après année, le jeune sang fougueux des humains n'a pas coulé à flots pour défendre la vérité et le droit ?

La réponse à ces questions profondes vint des environs de Paris, de Versailles, de Saint-Germain et du Trianon. Les idéaux devinrent des illusions. Et elles aussi s'envolèrent au vent comme des brins de paille. Sur la terre cependant ne triomphaient ni la vérité ni le droit, mais le mensonge et la violence comme jamais auparavant.

Et compte tenu justement de cette connaissance, la question de savoir quels sont les véritables résultats de cette interminable guerre nous presse impérieusement. Il faut avant tout convenir qu'en réalité la guerre n'est pas même terminée. Dire que le traité de Versailles aurait apporté la paix à l'humanité et aurait cessé de l'armer pour se battre, ne peut être prononcé que par un incorrigible hypocrite ou bien affirmé par quelqu'un qui s'amuse à pratiquer la politique de l'autruche. La guerre a seulement été transportée ailleurs où elle a adopté de nouvelles formes de combat.

Un changement important ne se laisse évaluer que par l'emplacement et la disposition des forces qui se mesurent les unes aux autres.

Un pays comme la Russie qui représente un sixième de la surface terrestre du globe et dont la masse populaire était composée de paysans primitifs, a été livré au communisme, il est devenu le siège d'une tyrannie criminelle. Ce n'est pas sans résistance que le peuple russe s'est laissé imposer ce joug. Pendant trois ans il lutta à la vie à la mort contre les communistes. Lorsque les Blancs, c'est-à-dire les armées nationales russes, avaient déjà presque vaincu les Rouges – les troupes du mandataire des Soviets – Versailles tissa la toile de la trahison. Ce n'est que de cette façon que le communisme put s'implanter en Russie, depuis douze ans déjà.

L'Allemagne fut dominée mais pas vaincue, c'est pourquoi elle est toujours redoutée par ceux qui se sont rendus coupables de la "Paix" de Versailles. Comme auparavant, ils craignent l'Allemagne à cause de sa force, de son sens constructif de l'ordre, de l'autodiscipline qu'elle sait s'imposer. Le traité de paix devait faire subir à ce peuple fort et travailleur des conditions de vie humiliantes, insupportables et un esclavage moral, sous la forme d'un joug semblable à celui qui pèse sur la Russie depuis douze ans.

Avec des sourires cyniques, les faiseurs de paix, les mêmes personnes qui, avec acharnement, ont rêvé de revanche et armé les peuples pour la guerre, rejettent la seule culpabilité de la guerre sur l'Allemagne. Ils ont désarmé ce pays, le rendant incapable de se défendre, et exigent maintenant de lui le paiement de tous les milliards qui, pendant les quatre longues années de guerre, ont été pulvérisés par presque tous les peuples de la terre en semant la mort.

C'est aujourd'hui clair et de manière irréfutable : si l'Allemagne et la Russie avaient marché ensemble, il n'y aurait pas eu de guerre. La volonté de ces deux grandes puissances unies aurait été déterminante en Europe et leur force invincible. Cette conviction s'affirme toujours plus aujourd'hui. Les politiciens de Versailles ont craint la possibilité d'une telle alliance dans l'avenir, c'est la raison pour laquelle la Russie devait être livrée au communisme tout en inculquant les Allemands de cette manœuvre. Ils morcelèrent l'Europe comme le font les bouchers avec les bêtes qu'ils

abattent, et camouflèrent leurs intentions sous le voile de l'autodétermination des peuples et des droits des minorités. Apparurent alors en Europe toute une série de formations artificielles d'États : la Tchécoslovaquie avec la région des Sudètes allemands, des Slovaques et des Carpatho-Ruthènes ; la Pologne avec le corridor, avec la Silésie, la Galicie, la Volhynie et Vilnius ; la Lituanie avec Memel, etc.

Au lieu de se limiter à l'unique discorde due à l'Alsace-Lorraine, on créa, après la guerre, l'un après l'autre des foyers d'agitation dans les nouveaux États irrédentistes. C'est ainsi que les traités de paix de Versailles, de Saint-Germain-en-Laye et du Trianon devinrent gravides de l'embryon de nouvelles guerres auxquelles se préparent de toutes leurs forces les "vainqueurs", après avoir désarmé les "vaincus".

La guerre de l'Entente contre les Puissances centrales se termina sans la participation de la Russie. Celle-ci avait fourni les plus grands sacrifices pour l'affaire des Alliés et, contrainte par des luttes intestines, dut se retirer de la ligne des combats. L'Amérique entra en échange dans le rang des combattants peu de temps avant la fin de la guerre. Il ne fait aucun doute que la Guerre mondiale aurait pu se terminer bien plus tôt et coûté beaucoup moins de sang et d'argent, si l'Amérique était intervenue déjà en 1915 ou au plus tard en 1916. Mais elle considérait alors qu'il valait mieux pour elle préserver sa neutralité et se consacrer aux affaires bien plus avantageuses de la livraison des matériels de guerre aux combattants. Ces livraisons coûtèrent à l'Europe tout son or qui s'en alla en voguant vers le Nouveau monde.

Cependant, la Guerre mondiale ne se termina pas par la victoire décisive des armées alliées sur les champs de bataille, mais par l'effondrement de l'Allemagne qui succomba à la propagande du pacifisme et tomba aussitôt sous l'emprise de la révolution en Russie. L'intervention de l'Amérique dans la guerre et l'arrivée de ses troupes reposées en Europe ont beaucoup contribué à cette fin. Le Nouveau monde avait misé ses cartes en ciblant un gain sûr. Le résultat final de la guerre ne partagea pas les peuples en vainqueurs et vaincus, mais en gagnants et perdants.

Tout comme à Brest-Litovsk, une Russie délabrée se tenait face à des Puissances centrales encore saines, de la même manière à Versailles, une Allemagne effondrée affrontait des Puissances occidentales militairement et financièrement très fortes. La Russie et l'Allemagne partagent le même sort, non pas comme vaincus mais comme perdants. Car la Russie appartient également au camp des dévalisés et doit faire acte d'une pénitence bien plus lourde que tous les autres États à cause de ses erreurs politiques. Il faudra malgré tout compter avec la Russie pour tout avenir. Les puissances mondiales savent bien que le déclin de ce grand pays est passager, et que le temps viendra où la Russie renaîtra de ses cendres comme le Phoenix. Et alors cette nouvelle Russie règlera ses comptes *in puncto* §§ 116-117 du traité de Versailles, non pas avec l'Allemagne mais avec les auteurs du traité.

Comme cela vient d'être dit, malgré l'affaiblissement de sa situation, la Russie – livrée à elle-même – aurait réglé son problème avec le bolchevisme, si elle n'avait pas été frappée par un traître coup dans le dos. Ce geste de Caïn lui fut donné par les Tchèques en Sibérie où se trouvait le centre de la défense nationale patriotique et où justement commençait à se mettre en place une nouvelle puissance étatique russe. Il n'y a pas d'autre expression que le geste de Caïn pour définir la trahison révoltante perpétrée par les Tchèques. Alors que depuis longtemps déjà ils tenaient caché dans la main le poignard pour frapper, ils continuaient d'appeler les Russes leurs frères bien-aimés et la Russie leur "Matrie".

En tant que chef de l'armée et en même temps l'un des plus proches collaborateurs de l'amiral Koltchak, je me trouvais au centre de la plus grande tragédie vécue par le peuple russe et j'ai vécu moi-même le rôle condamnable que les Tchèques ont joué autrefois en Sibérie. Ils ont trahi l'Armée Blanche russe et ses commandants, ont fraternisé avec les bolcheviks, comme une horde ont fui avec lâcheté vers l'est, ont usé de violence et de crime contre la population sans défense, ont volé des biens privés et d'État d'une valeur de centaines et de centaines de millions de Roubles or et les ont transportés hors de Sibérie pour les apporter chez eux.

Il est possible que ce ne soit pas seulement après des siècles mais déjà après quelques décennies que les peuples de la terre, à la recherche de la justice politique,

se trouveront de nouveau en conflit les uns contre les autres. Les ossements des légions tchèques en Sibérie seront alors déjà décomposés et les biens qu'ils ont volés auront été engloutis. Jamais cependant ne peuvent être oubliées la trahison des Tchèques, ni l'indicible souffrance qu'ils ont répandue à travers la Russie. De bouche à oreille, de père en fils, cet acte ignominieux sera transmis aux générations à venir. Les Tchèques se sont eux-mêmes chargés d'une infamie qui porte l'inscription éternellement indélébile : « Ceci est l'œuvre du corps tchéco-slovaque en Sibérie ».

Un jour la Russie demandera aux peuples tchèque et slovaque comment ils se sont comportés face à leurs traîtres et ce qu'ils ont l'intention de faire pour revaloir les actions honteuses infligées à la Russie. Les politiciens tchèques, les fondateurs du nouvel État, n'ont pas demandé aux criminels de rendre des comptes, ils ne les ont pas dénoncés non plus. Ils tentent au contraire de les ceindre d'une couronne de gloire et de les présenter comme des héros.

Je mentionnerai plus tard les citations de deux hommes d'État tchèques, le Professeur T. Masaryk et le Dr. Beneš, par lesquelles l'opinion publique des pays civilisés est trompée et induite en erreur quant au rôle joué par les Tchèques en Sibérie. Masaryk et Beneš croient sûrement ne pas pouvoir subir le reproche de leurs mensonges parce que la Sibérie est loin, parce qu'actuellement en Russie il n'y a pas d'autorité publique nationale et que les bolcheviks eux-mêmes ont le plus grand intérêt à ne rien dévoiler de ce qui s'est passé. Mais les représentants de l'Entente, parfaitement au courant des agissements des Tchèques, gardaient et gardent jusqu'à aujourd'hui le plus grand silence pour des raisons énigmatiques. En conséquence, l'opinion publique des pays civilisés se trouve dans la totale ignorance de ce qui est réellement survenu, particulièrement aussi à cause de l'influence de la propagande tchèque.

Il n'incombe sûrement pas à la seule Russie de mettre cette sombre affaire en lumière, c'est également la tâche de chaque individu digne de raison, dans toutes les nations. « C'est un problème de conscience pour toutes les vraies démocraties, de découvrir impitoyablement la vérité », même du côté tchèque on le soulignait ainsi : « dévoiler impitoyablement la vérité ». L'intérêt du monde entier exige une condamnation sans équivoque du comportement des Tchèques en Russie. Si cela ne

se fait pas, alors en Europe continuera d'exister un État qui héberge non seulement en toute impunité des criminels, des violeurs et des voleurs, mais leur confie aussi des postes de direction et les traite en héros.

Le matériel documentaire de ce temps-là a été rassemblé et ses retombées se trouvent maintenant dans ce présent ouvrage dont la parution est prévue pour le dixième "anniversaire" de l'Anabase tchèque de l'année 1920.

II. L'erreur du panslavisme

L'ancienne Russie impériale était malade de panslavisme. Une nouvelle Russie nationale l'en aurait guérie une fois pour toutes. Bien que l'idée panslaviste ne fût en fait qu'un courant vraiment superficiel (il ne put jamais prendre racine dans la large couche populaire), elle a cependant déterminé la vie publique de la Russie au cours des cinquante dernières années avant la guerre.

Le panslavisme apparut déjà au cours de la première moitié du siècle passé et s'épuisa au début en expressions théoriques et poétiques sur la parenté des peuples slaves, leurs langues et leurs mœurs. Mais très tôt se mêla un intérêt politique à ces arguments scientifiques et esthétiques sous l'influence des nouvelles concernant l'oppression des Bulgares et des Serbes en Turquie. C'était l'époque du sentimentalisme. La pitié à l'égard des faibles et des démunis ainsi que le désir d'aider les petites peuplades chrétiennes contre les incroyants étaient autrefois tout à fait courants dans les cercles des sociétés de tous les peuples européens.

Au milieu de ce courant surgit la guerre de 1877/78 opposant la Russie à la Turquie, qui se termina par la libération des Serbes et des Bulgares. L'autonomie de ces États a coûté beaucoup de sang aux fils de la Russie. Ces victimes renforcèrent bien sûr en Russie le sentiment du panslavisme. Nous trouvons à cette époque parmi les grands slavophiles, à côté des érudits et des théoriciens, d'influents guides politiques et militaires, comme par exemple Tchernikov, Skobelev, Ignatiev, entre autres. Ces hommes jouèrent un grand rôle dans la société russe et eurent de l'importance dans la destinée de la Russie. Ils se consacrèrent avec un zèle fanatique

à l'entretien du panslavisme et en firent un puissant facteur aussi bien en politique intérieure qu'étrangère. Les efforts panslavistes furent adaptés au caractère national du peuple et atteignirent leur apogée sous le gouvernement d'Alexandre III.

Deux événements politiques eurent une incidence particulièrement forte sur cette évolution. Tous deux se trouvaient au-delà de la possible sphère d'influence du peuple russe. Le premier était l'éloignement de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie des lignes fondamentales de la politique de Bismarck. Le congrès de Berlin avait déjà déçu la société de Saint-Pétersbourg et ainsi l'opinion publique russe. Les relations traditionnelles et amicales établies depuis des siècles entre la Russie et l'Allemagne et qui avaient trouvé leur expression dans la "Sainte Alliance" se relâchèrent et s'annulèrent. Après la brillante époque de Guillaume I^{er} et de Bismarck, on oublia d'entretenir les intérêts communs de la Russie et de l'Allemagne. Les politiciens allemands manifestaient alors un penchant pour l'Ouest, tous leurs espoirs et toutes leurs pensées étaient orientés vers l'Europe occidentale, et les gens qui adhéraient à cette tendance adoptaient une attitude négative, voire même hostile envers la Russie.

Le second événement fut le pacte secret scellé par Alexandre III avec la France. Cette alliance contre nature entre une monarchie autocratique et patriarcale avec une république instable, aspirant sans cesse à la contrepartie devait représenter une sorte de contrepoids à la position pro-occidentale de l'Allemagne mentionnée précédemment. Les intrigues françaises utilisèrent sans hésiter le panslavisme comme élément de bienvenue pour satisfaire un objectif ardemment désiré depuis longtemps et ils éloignèrent l'une de l'autre l'Allemagne et la Russie.

Au cours des dernières années du règne de Nicolas II qui portait tout simplement aux nues la politique de son père, le panslavisme atteignit son point culminant et fut officiellement reconnu et soutenu par le gouvernement. À Saint-Pétersbourg et dans toutes les capitales de l'Europe, d'innombrables représentants du panslavisme poussèrent comme des champignons après la pluie. Ils encouragèrent l'idée du panslavisme au nom d'avantages politiques et personnels. Toutes les petites nationalités slaves s'inclinaient devant la puissante Russie impériale, lui juraient amour et fidélité et obtenaient régulièrement de l'aide en retour.

Cependant la majorité du peuple russe continuait de manifester son indifférence face au panslavisme et considérait à juste titre cette idée comme superflue et étrangère.

Le panslavisme politique fut une erreur de jugement. Que l'on s'imagine donc par exemple ce qui serait arrivé si, au lieu de se soucier purement et simplement du germanisme, l'Allemagne avait cultivé dans sa globalité un pangermanisme qui aurait finalement cherché non seulement un commun accord mais aussi une association avec tous les pays germaniques. L'essentiel du contingent de la population de la Russie était composé de Slaves. On ne doit cependant pas oublier qu'à côté d'eux de nombreux citoyens russes appartenaient à d'autres peuples qui n'avaient rien en commun avec le slavisme. À titre d'exemples, il convient de citer les Allemands des pays baltes et ceux de la Volga, les peuplades du Caucase, les Tatares, les Kalmuks, les Bachkirs, les Kirghizes, les Bouriates, les Sartes et les tribus finlandaises. Ils ont tous été au cours des siècles de fidèles fils de l'Empire et des sujets du tsar et ont combattu pour la Russie sous les drapeaux russes. Par contre, le peuple purement slave des Polonais fut au cours de l'histoire millénaire de la Russie, son ennemi juré et irréconciliable.

C'était donc totalement contestable au niveau politique d'inculquer à ces peuples la conception panslaviste, et ce fut un tort de laisser le panslavisme déterminer la politique étrangère de la Russie. On peut se demander à juste titre si l'État russe était vraiment autorisé à utiliser les moyens du pays et la force de son armée au profit de peuples slaves étrangers ? Le sang de la Russie devait-il être versé pour la libération et l'indépendance des petites peuplades slaves disséminées ?

La raison politique répond négativement. La Russie n'avait pas le droit de se laisser indiquer la voie de sa politique étrangère par une astucieuse idée à orientation unique, voire le panslavisme. L'histoire a confirmé cette erreur en tant que telle et la Russie doit durement payer pour cette faute. Car tandis que les États que la Russie a aidés comme la Tchécoslovaquie et la Pologne³ se renforcent par des conjonctures favorables et succombent presque à la folie des grandeurs, la puissance russe est

³ La Pologne doit son indépendance aux grands sacrifices que la Russie a faits aux côtés des Alliés.

brisée, la population russe est obligée de subir la domination bolchevique ivre de sang.

Les petits peuples slaves autrefois pris en charge par la Russie refusaient non seulement leur aide à la Russie, mais ils aspiraient également à profiter de la terrible situation dans laquelle se trouvait la Russie pour réaliser de mesquins intérêts économiques, ils regardaient, impassibles, le combat des forces nationales russes contre les bolcheviks qu'ils soutenaient même si cela était à leur avantage.

Il convient de mentionner encore un autre événement. Les nouveaux États slaves qui furent établis par les puissances occidentales, manifestaient déjà leur penchant pour la France et devinrent désormais ses serviteurs obéissants. La politique française s'est servie à son avantage de la pensée panslaviste, ce dont en revanche la Russie ne fit que subir des dommages. En 1914, elle était encore puissante et disposait d'importants moyens et crédits sans cesse croissants. Le panslavisme grandit et prospéra, tel un être nuisible et venimeux. Il n'est que trop naturel que cette croissance, particulièrement en Autriche-Hongrie qui, sous sa domination, réunit différentes peuplades slaves, suscite mécontentement et une résistance ouverte. Le panslavisme devint ainsi source de discorde et cause de ces conflits catastrophiques qui culminèrent dans la Guerre mondiale.

La première raison devant déclencher des hostilités fut donnée par le petit État de Serbie pour les droits duquel la Russie crut devoir s'engager. Les flammes d'un incendie de guerre de dimensions jamais vues jusque là s'étendirent sur toute l'Europe.

Bien longtemps avant le début de la Guerre mondiale, les politiciens de l'Entente planifièrent d'utiliser le panslavisme, d'une part comme moyen de destruction des États et des armées ennemis, et d'autre part comme instrument du renforcement de leur puissance. La propagande s'évertua à mentionner l'autonomie des Polonais et des Tchèques, et des promesses furent formulées en ce sens. En août 1914, le commandant suprême des forces russes, le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch, appela toutes les peuplades slaves d'Autriche-Hongrie à se soulever.

Partout dans les pays des Alliés, poursuivant le même objectif de se renforcer et d'affaiblir les armées de l'adversaire, on commença alors à former des troupes composées de Tchèques, Polonais et Serbes. En même temps on décida en Russie de créer un bataillon tchèque. À ce qui fut appelé la *Druzina*, composée de 800 hommes de troupe, s'étaient intégrés d'une part des Tchèques qui, en tant que sujets russes, étaient établis en Volhynie, et d'autre part des Tchèques autrichiens que la Guerre avait surpris en Russie. En novembre 1914, ce bataillon entra dans l'unité de l'armée active russe.

Tandis qu'à Petrograd et dans tous les centres jusqu'au grand quartier général on souhaitait la bienvenue à ces formations tchèques, *l'armée russe active se comportait de manière expressément négative envers la troupe tchèque*⁴. Et lorsque des prisonniers de guerre tchèques furent incorporés à la troupe des volontaires tchèques, les commandants du front leur manifestèrent sans détour leur méfiance. « Le diable doit s'occuper de ces frères ! » déclarait autrefois l'un des meilleurs généraux, « qui trahit une fois, le fait facilement une seconde fois ». On craignait l'espionnage tchèque. La position de l'armée finit par obtenir le dernier mot, et ensuite pendant longtemps plus aucune autre troupe tchèque ne fut formée. Masaryk écrivit dans son livre⁵ qu'au début, en Italie, en Angleterre, en Amérique et même en France, on s'était comporté de manière négative envers les prisonniers tchèques. Apparemment, ces personnes étaient rarement animées par des idéaux. Habituellement plutôt mues par un pur égoïsme, une lâche peur pour leur propre vie les habitait.

Je me rappelle le sentiment de dégoût que nous inspirèrent de tels cas lorsque nous étions au front. Pendant l'attaque de la Galicie à l'été 1916, notre division (la 3e Finlandaise) fut impliquée dans un dur combat autour du village de Lastuvka sur la Zlota/Lipa. Après de violents assauts et contre assauts des deux côtés, nous prîmes le village et nous fîmes 2000 prisonniers. Alors s'avança contre nous un bataillon allemand de chasseurs, auquel se mêlaient des soldats austro-hongrois de réserve et un nouveau combat s'engagea. La dernière attaque se déroula sous mes yeux. Notre 9^e régiment encercla victorieusement l'adversaire et pénétra ses positions. Nous

⁴ Cette phrase est écrite différemment dans le texte original. Ce sera encore le cas plus loin. (N.d.T.)

⁵ T.G. Masaryk, *La révolution mondiale*, p. 164 (en français : *La résurrection d'un État* (N.d.T.)

fîmes de nouveau de nombreux prisonniers, quoique l'ennemi se fût défendu vigoureusement et avec bravoure. À la fin du combat, nos soldats emmenèrent les prisonniers. Tous les officiers et soldats faisaient triste mine, ils étaient fatigués et abattus. Soudain deux porte-drapeaux tchèques surgirent de la masse des prisonniers et se précipitèrent vers moi. L'un me sauta au cou, l'autre tenta de me baiser la main. Ils parlaient de quelque chose comme l'amitié, le grand amour de la Russie et leur répugnance à se battre contre nous. Il était évident que tout n'était que mensonge. Leurs visages exprimaient la peur panique qu'ils avaient connue pendant la bataille et la joie d'être sauvés. Involontairement, j'écartai de moi les méprisables lâches.

Ce serait malgré tout une erreur de croire que les troupes tchèques qui servaient dans l'armée autrichienne se seraient toutes rendues volontairement et sans combattre. Leur comportement dépendait de la personne qui les commandait. Face à notre division se tenait par exemple au bord de la rivière Strypa, près du village de Gaï Woronka, un régiment tchèque (autant que je me souvienne, le 88^e Régiment d'Infanterie); il combattit pendant tout l'hiver 1915/16 avec un acharnement particulier. Lorsqu'en mai nos régiments réussirent à passer la Strypa après trois jours de combats et eurent détruit les 30 rangées de barbelés à l'aide de bombes à la pyroxyline, les Tchèques de ce régiment réussirent à se retirer à temps; nous ne fîmes que très peu de prisonniers. Lors de la même offensive, notre division stationnée dans le village de Wisnewtschik (Viazemski ?) sur la Strypa, fit prisonnier l'entier 10^e régiment Honwed, bien que les Hongrois eussent la réputation d'être de parfaits soldats. Autrefois nous avions alors l'impression que les rapports mentionnant la reddition volontaire de parties des troupes tchèques, étaient des fables. C'était une sorte de jeu à double sens : se battre courageusement si les leurs vainquaient, mais en cas de défaite ou à des moments critiques se parer à temps du manteau fraternel slave afin que la captivité ne fût pas trop dure.

Ce n'est qu'au début de l'année 1916 que le gouvernement russe autorisa le bataillon tchèque à être converti en un régiment tchèque de chasseurs, cependant commandé par des officiers russes, en langue russe. Mais au cours des mois suivants, on s'agita à Saint-Petersbourg, l'atmosphère y était tendue, l'épuisement et les soucis que l'on se faisait quant à l'issue de la guerre poussaient à commettre des erreurs

d'autant plus grandes. Il arriva donc que dès l'été 1916, la formation d'autres unités tchèques fut permise, amplifiant le régiment tchèque en une brigade⁶.

III. Les Tchèques entrent en scène

Le 22 novembre 1916, le Conseil national tchèque déclara au tsar son dévouement et sa fidélité, par le biais de ses représentants à Moscou. Il convient de souligner qu'à cette époque, les politiciens tchèques à l'étranger reconnaissaient comme étant leur devoir, de fonder un royaume de Bohême avec un roi appartenant à une dynastie étrangère, ils avaient en vue la Maison des Romanov.

Voilà ce qu'écrivait à ce sujet un érudit suisse, très objectif, le Dr. Hugo Hassinger⁷, Professeur de géographie à l'Université de Bâle : « ... lors de succès militaires obtenus par l'armée etc., des manifestations de loyauté, envoyées par le bourgmestre de Prague, arrivaient ponctuellement à l'empereur d'Autriche-Hongrie. Les journaux *Narodny Listy* écrivaient en janvier 1917 : "Il est vraiment surprenant de constater combien l'action du Prof. Masaryk est multiple et comment il travaille sans relâche à entacher l'honneur de la nation tchèque... Les ennemis se sont convaincus que l'amour de tous les peuples autrichiens envers la dynastie héréditaire et la patrie est solide et inébranlable. Ils reconnaissent que tous ceux qui, à l'étranger, affirment autre chose à ce sujet sont des menteurs et des tricheurs... Nous protestons avec conviction contre ces gens qui parlent en notre nom. Le peuple tchèque remercie de tels représentants". Il ajoutait : « ...le député Smeral, autrefois guide de la social-démocratie tchèque publia la lettre envoyée par l'association tchèque au Président du Conseil Clam-Martinitz pour solliciter une audience auprès de l'Empereur Charles. Ils voulaient lui présenter leur requête pour son couronnement comme roi de Bohême : "Nous voulons assurer à l'Empereur que nous serons toujours ses fidèles sujets et ceux de ses successeurs, que nos revendications seront toujours orientées en faveur de la dynastie des Habsbourg et du royaume, que nous voulons servir fidèlement le roi et l'État et que nos doléances n'ont jamais ébranlé

⁶ En 1914, une brigade était composée de 2 régiments et une division comptait 3 brigades. (N.d.T.)

⁷ Dr. Hugo Hassinger, *Die Tschechoslowakei*, pp. 312, 313, 474

notre foi pour laquelle, après une fin pour nous victorieuse de la Guerre mondiale, les droits du peuple tchèque seront reconnus dans l'Empire et sous les Habsbourg".
Soussignés : Stanek, Smeral, Mastalka.

... « Pendant la Guerre mondiale, les soldats slovaques combattaient courageusement au sein de l'armée austro-hongroise, et même des nationalistes slovaques tenaient au parlement des discours patriotiques (tel Juriga le 26.4 et le 19.12.1915) en assurant que leur peuple était prêt au sacrifice pour la patrie hongroise ».

Mais lorsqu'en mars 1917 la révolution éclata à Saint-Pétersbourg, les Tchèques se découvrirent rapidement une parenté psychologique avec le nouveau courant, ils changèrent leur couleur et devinrent de passionnés républicains. Ils avaient déjà obtenu du gouvernement provisoire russe (Milioukov) l'assurance de pouvoir former une armée tchèque autonome composée de prisonniers de guerre. En août, sur décision de leur Conseil national, ils firent un emprunt de vingt millions de francs pour les besoins de l'armée et de la révolution. En octobre, le général Doukhonine⁸ émit un décret qui ordonnait la création d'un corps tchéco-slovaque composé de trois divisions.

L'heure des comptes avait alors sonné.

Les événements se succédèrent à une vitesse catastrophique. La révolution d'octobre, l'accession au pouvoir des bolcheviks sous le slogan « Il faut mettre tout de suite un terme à la guerre ». Doukhonine est assassiné par les bolcheviks à Moguilev. Total effondrement du pouvoir militaire. Les prisonniers de guerre tchèques se trouvent face à une nouvelle situation.

Tout de suite après la révolution de mars, Masaryk s'était empressé d'arriver en Russie. Il décrit très précisément ce voyage dans son livre *La résurrection d'un État* (en allemand, le titre est *La révolution mondiale*). Ce livre de Masaryk est, pour le lecteur non informé, un danger d'autant plus grand qu'il est écrit par un homme

⁸ Le général de corps d'armée Nikolaï Doukhonine était le dernier général chef d'état-major dans le grand quartier général de Moguilev. Il assumait ce poste jusqu'à la fin de sa vie. Après la révolution bolchevique, il fut (le 3 décembre 1917) arrêté par le commandant bolchevique, le lieutenant Krylenko, et le soir même sauvagement battu à mort par les marins bolcheviques.

auquel adhère la réputation d'érudit. Mais dans ce livre-là s'entremêlent très étroitement la vérité et la contrevérité.

Arrivé en Russie, Masaryk rendit d'abord visite à tous les guides de la révolution, qui, selon son propre aveu, lui étaient moralement très proches. Ensuite il se mit entièrement à la disposition de la représentation française en Russie. Nous trouvons dans son livre la phrase⁹ caractéristique suivante : « Nous, c'est-à-dire le corps tchéco-slovaque, étions une armée autonome, mais nous représentions toutefois une composante de l'armée française ; nous dépendions financièrement de la France et de l'Entente ».

Masaryk séjourna presque une année entière en Russie. Il visita Saint-Pétersbourg, Moscou, Kiev et Vladivostok. Il entra en relation avec tous les cercles, mais déclina, comme il le déclare fièrement lui-même, l'offre de collaboration que lui firent les généraux Alexeïev¹⁰ et Kornilov¹¹. Malheureusement, ceux-ci commencèrent autrefois leur engagement patriotique, sur une base démocratique bien trop large dans laquelle ils soulignaient le principe de "Fidélité aux Alliés" presque davantage que celui de la fidélité à leur propre patrie. Masaryk s'allia alors encore plus vivement à la gauche des Russes.

Le corps tchéco-slovaque se rassembla en Ukraine au cours de l'automne 1917. Les Tchèques entrèrent d'abord en pourparlers avec le gouvernement ukrainien. Ensuite ils changèrent subitement d'orientation et Masaryk conclut personnellement un accord avec Mouraviev¹², le commandant en chef bolchevique.

⁹ T. G. Masaryk, *La révolution mondiale*, p. 200

¹⁰ Le général Alexeïev fut le dernier chef d'état-major du tsar Nicolas II à Moguilev. En tant que militaire, il joua en Russie un rôle de premier ordre. Il était favorable à l'Entente. Il mourut au cours de l'hiver 1918, engagé dans l'armée des Volontaires dans le Sud de la Russie.

¹¹ Le général Kornilov fut l'une des plus fortes personnalités de la guerre et de la révolution. En mai 1915, gravement blessé en Galicie, il fut fait prisonnier. En 1916 il s'enfuit de Hongrie et passa par la Roumanie pour revenir en Russie où il était commandant de corps d'armée et plus tard commandant en chef de l'armée. Après la révolution de mars, Kornilov se tint dès le début à la tête des Républicains, mais lutta par tous les moyens contre la décomposition de l'armée. En août 1917 il fut arrêté sur l'ordre de Kerenski. Après la révolution bolchevique, il réussit à s'échapper de la prison et, avec ses partisans, à s'enfuir dans la région des cosaques du Don, où il fonda avec le général Alexeïev la nouvelle armée russe "blanche". Il tomba lors de la bataille près d'Ekaterinodar (Caucase), le 13 avril 1918.

¹² Mouraviev, autrefois officier de la police impériale, occupa chez les bolcheviks à l'automne 1917 le poste de commandant en chef de l'Armée Rouge en Ukraine. Quelques mois plus tard il devint suspect aux bolcheviks qui l'envoyèrent à Kazan où il fut battu à mort par un commissaire.

Une certaine amitié s'instaura alors entre eux deux. Masaryk permit que des agitateurs bolcheviques s'introduisent dans les régiments tchèques, ce qui entraîna une bolchevisation partielle des Tchèques.

En plus de son amitié avec Mouraviev, Masaryk entra en relation assez étroite avec toute une série de chefs révolutionnaires de type semi-bolchevique. Le Conseil national tchèque choisit en même temps parmi les compatriotes prisonniers de guerre les éléments ultrasocialistes et les y inclut. Le corps tchéco-slovaque favorisa ainsi la progression de la révolution russe. Nous verrons quels objectifs cette démarche devait servir. Au cours de son séjour en Russie de mai 1917 jusqu'à avril 1918, Masaryk prit les mesures suivantes : les prisonniers de guerre tchéco-slovaques furent rebaptisés en "légionnaires". Cette appellation apparaît alors pour la première fois en Russie. Il fut ensuite recommandé à ces légionnaires, d'engager toutes les forces pour la création de leur nouvel État, sans manifester le moindre état d'âme. Les officiers russes furent éloignés de plusieurs postes de commandement.

Tous les efforts des Tchèques s'orientaient dorénavant vers un seul but : sortir de Russie et atteindre le front occidental en France. Le chemin le plus court les conduisait par Arkhangelsk et Mourmansk, la voie maritime. Masaryk déclara¹³ qu'il fallait éviter ce chemin par crainte des sous-marins allemands. On décida alors de traverser la Russie jusqu'à l'océan Pacifique et obtint pour ce faire l'accord des bolcheviks. Au printemps 1918, le corps tchéco-slovaque fut embarqué et le transport réalisé par la grande voie sibérienne dirigé de Pensa à Vladivostok.

Les gouvernements allemand et austro-hongrois exigèrent des Soviets, conformément au traité de Brest-Litovsk, le désarmement des prisonniers de guerre et leur internement dans un camp de concentration. Ils devaient être rapatriés, non pas en tant que légionnaires mais comme traîtres et déserteurs. En mai 1918, les bolcheviks posèrent effectivement un ultimatum au corps tchéco-slovaque et exigèrent la remise des armes russes.

¹³ T. G. Masaryk, *La révolution mondiale*, p. 107 (en français *La résurrection d'un État*)

Les troupes du corps tchéco-slovaques étaient extrêmement déprimées. Après la révolution russe, le Conseil national tchèque inclut dans les rangs de son armée tous les prisonniers de guerre de sa nationalité et put ainsi accroître la brigade tchèque en un corps d'armée. Le corps s'enfla de gens qui voulaient simplement échapper à l'encerclement des clôtures de barbelés, c'étaient de lâches déserteurs et des fuyards parjures.

Les postes d'officiers et de commandants furent occupés par des soldats tchèques. Ceux-ci n'étaient choisis ni selon leurs prestations, ni selon d'exceptionnelles compétences mais exclusivement en raison de leur disponibilité à reconnaître le Conseil national et à suivre l'orientation révolutionnaire adoptée par celui-ci. Parmi eux, seul Tchetchek avait été ancien officier, voire enseigne (Fähnrich) de l'armée austro-hongroise. Gayda¹⁴ était autrefois laborantin¹⁵, la guerre en avait fait un infirmier-brancardier, Syrový Gemeiner avait été marchand itinérant.

Une partie des troupes tchèques obéit et remit aux bolcheviks ses pièces d'artillerie, mitrailleuses et armes. Mais les officiers russes qui se trouvaient encore autrefois dans les états-majors et dans leurs propres postes de commandement, réunirent autour d'eux les plus zélés et décidèrent de refuser l'ultimatum et de garder les armes. Ils reconnaissaient que sans armes ils devenaient un ballon de jeu dans la main du pouvoir soviétique, et prirent seuls la décision de se frayer un chemin en direction de l'Orient.

S'ensuivit une série de combats de Tchèques contre l'Armée rouge. Le général de corps d'armée***¹⁶, ancien chef de l'état-major général à Saint-Pétersbourg, qui, après le bouleversement bolchevique passa d'abord le printemps et l'été sur la Volga puis participa à des combats contre les Rouges en tant que l'un des plus proches collaborateurs de Koltchak, décrit cette période et fait cette remarque¹⁷ : « Au printemps 1918, la violente guerre n'était pas du tout terminée. Personne

¹⁴ Prononcer Gaïda (N.d.T.)

¹⁵ En Autriche, "Drogist" avant 1914, ne peut se traduire par droguiste aujourd'hui. (N.d.T.)

¹⁶ Le général de corps d'armée***, ancien chef du Grand état-major à Saint-Pétersbourg, plus tard l'un des collaborateurs les plus proches de l'amiral Koltchak en Sibérie, a souhaité que son nom ne soit pas publié. La raison réside dans le fait que, comme dans des cas analogues, les potentats tchèques ne se gênaient pas de commettre des persécutions et des actes de vengeance. Ses preuves sont là et seront publiées en leur temps.

¹⁷ « *Les Argonautes tchèques en Sibérie* », Tokyo, 1921, p. 5

n'aurait pu prévoir quelle en aurait été l'issue. L'incident Mirbach¹⁸ à Moscou et l'exportation de nourriture de Russie en Allemagne inquiétaient beaucoup nos anciens alliés ».

Ces derniers étaient prêts à soutenir chaque action contre le bolchevisme. Le soulèvement des Tchèques convenait parfaitement aux plans de la France et de l'Angleterre, puisque la création d'un front russe oriental paralysait au moins la possibilité d'un renforcement du front occidental allemand. Les Tchèques furent incités par des agitateurs français et anglais à se soulever. On supposa que le soulèvement tchèque pouvait devenir le prélude d'un soulèvement général de la population russe contre les bolcheviks. Les Tchèques devaient alors former l'élément central et faciliter la renaissance d'une nouvelle armée russe qui, naturellement était appelée à devenir une arme obéissante à la disposition des Français et des Anglais.

« D'un point de vue militaire, le soulèvement des Tchèques s'exprimait par une série de petits accrochages insignifiants ; les bolcheviks n'avaient pratiquement pas de forces combattantes en Sibérie. De nombreuses villes furent prises par des officiers russes et des troupes volontaires sans la moindre aide des Tchèques, comme par exemple Omsk, Irkoutsk et Tcheliabinsk. Mais, sans avoir tiré un seul coup de feu, avec fierté et dignité, les Tchèques maintinrent leur intervention militaire et se laissèrent ovationner par la population, ils commencèrent aussitôt à "réquisitionner" les biens de l'État russe.

Les rapports des Tchèques sur les actes héroïques militaires de leurs compatriotes sont le produit d'une imagination débordante. L'intégralité du procédé ne ressemblait effectivement en rien à une opération guerrière, mais plutôt à une expédition punitive. Les pertes des Tchèques entre Kazan et Vladivostok méritaient à peine d'être mentionnées ».

Je publie un bref extrait du rapport rédigé par un officier russe du front, le lieutenant W.K.E., qui a fait toute la campagne de Sibérie :

¹⁸ Mirbach, ambassadeur d'Allemagne à Moscou, y a été assassiné (N.d.T.)

« Pendant que nous poursuivions l'adversaire qui reculait le long de la voie ferrée entre Chadrinsk et Bogdanovitch, c'était en juillet 1918, nos combattants se heurtèrent à une forte résistance près de la gare de Bogdanovitch. Le détachement de Chadrinsk, auquel j'appartenais en tant qu'adjudant, reçut l'ordre de se rendre à Griasnovsk afin de contourner l'aile ennemie. Après 24 heures de combat, nous réussîmes à déloger l'adversaire de cet endroit et à lui prendre deux chars appartenant aux Rouges. Nous rencontrâmes peu après une troupe de l'armée tchèque qui avançait lentement vers Ekaterinbourg. Notre détachement avait pour tâche de marcher au plus vite vers le Nord, c'est pourquoi nous confiâmes provisoirement nos chars à la garde des Tchèques. Les documents qui en attestaient la remise furent signés par les représentants russes et tchèques. Les deux chars n'ont cependant pas été rendus par les Tchèques, ils se les sont tout simplement appropriés. De multiples réclamations adressées au commandement tchèque se révélèrent vaines.

En août et septembre 1918, notre division, qui fut rebaptisée en 19^{ème} Régiment de Petropavlov, dut affronter des combats particulièrement lourds. Près d'Irbit, à la hauteur de Samotzvet-Cordon, la résistance opposée à nos troupes s'avéra très forte. Notre commandant, le colonel Smolin, demanda les chars qui se trouvaient chez les Tchèques puisque nous n'en possédions qu'un seul que nous avions nous-mêmes fabriqué et dont la protection consistait en sacs de sable montés sur de simples camions. Le combat qui dura deux jours nous avait infligé de lourdes pertes et apporté seulement un succès partiel. Le char tchèque ne nous apporta aucune aide puisque, pendant tout ce temps, il se trouvait dans le secteur de la voie ferrée protégée et ne voulut pas une seule fois suivre notre char auto-fabriqué, bien que nous ayons osé une attaque et réussi à endommager le char des bolcheviks. *Les Tchèques n'avaient alors pas tiré un seul coup de feu.*

Après la bataille, les Tchèques déclarèrent être obligés de nous quitter. Cependant, le commandant du char tchèque se rendit auparavant chez le nôtre et lui demanda une attestation écrite de la participation des Tchèques au combat. Le colonel Smolin se trouva embarrassé, ne sachant ce qu'il devait rédiger à l'avantage des Tchèques. Il pria le commandant tchèque, qui évidemment comptait sur cette réaction, de composer lui-même le contenu du texte. Je m'assis à la machine à écrire et le Tchèque dicta. Parmi d'autres, cette phrase me resta en mémoire : « Les

hommes de troupe du char tchèque se sont battus comme des lions... ». Le colonel Smolin relit ensuite cet écrit et, étonné, porta un regard interrogatif sur le commandant tchèque. Mais celui-ci le soutint avec insolence et ne broncha pas d'un cil. Smolin soupira d'un air contrarié, signa la feuille, la donna au Tchèque et s'éloigna sans lui tendre la main.

Le char tchèque nous quitta alors aussitôt et nous ne le revîmes jamais. Hormis dans les cas précédemment évoqués, je n'ai plus eu aucune occasion d'entrer en contact avec les Tchèques. Pas plus que ce ne fut le cas durant la guerre civile ; plus tard seulement, nos blessés nous apportèrent des lointains casernements cette phrase moqueuse : « Le Russe se bagarre vivement avec le Russe ici et là, pendant ce temps le Tchèque lui vole son sucre et s'active vivement à le voler ».

Dans le dos de l'armée sibérienne, toutes les affaires allaient bon train – on spéculait, négociait, volait et dérobaît. Les soldats qui venaient du front racontaient des histoires sans fin expliquant comment les Tchèques s'approprièrent l'équipement de l'armée russe, les munitions de guerre et les réserves de guerre, bref tout ce qui n'était pas cloué ou solidement fixé ; dans les villes ils réquisitionnaient les meilleurs appartements et s'emparaient dans les gares des wagons les mieux équipés et des locomotives. L'indignation était sans borne face au sans-gêne du "général" tchèque Gayda qui, après la prise d'Ekaterinbourg pour lui et son état-major ne trouva pas d'autre pied-à-terre que la maison de l'industriel Ipatiev, dans laquelle la famille impériale venait d'être assassinée. Il fit nettoyer les entrées et les escaliers et remettre tout en ordre de telle sorte que la majorité des traces du crime furent effacées ».

Afin de pouvoir évaluer correctement tous les événements qui suivent, il convient de réaliser à quel point la situation dans laquelle se trouvait déjà autrefois l'Empire russe était misérable. Après trois années de guerre, la Russie était exténuée, elle avait en outre subi de graves dommages à cause des agitations internes qui duraient maintenant depuis déjà quatorze mois. « Au nom du peuple, les bolcheviks s'étaient déclarés seuls maîtres de l'Empire. Ils appuyèrent leur souveraineté sur des hordes de marins, de soldats réservistes et de malfrats libérés des prisons, ils se servaient des pires et plus bas instincts du peuple pour détruire la soi-disant bourgeoisie.

Dans toute la vaste Russie, du Dniestr jusqu'à l'océan Pacifique, les éléments bourgeois convenables s'associèrent, créèrent des organisations et préparèrent secrètement un soulèvement général. Ils espéraient, les armes à la main, pouvoir rejeter ce joug qu'ils haïssaient. Il n'y avait pas d'endroit, pas la plus petite ville, où ne s'étaient formés des comités antibolcheviques. D'anciens officiers les dirigeaient. Il est évident que ces officiers russes qui se trouvaient encore dans le corps tchèque, s'entendirent tout de suite avec leurs camarades et prirent contact avec les organisations secrètes. Il fut décidé, dans l'intérêt de l'affaire, en reléguant au second plan tous les désirs personnels, d'aider partout les Tchèques. Les officiers et les Cosaques des organisations secrètes furent justement ceux qui rendirent les plus grands services à l'armée tchèque. Sans l'assistance russe, le soulèvement tchèque n'aurait mené à rien. Les Tchèques connaissaient trop peu le pays, ils auraient été rapidement éparpillés en petits groupes puis anéantis par les bolcheviks. Toutes les actions capitales des Tchèques furent conduites sous le commandement d'officiers russes. Tels, par exemple, Stepanov, Bogoslovski et Ouschakov ; ce dernier est tombé lors d'un combat sur le Baïkal.

Partout où il ne s'agissait pas de combattre, le guerrier russe *se tenait modestement à l'arrière, laissant ainsi l'avantage aux Tchèques*. Il ne les enviait pas de voir le peuple les couvrir de fleurs et de cadeaux et de les acclamer comme des libérateurs.

Je me rappelle cette épouvantable dépression qui régnait dans les prisons d'Astrakhan lorsque j'y fus détenu pendant plusieurs mois. Les communistes gouvernaient avec une terrible cruauté, surtout après l'échec d'un soulèvement des Cosaques. Qui n'avait pas été tué, pourrissait en prison ou, empli de peur, tentait de se tenir caché. Notre ligue locale antibolchevique s'était ainsi trouvée réduite à quelques douzaines d'hommes. Il était donc impossible de penser à une quelconque entreprise individuelle. C'est alors qu'arriva soudain la nouvelle d'une offensive victorieuse des Tchèques le long de la voie ferrée du Transsibérien. Les bolcheviks connurent alors la plus vive agitation et ils firent subir encore plus leurs sévices meurtriers à la population déjà si tourmentée de la ville. Mais s'ils avaient pu

s'imaginer combien ces pauvres gens attendaient impatiemment l'aide des Tchèques qui approchaient ! Il fallait bien mettre un terme à cette bacchanale sanguinaire !

Cette espérance des habitants tenus en esclavage apporta aux Tchèques des couronnes de gloire et en fit des libérateurs envoyés de Dieu. Il s'agissait pour eux d'une opportunité qui leur apportait la notoriété et les honneurs à peu de frais. Les chefs militaires tchèques en tirèrent profit, et plus tard leurs guides politiques adoptèrent la même méthode, en premier lieu Masaryk et Beneš. Ils créèrent ainsi la légende de l'"Anabase" tchèque en Sibérie. Les témoignages qui suivent apporteront une nouvelle lumière sur ces faits.

IV. L'"Anabase" des légionnaires tchèques

(Juin – octobre 1918)

Au cours de l'été 1918, les Puissances de l'Entente étaient loin d'être sûres que la guerre se terminerait à leur avantage ou pas, – elles craignaient toujours une défaite. C'est pourquoi elles décidèrent de tout faire pour arracher encore un avantage quelconque à la Russie qui se démenait dans des combats mortels. Après la première offensive réussie des Tchèques le long de la voie du Transsibérien, l'ordre leur parvint de Paris de faire halte sur la Volga et de former un front oriental. Celui-ci devait contraindre les Allemands à ne pas concentrer leur attention et leur puissance militaire seulement à l'Ouest. Aussi bruyamment qu'une volée de cloches, retentit dans toute la Russie l'appel des Anglais, des Japonais et des Français, lancé à la population : « Rassemblez-vous autour de votre drapeau russe, prenez les armes en main et chassez votre ennemi, l'Allemand, avec ses serviteurs, les bolcheviks. La Russie ne doit pas perdre un pouce de son Empire, et jamais la souveraineté de l'Empire russe ne doit être atteinte ».

Et la Bessarabie ? Et la Volhynie ? Et les États limitrophes ?...

Les regards du monde entier se tournaient autrefois vers l'Oural. Le nouveau front se forma sur la Volga. Les Russes et les Tchèques prirent sans grande difficulté Oufa, Bouzoulouk, Samara, Syran, Simbirsk, Khvalynsk, Volsk. Le 7 août 1918 fut également reconquise Kazan. Les Rouges fuyaient là où les troupes des Blancs se

montraient. La troupe d'élite des Rouges, celle appelée la "Garde de la Révolution", recruta ses membres parmi les Lettons, les Chinois, les marins et les anciens détenus. Elle combattait en partie dans le Sud contre une Armée Blanche qui s'y était formée, et en partie au centre de l'Empire contre les paysans insurgés.

« Le procédé des Tchèques appliqué contre l'ennemi se révélait extrêmement bref et concluant. Chaque Allemand ou Hongrois qui leur tombait entre les mains était immédiatement exécuté. Le même sort attendait tout soldat Rouge s'il avait quelque objet de valeur dans ses poches »¹⁹.

Après la prise de Kazan, Tchetchek, un sous-officier tchèque promu général major et nommé commandant en chef du front de la Volga, Syrovy, l'ancien commandant du corps tchéco-slovaque, devint chef de l'armée tchèque. Les troupes des Volontaires russes avaient du mal à obéir aux ordres de ces généraux et chefs tchèques incultes, l'autodiscipline dont ils firent alors preuve mérita l'admiration. Mais l'enthousiasme général face à la libération du joug bolchevique était si grand que chacun pouvant servir la cause de quelque façon, le faisait avec joie et acceptait tout en échange. L'intelligence dont nous disposions encore à l'époque envoya par milliers ses jeunes fils pleins de vie se battre dans l'Armée Blanche. Qu'ils aient été général, soldat, écolier ou valet, tous se battaient, épaule contre épaule, dans les rangs de ceux qui voulaient la liberté. Les actes de bravoure étaient quotidiens. Un jeune colonel de l'état-major, W.O. Kappel²⁰, se distingua tout particulièrement. Il se trouvait partout où il y avait du danger, et partout il réussit à endommager l'ennemi. Son intrépidité entraînait même les Tchèques et on avait l'impression avec lui de voler de victoire en victoire.

Et de nouveau tous les remerciements, tous les enthousiasmes, tous les cris d'allégresse s'adressaient aux Tchèques. Ils entraient dans les villes russes en tant que libérateurs et ils y étaient fêtés, portés sur les épaules et récompensés de tous les cadeaux dont on disposait, – on offrait à la manière russe, de tout son cœur et sans mesure. Les Tchèques jusqu'ici modestement ravitaillés devinrent riches et prirent

¹⁹ *Les argonautes tchèques en Sibérie*, Tokyo, 1921, p. 5

²⁰ Colonel, plus tard général, Wladimir Kappel était l'un des plus proches collaborateurs de l'amiral Koltchak. Au cours de la campagne glaciale de l'hiver 1919-20, il attrapa une pneumonie qui l'emporta.

goût à la possession. À partir de là, "réquisitionner" une propriété de l'État russe devint un principe qui s'étendit aussi à un bien privé qui valait la peine d'être emporté. Au début, les troupes russes restaient totalement indifférentes face à cette situation : « Prenez, prenez tout ce que vous voulez, aidez-nous seulement à libérer notre patrie de ces bolcheviks ».

Dès le début de la nouvelle formation du front de la Volga, le Conseil national tchèque fit preuve de la plus grande attention afin que tous les postes administratifs du pays libéré soient occupés par des gens dont les opinions politiques étaient proches de celles de Masaryk. Comme un envol de corneilles noires, ces gens s'établirent dans la région de la Volga. Que nous importaient tous ces Kerenski et ces Tchernov²¹ ! Ils étaient les esclaves et les fidèles serviteurs de l'Entente, c'est pourquoi ils bénéficiaient de l'indulgence des Tchèques.

En ce temps-là, l'ancien régime russe était partout anéanti. De nouvelles organisations surgirent de toutes parts pour s'autogérer. C'est ainsi qu'à Samara, le quartier général de Tchetchek, un comité social-révolutionnaire, de conception à moitié bolchevique, fut fondé ; Ouralsk et Orenbourg se retrouvèrent sous des gouvernements cosaques ; Ekaterinbourg fut géré par l'industrie minière ; à Omsk par un comité sibérien et à Tchita l'ataman Semenov devint chef du gouvernement ; même Kharbin et Vladivostok avaient leur propre administration. Afin de pouvoir finalement gérer ce chaos, un Conseil impérial fut convoqué fin août et début septembre à Oufa pour former un gouvernement unitaire pourvu d'autorité. Non seulement les représentants de tous les gouvernements locaux s'y retrouvèrent, mais aussi des délégués des partis politiques. Les voix étaient partagées. Bien que les monarchistes n'aient pas été autorisés à donner leur avis, les nationaux obtinrent la majorité des voix. Il était clair en outre que l'armée, avec ses troupes de Volontaires, se tenait derrière les nationaux.

C'est alors que pour la première fois, les Tchèques s'immiscèrent publiquement dans les affaires politiques de la Russie. À la réunion, de manière

²¹ Kerenski et Tchernov appartenaient aux chefs du parti des Socialistes Révolutionnaires (marxistes). Après la révolution de mars 1917 et jusqu'au bouleversement bolchevique, ils avaient en main le pouvoir étatique. Ils pratiquèrent l'"approfondissement de la révolution", ils étaient les fidèles serviteurs de l'Entente. Aujourd'hui encore, tous deux sont soutenus par les Tchèques.

inattendue, fit son apparition un envoyé de l'armée tchéco-slovaque, Bogdan Pawloo, accompagné par les membres du comité du Conseil national tchèque. Il déclara que si un gouvernement unique russe n'était pas immédiatement créé, les Tchèques quitteraient les lignes de combat ; ils ne pourraient reconnaître un gouvernement russe juridiquement valable que s'il était composé des membres du comité socialiste-révolutionnaire (SR) de Samara, de Kerenski et de Tchernov.

Chaque Russe était bien conscient de fait qu'il s'agissait là d'un viol, et qu'il n'y avait aucun sens de mettre sur pied un parti qui déjà au temps de Kerenski avait livré l'Empire à la guerre civile, lui-même fait un fiasco avant de devenir le fidèle serviteur des intérêts étrangers. L'insolente déclaration du Tchèque Pawloo au conseil d'Empire d'Oufa (la première ingérence des Tchèques dans les affaires de politique intérieure russe) ne rencontra cependant pas le refus qu'il convenait de prononcer. La majorité non encore constituée ne trouva pas la force ni le courage intérieur de montrer la porte au Tchèque imbu de mégalomanie. La population profondément effrayée par la révolution et les actes de terreur sanguinaire perpétrés par les bolcheviks, s'accrochait à l'idée que l'aide tchéco-slovaque était absolument nécessaire. Durant le Conseil de l'Empire d'Oufa fut finalement élu un Directoire²², reconnu comme unique gouvernement russe ; il était composé de cinq membres et présidé par Avxentiev, un ami et partisan de Kerenski, de plus les socialistes-révolutionnaires (SR) y détenaient la majorité des voix.

C'est ainsi que le gouvernement fut créé selon le vouloir des Tchèques. Leur première intervention avait réussi avec facilité et sans le moindre danger. En échange, ils auraient dû alors s'engager de toutes leurs pour protéger le front oriental sans craindre de sacrifices. Au lieu de cela, les troupes tchèques commencèrent à se retirer.

Depuis la conquête de Kazan, les bolcheviks remarquaient que le soulèvement national n'était plus une question de plaisanterie. Ils tentèrent énergiquement de reprendre cette ville. Kazan ne signifiait pas pour eux seulement l'importance d'un point stratégique, mais aussi l'accès au grenier à blé dont ils

²² Dépendait de ce Directoire l'appareil gouvernemental, le Conseil des ministres dans lequel Koltchak était ministre de la Guerre et de la Marine.

avaient grandement besoin depuis l'occupation de l'Ukraine par les Allemands. C'est ainsi que le gouvernement des soviets lança ses meilleures troupes, à la tête desquelles se trouvaient les Lettons, dans le combat pour reconquérir Kazan.

La protection de Kazan avait été confiée à un vieux soldat, le colonel tchèque Schwetz. Il avait une grande influence sur les soldats tchèques qui, pendant plusieurs jours, aussi sous son commandement personnel, combattirent alors les bolcheviks, avec une grande vigueur. Cependant les Tchèques habitués à des victoires faciles furent désorientés par l'offensive énergique des bolcheviks, leur combativité régresa de jour en jour. Le colonel Kappel tenta de les aider en agressant l'ennemi par l'arrière avec ses troupes de Volontaires. Alors, juste au moment le plus critique, les Tchèques décidèrent lors de leur réunion politique, de ne plus obéir aux ordres de leur commandant Schwetz et déclarèrent de manière catégorique ne plus vouloir tenir leur position.

La situation des troupes russes se révéla très difficile. Ce n'est qu'avec de lourdes pertes que l'habile et téméraire colonel Kappel réussit à assurer leur retraite. Les troupes furent sauvées mais pas Kazan. Les Tchèques quittèrent furtivement la région de cette ville, sans même aviser personne de cette intention. Le 9 septembre, Kazan était de nouveau aux mains des bolcheviks. Un témoin oculaire écrit : « la défense de la ville de Kazan fut le chant du cygne de l'avancée²³ tchéco-slovaque ».

Deux jours plus tard, Silbirsk fut également perdue, puis Volsk, Chvalinsk, Sysran. Les Tchèques abandonnèrent leur position *sans même attendre les attaques des Rouges*, c'est-à-dire qu'ils ne se battaient plus du tout. Ils ne restèrent fidèles qu'au principe de prendre tout ce qu'ils pouvaient au gouvernement russe pour l'emporter avec eux. Il faut alors souligner qu'en ce temps-là, dans la région de la Volga, étaient entreposées de gigantesques réserves pour le front, datant des années 1916 et 1917.

« Après que les Tchèques eurent chargés de leur butin tous les trains existants, ils partirent vers l'est. Le malheureux troupeau des fugitifs de la Volga les

²³ *Les Argonautes tchèques en Sibérie*, p. 9

suivait comme une immense vague. Même dans ce cas, l'armée russe rempli fidèlement sa tâche et couvrit comme arrière-garde le retrait des Tchèques. Pieds nus, mal habillés, démunis de tout vêtement chaud, les guerriers russes voyaient, pleins d'indignation et de rage contenue, les bottes neuves et les uniformes impeccables des Tchèques arrogants passer devant eux. C'est alors que les Russes se distancèrent des Tchèques et réalisèrent que ces Slaves étaient des étrangers, une prise de conscience qui évolua en haine et discorde²⁴. Tel fut le témoignage d'un général de corps d'armée, l'ancien chef de l'état-major, présent ces jours-là.

Oui, les rangs des fugitifs qui, depuis la Volga, marchaient derrière les Tchèques, étaient interminables : des vieillards, des femmes, des enfants. C'était la population qui, quelques semaines auparavant, avait encensé les armées tchécoslovaques et les avait couvertes de cadeaux. Maintenant, tous ces gens fuyaient, désemparés et désespérés, abandonnant tous leurs biens familiaux, à la rencontre d'un avenir incertain. Il n'y avait pour eux aucune possibilité de rester car les bolcheviks assassinaient chaque habitant de la ville qui avait aidé les Tchèques ou leur avait manifesté quelque sympathie.

La peur et l'épouvante poussaient les centaines de milliers d'habitants hors de leurs petites villes et villages, livrés sans combat par les Tchèques au tribunal répressif de la Tcheka. On se demanda alors : n'aurait-il pas mieux valu que les Tchèques ne soient pas venus du tout ?

Et il aurait sûrement été préférable pour les Russes s'ils avaient pu prendre le temps de laisser mûrir plus en profondeur et plus calmement le plan pour contrer les bolcheviks. Les Puissances occidentales voulaient une action rapide afin de pouvoir exercer dès que possible une pression sur les bolcheviks par l'arrière, afin que les Allemands ne puissent développer toute leur force sur le front occidental. C'est en cela que divergèrent les idées des Russes de celles de l'Entente. La grande offensive était prématurée, elle interrompait les préparatifs des organisations nationales secrètes et déjouait l'association. Sur toutes les clôtures et tous les murs des villes et des gares s'affichaient encore au vent les appels multicolores que les

²⁴ *Ibid.*, p. 9

Tchèques avaient adressés à la population russe. Toutes ces proclamations commençaient par ces mots : « *Frères russes !... Nos pauvres Frères et sœurs russes !... Le Comité tchèque en appelle à vous, habitants de la Volga et de l'Oural, pour combattre votre ennemi, les bolcheviks !* »... sur tous les tons ils promettaient de les soutenir dans leur combat jusqu'à la victoire, versant jusqu'à la dernière goutte de leur sang... Et maintenant, au lieu de cela : les légionnaires tchèques, bien nourris et en bonne santé, abandonnaient toutes les positions, refusaient d'obéir, trahissaient les officiers russes ainsi que les Volontaires et fuyaient lâchement. Ce ne fut pas du sang tchèque qui coula mais en revanche celui des Russes dans les caves de la Tcheka. D'innombrables femmes furent violées et martyrisées. Ce sont des malédictions, de terribles malédictions, que le peuple de la Volga prononça et lança contre les Tchèques qui fuyaient.

L'ambiance au sein de l'armée tchèque même tomba au plus bas, les hommes n'avaient plus le moral. Vol et désertion étaient sanctionnés. Les chefs et le Conseil national en donnèrent l'exemple. Il s'agissait en fait d'aventuriers, de sombres personnages devenus ces jours-là des partisans des gauches les plus extrêmes. Pour se rendre populaires parmi les soldats, ils ne reculaient devant aucune forme de démagogie. C'est la faute des Tchèques si autrefois le sang russe innocent et les larmes ont coulé à flots. Pawloo, Ghirsa, Pateidel, Medek, Blagosch étaient à l'époque les chefs responsables du Comité tchéco-slovaque ; l'âme de ce dernier était cependant le héros de la révolution qu'ils avaient choisi : Thomas Masaryk²⁵.

*

*

*

Avec des efforts indicibles, sans cesse en danger de mort, nous réussîmes, ma femme et moi, à quitter secrètement Astrakhan et à rejoindre l'Armée Blanche ; en partie en barque sur la Volga, ou bien à cheval, accompagnés d'un guide kirghize, nous traversâmes les steppes caspiennes en passant par Ouralsk, Bouzoulouk et Samara et parcourûmes ainsi plus de 500 km pour arriver finalement à Oufa dans la seconde moitié de septembre.

²⁵ T.G. Masaryk, *La révolution mondiale*, p. 192

Je rencontrai pour la première fois les Tchèques sur la Volga. Je ne m'étais pas attendu à voir devant moi une bande de lâches dont la spécialité s'appelait désertion, trahison et vol. Au cours de ma pénible détention dans les geôles bolcheviques, je m'étais habitué à ne penser, comme les autres Russes, que du bien des Tchèques, j'étais tout autant convaincu de leur héroïsme comme de leur intention de nous aider à combattre l'atroce domination bolchevique. Je me rappelle toutefois avoir autrefois noté chez les Tchèques leur regard inquiet et leur trop grand empressement ainsi qu'un certain manque de discipline militaire. Ils m'étaient parfois apparus comme une bande de laquais déguisés avec des uniformes de guerre.

Mais la nouvelle annonçant que les Tchèques ne voulaient plus combattre à nos côtés me surprit cependant au plus haut degré. – Qu'est-ce que cela signifie ? Des soldats qui ne veulent plus suivre ? – N'y a-t-il donc plus d'obéissance ? Plus de tribunal de guerre ? – Pour l'amour du ciel, me répondit-on, de telles règles ne sont plus appliquées par ce régime ; en outre, les Tchèques se trouvent encore sous le protectorat particulier des Alliés.

*

*

*

Comme ce fut déjà mentionné, au nom du Conseil national tchèque, Pawloo avait forcé les Russes à former un gouvernement socialiste-révolutionnaire. Les Russes furent suffisamment accommodants pour le reconnaître. Survint ensuite le retrait des Tchèques hors du rempart de la Volga, sans combat, tel une fuite. Même le Directoire provisoire retint nécessaire d'en appeler au sens du devoir des Tchèques. Comme cela ne servit à rien, il tenta d'exercer une pression sur ces amis infidèles en s'adressant à l'Angleterre et à la France. Mais mal leur en prit. La situation se retourna contre eux. Les Tchèques parèrent le coup en passant aussitôt de l'autre côté, dans le camp de l'extrême gauche socialiste dont le chef était autrefois le très sombre personnage, Tchernov. Ce dernier chercha alors par tous les moyens à monter la population sibérienne contre le Directoire et ce faisant l'accusa d'avoir des idées contre-révolutionnaires, voire monarchistes. Mais le Directoire ne cessa pas pour autant de se soumettre au bon vouloir des Tchèques, il en arriva même à confier

le commandement²⁶ général des troupes de l'Oural au général tchèque Syrový, bien que seuls des guerriers russes y aient alors combattu. C'est ainsi qu'avec beaucoup de naïveté on s'accrocha toujours à la possibilité d'un sauvetage par les Tchèques.

Lorsque le Directoire se fut abaissé à ce point, le commandant tchèque Syrový eut l'impudence de contester au Directoire le droit de disposer des troupes. Il déclara que son armée ne se battrait pas et qu'elle attendrait l'arrivée du général français Janin pour convenir alors à ses souhaits.

Fin octobre arriva à Omsk le représentant anglais, le général Knox. J'avais cessé d'investir un espoir quelconque dans ce faible Directoire. De cette manière on ne pouvait porter secours à la patrie. Je décidai d'aller à Vladivostok pour y mettre sur pied une nouvelle armée constituée de gens vraiment patriotiques et avec leur aide de désarmer d'abord les hordes tchèques devenues sauvages. Avant mon départ, je parcourus toutes les lignes du front antibolchevique, en majeure partie en compagnie du général Knox. Il m'assura de nouveau de son indignation face au comportement des Tchèques. Ceux-ci en étaient alors arrivés à se comporter même en apparence comme de véritables canailles. On les voyait traîner partout, les mains dans les poches, sans épauettes, dans des uniformes désordonnés et déboutonnés, leurs cheveux non coiffés et volumineux comme une crinière s'échappant de leur casquette portée sur la nuque. Ils se déplaçaient en petites troupes car ils n'osaient sortir seuls des wagons, avaient le regard insolent et se répandaient en bavardages politiques.

*

*

*

À Tcheliabinsk, dans le wagon-salon du général Knox, je rencontrai Monsieur Syrový. Il était un homme d'environ trente ans, trapu, emprunté, peu soigné. Dans son gros visage vulgaire clignait un seul petit œil, l'autre étant couvert d'un bandage noir, un fait qui lui donnait aux yeux de ses Tchèques l'apparence de leur guide hussite, Jan Zizka. Son comportement était plus que désinvolte et si

²⁶ Tchetchek, l'ancien commandant du front de la Volga, reprit après son retrait de la Volga son poste de commandant de la division d'infanterie tchèque.

emprunté que l'on remarquait facilement combien il s'efforçait de cacher son manque d'assurance et d'éducation. Dans ce contexte inhabituel, il se sentait maintenant très mal à l'aise. Aujourd'hui encore je me sens profondément blessé et j'éprouve de la honte en me rappelant comment le vieux général russe Dieterichs²⁷, digne et strict, arriva en uniforme tchèque. Dieterichs était un collaborateur exemplaire au sein de l'état-major, mais un incorrigible rêveur slavophile. Tout ce qu'il était demandé de faire à Syrový, Dieterichs l'exécutait et il donnait ainsi à son chef inculte, par son savoir et ses compétences, une certaine importance ; grâce à son autorité, bien des erreurs ne furent pas commises.

Le général Knox chercha à convaincre le Tchèque de reprendre le commandement de l'armée et de participer de nouveau au combat. En vain ! Armés jusqu'aux dents, les Tchèques se retirèrent derrière les lignes du front et déclarèrent une fois pour toutes ne plus vouloir rien savoir de combattre. Toutes les positions évacuées furent occupées par des régiments nouvellement formés de l'Armée Blanche, qui finit par réussir à refouler tous les assauts des bolcheviks.

Parmi les 50 000 Tchèques, il y avait un seul homme qui ne put survivre à la honte que lui inspiraient ses concitoyens, le colonel Schwetz, qui avait conduit l'action de Kazan. C'est lui qui sut tenir le plus longtemps en ordre les hommes de son régiment, mais ceux-ci finirent par lui refuser quand même toute obéissance. Il rassembla encore une fois ses soldats, leur tint un discours enflammé et les pria de revenir à la raison et de ne pas faire honte à leur nation. Cela ne servit à rien. Les soldats quittèrent le front. Alors le colonel se retira dans son compartiment du wagon et se tira une balle dans la tête.

Lorsque je fus à Tcheliabinsk, on venait d'enterrer ce brave guerrier. C'était une triste journée d'automne, il bruina et tout le paysage se confondait dans les gris. Devant la tombe du défunt, les politiciens tchèques tinrent de longs discours, flatteurs pour eux, et versèrent des larmes de crocodile. Leur insensibilité ne leur

²⁷ Le général de corps d'armée, russe, M. Dieterichs était en 1916 à Salonique commandant de la brigade russe et plus tard à Moguilev le plus proche collaborateur du général Duchonine. Après l'assassinat de celui-ci, Dieterichs se présenta chez les Tchèques à Kiev. Masaryk le nomma chef d'état-major. Dieterichs était bien d'origine allemande mais un panslaviste convaincu et fidèle serviteur de l'Entente.

permet pas même de ressentir qu'avec le colonel Schwetz c'était leur brève gloire qu'ils enterraient et qu'ils étaient son véritable assassin.

Les efforts du Directoire et des délégués des Alliés ne servirent à rien ; il n'était plus possible de ramener les Tchèques à la raison. En octobre déjà, ils s'étaient tous, jusqu'au dernier homme, retirés derrière les lignes de combat. Il s'agit d'un fait attesté par plusieurs documents. Ce n'est donc pas vrai ce qu'affirma²⁸ le ministre des Affaires étrangères tchèque dans son texte « Soulèvement des nations » :

« Le coup d'État²⁹ de Koltchak du 18 novembre 1918 sépara nos troupes des Russes avec lesquels nous collaborions militairement. Ne voulant pas porter aussi la responsabilité des événements de politique intérieure, elles quittèrent lentement le front de la Volga et maintinrent en leur pouvoir la voix ferrée pour satisfaire leurs objectifs. Fin décembre eut lieu le retrait définitif des Tchéco-Slovaques de la région de la Volga ».

Le général de corps d'armée fit ce rapport sur cette période³⁰ : « Dans le dos des combattants, les Tchèques prenaient leurs aises, ils réquisitionnèrent comme butin de guerre tellement de trains que le transport des réserves de guerre vers le front fut bloqué. À Tcheliabinsk et Ekaterinbourg se tenaient de nombreux régiments tchèques, ces hommes semblaient reposés et bien nourris. Le Conseil national tchèque se demandait alors comment il pouvait réaliser au mieux l'évacuation des troupes tchèques hors de Sibérie. *Il convient de souligner cela tout particulièrement, étant donné que par la suite les Tchèques eurent l'insolence de raconter au monde entier que leur refus de combattre avec les Russes était dû à leur aversion de se soumettre à l'amiral Koltchak.* À ce moment-là, le Directoire provisoire était encore prospère, dont on ne pouvait cependant pas douter du positionnement socialiste ».

Derrière le front, les Tchèques surveillaient très attentivement ce qu'ils avaient volé. Voici une petite liste de ces valeurs qu'ils se plurent à emporter³¹ :

²⁸ Edouard Beneš, *L'insurrection des nations*, p. 552

²⁹ Koltchak n'a fait aucun coup d'État, il a été désigné par le Directoire comme Chef suprême de la Russie tout entière. (N.d.T.)

³⁰ *Les Argonautes tchèques en Sibérie*, p. 11

³¹ *Djels Rottin*, Tokyo, 1920, p. 12

« Le butin des Tchèques méritait d'être considéré non seulement en vertu de sa qualité mais aussi pour sa grande diversité. Que n'y avait-il pas : des vêtements militaires dans une quantité indéfinissable, des armes, des munitions, des balles d'étoffes, des aliments, des chaussures de toutes sortes, des métaux, des matériaux bruts, des machines de valeur et des pièces détachées de machines ainsi que du bétail de race. Rien qu'en médicaments, ils en avaient volé pour une valeur de 3 000 000 de Roubles or, du caoutchouc et dérivés pour plus de 40 000 000 de Roubles et une immense quantité de cuivre provenant des mines de Tj Menschen. Ils ne se gênèrent pas même pour s'emparer de la bibliothèque et du laboratoire de l'Université de Perm. Il ne sera jamais possible de définir exactement l'intégralité de l'amplitude du vol. En calculant modestement, ce fut une contribution imposée à la Russie de plusieurs millions de Roubles or qui dépassa même largement le montant des dédommagements de guerre imposés par l'Allemagne à la France en 1871. Une partie du butin fut négociée sur place par les Tchèques à des prix élevés, le reste fut chargé dans des trains et transporté dans leur patrie ».

Outre de nombreuses locomotives, les Tchèques s'approprièrent également plus de 20 000 wagons, il y en avait en moyenne un pour deux Tchèques. Cette quantité de wagons n'était pas nécessaire pour le transport de l'armée, elle servait à celui du butin.

Nous, officiers russes, voyions alors déjà clairement que notre seule sauvegarde eût été de liquider cette bande démoralisée sans autre forme de procès ; deux raisons nous en empêchèrent. Premièrement, nos troupes étaient encore trop faibles pour combattre en même temps un ennemi interne et un autre externe. Deuxièmement, le Directoire était alors si orienté à gauche que le président Avxentiev fût suspecté d'être de connivence avec Tchernov, à demi bolchevique. Ce vague Directoire craignait les Tchèques et se montrait toujours prêt à exercer une pression sur les partis nationaux dans l'intérêt de ces étrangers.

Aussi bien la population civile sibérienne que l'armée active haïssaient les Tchèques, et cette haine s'amplifiait de jour en jour. Une petite incitation aurait suffi, et tous auraient été prêts à éliminer les Tchèques. L'histoire qui suit révèle le comportement des Tchèques à cette époque : lorsque l'amiral Koltchak, alors

pour le droit et combattre en sa faveur s'avérait pour lui vital. Il estimait l'assiduité, le sens de l'organisation et l'amour de l'ordre, qui définissaient le peuple allemand. Si Koltchak n'avait pas été avec son armée une victime de la trahison tchèque, l'histoire de la Russie aurait pris une tout autre tournure. L'Allemagne aurait pu négocier avec une Russie populaire, créatrice, et non pas avec le bolchevisme qui menace le monde. Koltchak n'avait pas de préjugés contre l'Allemagne, c'est pourquoi les Français le qualifiait, ainsi que ses plus proches collaborateurs, de germanophiles ; pour la même raison, les Tchèques le virent dès le début d'un mauvais œil.

L'amiral Koltchak voyait bien que les Tchèques ne pouvaient pas rester plus longtemps en Sibérie, mais lui non plus n'avait pas les forces combattives nécessaires pour les chasser hors du pays. De plus, Koltchak était un homme d'une incroyable bonté. Il semble même que sa force de caractère aurait subi des préjudices à cause de la révolution. Il pouvait certes éclater en colère mais il cédait facilement. Lorsqu'il fut élu chef, avec beaucoup de confiance, il accepta cette fonction comme une lourde charge oppressante, guidé par l'abnégation et le sens du devoir envers la patrie.

L'installation de Koltchak dans sa fonction d'Administrateur suprême³³ de l'Empire eut lieu à Omsk dans la nuit du 18 novembre 1918 et ne rencontra aucune opposition. Quelques membres du Directoire furent mis en prison et ensuite chassés hors de Russie. Personne dans toute la Sibérie ne désapprouva cette démarche. Uniquement les *Tchèques projetèrent un soulèvement* contre le nouveau gouvernement, mais ils n'eurent pas le courage de le mettre à exécution. Ils grognèrent à haute voix, s'ameutèrent en réunions et émirent toutes sortes d'appels à la population de Sibérie. Lorsque depuis Omsk on leur envoya un officier pour arrêter les meneurs, ils les cachèrent et les aidèrent à fuir chez les bolcheviks.

Au même moment arriva Gayda – autrefois commandant tchèque de division – officiellement chez l'amiral Koltchak et l'assura de sa sympathie, de son dévouement et de sa fiabilité. Il connaissait la nouvelle ambiance parmi les officiers

³³ Dans son article « Le sacrifice de l'amiral Koltchak » publié par *La Nation Française*, le 23 mars 1960, le petit-fils de l'amiral précise que la fonction assumée par son grand-père portait l'appellation « Verkhovny Pravitel » qui se traduit par « Administrateur suprême », que j'emploie donc dans ce texte. (N.d.T.)

et les soldats russes, comprit leur position face à la dictature et jugea qu'il était bon de jouer avec de nouvelles cartes et de placer alors sa personne contre Syrový sur le devant de la scène. Gayda et Syrový ne s'entendaient pas bien. Le sincère amiral Koltchak était convaincu de la franchise de Gayda et manifestait à chaque occasion sa bienveillance à l'orgueilleux Tchèque, il le nomma même au rang russe de général. En 1919, j'ai mentionné dans mes notes l'impression que me faisait cet homme qui devait jouer un rôle si funeste pour la Russie : « Visage jeune, étroit, figé, ses yeux sont durs et presque sans couleur, exprimant la ferme volonté d'un rapace. Deux longues rides profondes et rétives encadrent sa bouche. Porte l'uniforme d'un général russe, mais sans les épaulettes, qu'il avait enlevées pour faire plaisir aux politiciens tchèques. Il parlait à voix basse, le ton mesuré, presque doux, mais avec une intonation obstinée, désagréablement accentuée à la manière tchèque ; son langage était bref et décousu, il s'affichait en héros et en général en chef. Je le rencontrai en octobre 1918 à Ekaterinbourg dans un petit cercle militaire où il défendait cette idée : « Le peuple russe n'a pas besoin actuellement d'un parlementarisme. Je me suis convaincu, en parcourant à deux reprises la Russie et la Sibérie que tout le monde est saturé de révolution et ne souhaite que la paix et l'ordre. À mon avis, seule une monarchie convient à la Russie, c'est-à-dire une bonne monarchie, démocratique et constitutionnelle. Maintenant, c'est encore trop tôt. Une dictature militaire serait pour le moment la seule solution. Je la soutiendrais avec mes régiments, si un général russe se trouvait prêt à prendre le pouvoir en main ».

Il ne put tenir sa promesse et fut obligé d'amener sa division derrière la ligne du front. C'est là qu'une querelle ouverte ne tarda pas à éclater entre lui et Syrový, à cause d'*intérêts personnels et d'un orgueil démesuré*. Gayda voulait absolument jouer le premier rôle, Syrový aurait aimé être un nouveau Zizka.

En général, l'amiral n'avait pas une très haute opinion des légionnaires tchèques, je l'ai souvent vu sourire avec mépris quand ceux-ci étaient définis de voleurs, lâches et déserteurs. Koltchak refusa malheureusement la proposition de ses plus proches collaborateurs voulant *désarmer* les régiments tchèques, parce qu'il voulait éviter d'autres conflits avec les Alliés.

Au cours de la seconde moitié de novembre arrivèrent à Vladivostok le général français Janin³⁴ et le Slovaque Štefánik³⁵, le premier ministre de la Guerre du gouvernement tchéco-slovaque. Štefánik faisait partie des exceptions, il était un homme de la trempe du colonel Schwetz. Dans son livre, Beneš le définit d'idéaliste. Štefánik était outré de voir comment se comportaient les Tchèques. Il se fixa alors pour tâche de liquider aussitôt le Conseil national tchèque, de contraindre l'armée tchèque à la discipline et de la placer de facto sous le commandement supérieur du général Janin. Mais l'opposition se manifesta contre lui de tous les côtés. Aussi bien les officiers tchèques que les politiciens tchèques se tournèrent contre lui, et tout particulièrement la soldatesque tchèque. Bredouille, Štefánik dut rentrer à Prague.

Il ne nous cacha pas avant son départ combien il était profondément éprouvé par la honte et le déshonneur que les légionnaires inscrivaient dans les premières pages de la nouvelle histoire tchéco-slovaque.

Janin resta en Sibérie. Les Tchèques ne lui étaient soumis que sur le papier. Janin était sournois et sans volonté. Il avait des instructions voilées et pratiqua dès le début un double jeu. En apparence, il rendait hommage à l'amiral Koltchak et l'assurait de sa sympathie et de sa fidélité, et l'armée russe de sa compassion, de sa bonne volonté et de sa serviabilité. Mais derrière notre dos, il approuvait tous les méfaits des Tchèques, et nous avons toute raison de croire qu'il les y incitait aussi occasionnellement.

Avec l'arrivée de Janin, il fut mis un terme à la soi-disant Anabase des Légionnaires. Ceux-ci demandaient aux Alliés, avec une obstination croissante,

³⁴ Le général Janin vivait déjà en Russie depuis longtemps avant la guerre, il maîtrisait la langue russe et racontait volontiers son grand amour de la Russie. Durant la guerre, il fut l'attaché militaire de la France auprès du quartier général russe. Lorsque plus tard le projet fut forgé d'utiliser encore une fois la Russie contre les Puissances centrales, Janin fut envoyé en Sibérie et nommé commandant en chef de toutes les troupes "Alliées" qui s'y trouvaient.

³⁵ Štefánik prit part, en tant que compagnon de Masaryk et de Beneš, à la conspiration étrangère contre l'Autriche-Hongrie. Paris l'envoya en Sibérie avec le général Janin. Alors que Štefánik, devenu ministre de la Guerre de la Tchéco-Slovaquie, rentrait au pays en avion et survolait déjà la région tchèque, son avion fut mitraillé par les Tchèques et s'écrasa. Štefánik était mort. L'accident n'est pas encore totalement éclairci. [Cependant, les accords de Genève d'octobre 1918 avaient attribué la fonction de ministre de la Guerre à Štefánik et celle de ministre de la Défense de la toute nouvelle République de Tchéco-Slovaquie à Vavro Šrobár, il s'agissait là d'une double fonction. N.d.T.]

d'être rapatriés. La guerre avec les Puissances centrales était bien terminée et à Versailles, leur nouvel État avait été créé.

L'amiral Koltchak et ses officiers appuyaient le souhait des Tchèques, d'autant plus que la présence des 50 000 hommes armés et totalement à la dérive, devenus ennemis de la Russie, représentait un danger permanent et que leur disparition devenait ainsi synonyme de délivrance. Mais les Alliés considéraient comme incongrue l'idée d'acquiescer au voeu des Tchèques. C'est ainsi qu'ils continuèrent de rester en Sibérie.

V. La trahison tchèque est préparée

(Novembre 1918 – Novembre 1919)

Des steppes qui s'étendent à perte de vue sur des milliers de kilomètres. Sans engrais, le sol offre chaque année d'abondantes récoltes. Plus loin vers le nord, d'infinies forêts sombres où souvent le pied de l'homme n'est jamais entré. La superficie qu'elles recouvrent est bien plus grande que plusieurs fois l'Europe occidentale. Au sud des steppes, des chaînes de montagnes gigantesques, bizarrement coupées de failles, dans la hauteur et gorges desquelles une voix humaine a rarement résonné. Dans le secret du ventre de ces géants couronnés de neiges éternelles se trouvent les sources des puissants fleuves qui, en lenteur et en largeur, mènent leurs eaux inépuisables vers le Nord.

On appelle ces merveilleuses forêts la Taïga. Elles abritent du gibier et des animaux à la précieuse fourrure en quantité inimaginable pour l'Europe. Les rivières sont riches en poissons et l'or repose sur leur fond sablonneux. Si l'on commence à exploiter ces montagnes presque vierges, on découvre alors une incroyable richesse de minéraux, de pierres précieuses, de pétrole et de houille. Ce pays pourvu de richesses inépuisables de toutes sortes s'appelle la Sibérie.

L'hiver sibérien dure évidemment très longtemps, de début novembre à fin mars, et il est très dur. Pendant cinq mois la Sibérie dort sous une épaisse

couverture de neige, et à l'époque de Noël, la température peut descendre jusqu'à moins trente degrés. Mais comme l'air est pur et riche en ozone ! Quelle étrange luminosité toute en nuances ! Et quelles chasses ! – En été il fait aussi chaud en Sibérie que dans le Sud de l'Allemagne, et les plus beaux blés mûrissent.

Les villages de Sibérie sont à quelque trente kilomètres les uns des autres. La population est très saine, fraîche et résistante. Les gens vous observent sous des sourcils légèrement froncés avec de grands yeux gris comme l'acier, fermement et sans détour, de sorte que l'on se fie volontiers à leur force de caractère et à leur sincérité. Au fil des années, les héritiers des pionniers de ce pays ont renforcé leur caractère. La vie familiale est régie par un système patriarcal, les us et mœurs sont majoritairement purs et primitifs, comme la nature même. Une grande hospitalité et serviabilité appartiennent à la nature du Sibérien au point que la révolution ne put la leur supprimer, pas plus qu'elle ne réussit à assouplir les traditions familiales. Dans les huttes et les maisons pendent à la charpente centenaire de très anciennes icônes à côté des images des quatre derniers tsars. Tout aussi sobre que ces gens est leur labeur : en été les travaux des champs et la pêche, en hiver, la chasse occupe tous les hommes de Sibérie dans la Taïga. – Telle est notre Sibérie ! Cent fois plus de gens que ceux qui se sont établis jusqu'ici pourraient y trouver de la place et une possibilité d'exister.

C'est dans ce pays que se joua la tragédie de la Russie. Les légionnaires.

À partir de l'automne 1918, les Tchèques s'éloignèrent toujours plus des combattants, jusque dans l'arrière pays, pour s'installer loin de tous les dangers, parmi la population sans armes et pour y attendre tranquillement leur transport par mer vers leur patrie.

L'hiver 1918-19 se passa en changements constants du quartier des Tchèques et en interminables négociations de Janin avec les Tchèques qui ne voulaient séjourner que dans les villes les plus riches de la Sibérie. On voyait partout de nombreux Tchèques traîner dans les rues sans rien faire, ils ballottaient toujours des paquets parfois enveloppés dans du papier. En ville, ils s'habillaient correctement, même comme des dandy, et n'oubliaient pas de porter ni gants, ni

bottes vernies. Tandis que les Tchèques se complaisaient en orgies et avaient de tout en grande quantité, notre brave armée accomplissait son devoir en souffrant des plus grandes privations.

Un grand pourcentage de Tchèques souffrait de méchantes maladies vénériennes ; ces patients qui inspiraient le dégoût emplissaient vraiment les hôpitaux des villes. J'avais eu un jour la regrettable occasion de rencontrer les Tchèques sur l'île Rousski qui se trouve devant Vladivostok. J'y dirigeais une école militaire de 1 500 officiers et soldats. Les exercices duraient quatre mois pour former avec zèle de nouvelles troupes, parfaitement entraînées. Le succès était réjouissant : ces hommes inadaptés devenaient de nouveau des soldats robustes qui, en uniforme pimpant, marchaient d'un même pas, en rang, à travers les rues de la ville. À deux kilomètres du lieu de stationnement de mes officiers se trouvait un grand hôpital, érigé encore avant la guerre. Il était totalement occupé par des Tchèques atteints de maladies vénériennes. Ils venaient souvent nous voir et regardaient avec un sourire méprisant comment nous nous exercions, osaient même des remarques moqueuses et insolentes pour lesquelles quelques-uns de nos hommes les giflaient. Je finis par interdire l'accès de notre secteur à ces éléments qui troublaient notre tranquillité.

Pendant que l'Armée Blanche tenait fermement le front de l'Oural, les Tchèques se prélassaient au cantonnement en jouant aux échecs ou en spéculant. Ils commerçaient non seulement avec les biens qu'ils avaient volés, mais ils apportaient également d'autres marchandises provenant d'Extrême-Orient. Afin de dynamiser ce commerce, ils se servaient sans le moindre scrupule de la voie ferrée qui suffisait à peine à approvisionner du strict nécessaire la population et les fugitifs de la Volga.

Les 50 000³⁶ Tchèques s'étaient accordé le droit de disposer d'un tiers de tous les moyens de transport qui existaient et de se les approprier, ce qui signifiait plusieurs quintaux de marchandises par personne et par mois. Naturellement, seule une faible part de ces marchandises était utilisée pour l'approvisionnement des légionnaires. La majeure partie servait uniquement à l'usure. Plus tard, après la fin de la guerre, la Sibérie a grandement souffert de ce manque de denrées. Les Tchèques

³⁶ Ils furent en réalité 63 730 (N.d.T.)

ne se contentaient cependant pas de faire cela, ils attribuaient aussi, contre de fortes sommes, le droit de vente et l'espérance de candidature pour ce faire concernant l'intégralité du contenu des wagons ; d'habiles spéculateurs surent en tirer leur profit.

Il s'agit là de faits que Beneš, l'habile metteur en scène de la propagande étrangère tchèque, falsifia de cette façon : « Il convient d'accorder une reconnaissance particulière au travail scientifique, financier et culturel fourni par notre armée sibérienne. En elle s'exprima au mieux, comme je le crois, le *génie de notre race*. Dans la masse de nos troupes se manifestèrent rapidement les plus fortes personnalités qui surent organiser et diriger le travail, ces hommes furent cependant compris aussi par le simple soldat et soutenus par sa collaboration »³⁷.

Poursuivons avec les autres actions réalisées par le "génie" tchèque. L'hiver 1919 connut de grandes affaires judiciaires parce que les chefs tchèques avaient été surpris à plusieurs reprises en train de se débarrasser de matériel de guerre russe en le vendant. Mais les procès furent classés sans suite. Les missions étrangères ne voulaient rien voir, Janin était de mèche avec les Tchèques. Il y avait malheureusement aussi des Russes, des amis de Masaryk, qui officiellement flattaient Koltchak mais aidaient les Tchèques en cachette. Mais l'armée et la population de la Sibérie attendaient toujours patiemment et éperdument l'heure à laquelle ces "héroïques légionnaires" quitteraient le pays.

Koltchak finit aussi par perdre patience et décida d'utiliser tous les moyens pour mettre un terme aux agissements des Tchèques. Il avait l'intention de soumettre ceux-ci à une vérification des bagages avant qu'ils n'embarquent dans le port de Vladivostok. Un comité de contrôle devait être créé avec la participation des représentants de l'Entente ; il n'aurait pas pu nier avoir pris connaissance des résultats du contrôle, démasquer des voleurs aurait ainsi fait un éclat. Malheureusement, les Tchèques apprirent rapidement quelles étaient les intentions de Koltchak. Pour faire échouer son plan, les chefs tchèques optèrent pour la trahison. Ils comprenaient clairement la situation : plus le gouvernement de l'Empire acquérait de pouvoir, plus rapidement et sûrement s'approchait le jour où il devraient régler

³⁷ Edouard Beneš, *Der Aufstand der Nationen - L'insurrection des nations*, p. 554

leurs comptes pour leurs méfaits. Ils savaient qu'ils n'avaient plus de temps à perdre. Alors le Conseil national tchèque et les socialistes-révolutionnaires (SR) restés en Sibérie conclurent un accord secret.

L'administration des sociétés de consommateurs, d'importance vitale, se trouvait depuis le début aux mains des socialistes-révolutionnaires. Par le biais de fils invisibles, la conjuration atteignit Moscou. Un accord fut conclu qui prit racine dans le projet déjà concocté par Masaryk à Kiev en 1917/1918, qui consistait à mettre le pouvoir du gouvernement aux mains des socialistes-révolutionnaires. D'après le nouvel arrangement, les Tchèques devaient tout faire pour casser le pouvoir de Koltchak afin de remettre en selle les socialistes-révolutionnaires ; les Tchèques obtinrent en échange l'assurance d'avoir le droit d'emporter chez eux tout ce qu'ils avaient volé. Il est évident que cette convention resta secrète ; nous nous doutions bien de ce qui se jouait, mais nous n'avions à l'époque aucune preuve en main. Les événements qui suivirent firent toute la lumière sur l'affaire. Ce qui rapprochait les Tchèques des socialistes-révolutionnaires est facile à comprendre. Beneš écrit dans son livre³⁸ :

« Mon séjour à Paris m'amena à connaître des révolutionnaires russes de la première révolution de 1905, qui me firent une profonde impression. Dans les années 1906 et 1907, j'entretenais des relations avec la société de ces révolutionnaires, j'étais membre de leurs associations, je fréquentai leur université populaire et me réunissais régulièrement avec les étudiants, professeurs et journalistes révolutionnaires. Je commençai à étudier en profondeur la Russie et sa littérature classique et révolutionnaire. Après mon retour à Prague, j'entretins une relation avec les révolutionnaires russes qui y vivaient ».

« À Paris, j'entrai également en contact avec des révolutionnaires russes, dès le premier jour de la révolution de mars ». Commença alors le travail ciblant la destruction de la Russie. Pour des raisons d'intérêts personnels, les Tchèques autant que les socialistes-révolutionnaires craignaient une entente et une amitié entre l'Allemagne et la Russie. Beneš raconte³⁹ combien, fin 1917 et début 1918, la

³⁸ *Ibid.*, p. 2

³⁹ *Ibid.*, p. 511

panique avait régné au sein du gouvernement français à l'idée d'une possible union de l'Allemagne avec une nouvelle Russie ; il évoque ensuite le soupir de soulagement poussé lorsque cela ne se fit. Masaryk tenta d'attiser cette peur des Alliés. Dans son livre il cite le mémorandum⁴⁰ qu'il adressa de Tokyo le 10 avril 1918 aux Alliés, lorsqu'il rentra de Russie. Au point 1 de ce document, *il conseille aux Alliés de reconnaître de jure et de facto le pouvoir politique des bolcheviks et de les soutenir*. Dans les douze points suivants, il en donne la raison : il recommande aux Alliés de *mener le combat contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie sur le sol russe*, d'abord parce qu'autrement les agents allemands pourraient s'établir en Russie et s'approprier non seulement les actions commerciales, mais aussi surtout la presse russe.

Les Alliés qui étaient soi-disant venus pour nous aider, organisèrent un comité de réorganisation du réseau ferroviaire et de régulation des transports de Vladivostok à Omsk, ce qui rendit service en premier lieu aux intérêts internationaux. Le ministre russe des Transports fit contre mauvaise fortune bon cœur. La situation fut très aggravée par le fait que la Sibérie ne possédait aucune usine de fabrication de locomotives, de wagons ni même de pièces de rechange. Sous le gouvernement tsariste, de grandes quantités de matériel ferroviaire avaient encore été commandées au Canada et aux Etats-Unis. Une partie était déjà livrée et se trouvait dans le port de Vladivostok. Le ministre russe des Transports fut autorisé à n'en prendre que le strict nécessaire, mais seulement à condition qu'il fasse preuve d'une totale soumission. Les Tchèques avaient la possibilité d'exiger tout le matériel roulant qu'ils voulaient. Seule une poigne armée aurait pu de nouveau les en empêcher ; mais tous nos soldats étaient sur le front où les combats s'aggravaient de mois en mois.

Sur des milliers de kilomètres, la voie sibérienne traverse des steppes infinies et la sombre Taïga. Les bolcheviks accordaient aussi l'essentiel de leur attention à cette voie ferrée car elle approvisionnait le front en victuailles. Les bolcheviks envoyaient des bandes de voleurs chargés de se cacher dans les forêts et de faire dérailler les trains aux endroits les plus dangereux, puis les assaillaient et les

⁴⁰ T.G. Masaryk, *La révolution mondiale*, pp. 212-216

pillaient. Le comité du chemin de fer décida de faire surveiller tout le parcours par des soldats. Les Japonais eurent à se soucier du morceau allant de Vladivostok au lac Baïkal, le régiment américain et les Roumains s'échelonnaient le long du lac Baïkal, trois divisions tchèques surveillaient le tronçon d'Irkoutsk, Tomsk jusqu'à Novo-Nikolaevsk et les Polonais⁴¹ de Novo-Nikolaevsk à Barnaoul. Ces derniers déclarèrent ne pas vouloir assumer ce rôle sur une longue période. Les Alliés les menacèrent de ne pas les transporter chez eux par la voie maritime s'ils n'obéissaient pas.

La surveillance du chemin de fer s'effectua d'une manière étrange. Quand les attaques se multipliaient et conduisaient à des fusillades au cours desquelles les soldats qui montaient la garde étaient tués, le poste de surveillance était renforcé, on attrapait l'un ou l'autre voleur et le pendait, mais on laissait courir la bande sans la poursuivre. Quand l'autorité russe locale proposait de se charger de poursuivre les malfrats pour mettre un terme à ce fléau, on lui répondait systématiquement : « Cela ne nous concerne pas ». Si les attaques perduraient, les Tchèques organisaient alors des expéditions punitives, ce qui signifiait que les "protecteurs de l'ordre" partaient à cheval, mettaient le feu à deux ou trois villages russes dans le voisinage, et disaient ensuite que les paysans avaient caché les voleurs chez eux et ne vouaient pas les livrer.

Au printemps, les Tchèques devaient être hébergés dans des maisons le long de toute la voie ferrée. Mais ils déclarèrent qu'ils ne quitteraient pas les 20 000 wagons qui leur avaient servi d'abri jusque là et placèrent leur propre garde chargée de protéger le bien qu'ils avaient volé. Cela se fit également sous la protection du commandant en chef des Tchèques, le général français, Janin.

* * *

À la mi-mars 1919, sur l'ordre de l'amiral Koltchak, je me rendis dans toutes les grandes villes de Sibérie pour y inspecter les garnisons. J'en visitai une en

⁴¹ La 5^e division polonaise que les Français organisèrent en Sibérie fut trahie en février 1920 par les légionnaires tchèques, désarmée par les bolcheviks et détenue derrière des barbelés.

compagnie du général anglais Knox. À Irkoutsk, nous fûmes invités par le commandant en chef du secteur, le général de corps d'armée, Artemjev. Pendant la conversation, il décrivit la dépravation des légionnaires tchèques et les dommages qu'ils causaient à la population. Le vieux sabreur en était si agité qu'il en tremblait de rage.

Le représentant de la Grande-Bretagne, le général Knox, qui était parfaitement informé et s'emportait lui-même bien des fois à cause du comportement des Tchèques, haussa les épaules et dit qu'il fallait avoir de la patience avec les Tchèques parce qu'ils pourraient bien être encore utiles à quelqu'un. Une autre fois, j'attirai l'attention du général Knox sur les écrits faits partout à la craie et au charbon dans les rues et sur de nombreuses palissades : « Anéantissez les Tchèques ! Sauvez la Russie ! », alors le général Knox marmonnait seulement quelque chose au sujet du manque de maîtrise de soi du peuple russe.

Comme je l'ai déjà mentionné, les Tchèques étaient hostiles à l'amiral Koltchak, seul Gayda, par un télégramme, l'avait assuré de son estime et de son obligeance. Ce geste renforça encore davantage les divergences d'opinions des généraux tchèques. La position de Gayda dans son armée fut fragilisée, d'autant plus que le Conseil national tchèque soutenait Syrový. Gayda présenta toute la situation à l'amiral Koltchak comme s'il devait être amendé pour sa position trop russophile. Koltchak qui était très impulsif et n'écoutait que son bon cœur, fit spontanément au Tchèque une proposition honorable, – il lui offrit le poste de commandant de la I^e Armée Sibérienne. Avec une profonde révérence et beaucoup d'obséquiosité, Gayda accepta l'offre indulgente de ce chef d'armée haut placé. C'est de cette façon que Gayda entra dans les rangs de l'armée russe, de plus avec le grade de général major. Les officiers russes eurent l'impression d'avoir été frappés en plein visage.

Le bruit courait déjà à l'époque en Sibérie que Gayda était un aventurier, un *ancien infirmier-brancardier*, qui en trichant s'était approprié le grade d'officier après avoir déserté sa troupe. Officiellement, cela fut contesté, et l'amiral Koltchak, avec l'immense confiance qu'il avait en Gayda, interdit de telles conjectures, menaçant de graves punitions. De leur côté, les Tchèques avaient toutes les raisons de se taire.

Aujourd'hui, on sait. Il s'est avéré que tout ce que Gayda avait lui-même déclaré n'était que mensonge et imposture, pas même son nom n'était Radola Gayda mais Rudolf Geidl (Cf. le quotidien de Munich *Münchener Neueste Nachrichten* des 25 et 26 janvier 1928 : « Le chef de l'état-major était un imposteur »). Il avait fréquenté quatre années de lycée puis travaillé comme préparateur en pharmacie dans une droguerie-herboristerie⁴². Au début de la Guerre mondiale, Gayda agissait dans l'armée royale et impériale comme sous-officier du service santé. En 1915, il se retrouva enfermé dans les prisons monténégrines et c'est probablement là qu'il décida de se nommer Dr. Gayda. Les Monténégrins le crurent et le pharmacien devint médecin. Il prêta service en tant que tel dans l'armée monténégrine jusqu'à l'effondrement de celle-ci à la fin de 1916. Il décida alors de poursuivre sa vie aventureuse en Russie. Un navire italien l'amena à Odessa⁴³. Sous le nom de Gayda, il entra dans le régiment tchèque. Cet homme ambitieux qui ne reculait devant rien grimpa rapidement les échelons et obtint bientôt le poste de général de division.

L'amiral Koltchak avait non seulement introduit cet imposteur dans des services russes, non seulement il lui avait confié une armée russe, mais il l'avait également abreuvé de décorations et lui avait même offert son amitié.

Au début du printemps, l'Armée Blanche commença *sa marche depuis les monts de l'Oural jusqu'à la Volga*. Cette offensive était risquée, mais il n'était plus possible de retenir les jeunes Volontaires fougues. S'ensuivit toute une série de combats victorieux. Durant les mois de mars et avril, l'armée occidentale commandée par le général Hanshin avait avancé jusqu'à la Volga ; malgré des chemins difficilement praticables, elle avait parcouru de cinq à six cents kilomètres. Les Rouges fuyaient devant eux en bandes. Si au cours de ces jours-là le corps tchèque nous avait aidés, ne serait-ce que de moitié, nos succès auraient pu se transformer en victoire finale et le bolchevisme aurait été vaincu. Mais les Tchèques, présents, ne bougèrent pas et, ce qui était encore pire, la grande armée sibérienne russe que Koltchak avait confiée au Tchèque Gayda, resta également inactive bien

⁴² Cette traduction de *Drogenhandlung* est approximative ; en 1914 une droguerie avait en Autriche un sens bien différent de celui d'aujourd'hui (N.d.T.).

⁴³ Ces faits, même s'ils étaient moins complets, se sont déjà trouvés en ce temps-là dans la presse russe d'Extrême-Orient. (Cf. Les Argonautes tchèques en Sibérie, pp. 15 et 17)

qu'elle ait été une fois et demie plus forte que l'armée occidentale qui combattait. En fait, l'armée sibérienne n'avait pris part à aucun combat pendant les mois de mars et avril. Gayda concentrait son armée en direction de Perm, Viatka et Kotlas, parce que de là il voulait pouvoir entrer rapidement en contact avec les Anglais qui à ce moment-là se trouvaient à Arkhangelsk. L'aventurier Gayda avait alors la tête pleine de projets excessivement ambitieux. Rien ne pouvait le détourner de ses intentions ni le décider à aider l'armée occidentale afin que celle-ci pût faire de ses succès une victoire finale. Pour le malheur de la Russie et pour le funeste de son propre destin, Koltchak avait confiance en ce Tchèque.

En 1919, j'avais écrit dans mes notes : « Gayda arriva ces jours-ci à Omsk avec son chef d'état-major, le général Bogoslovski, pour exposer la situation. Des dessins et des situations habilement élaborés montraient combien l'armée sibérienne se révélait être un important facteur de puissance dans son état actuel, indiquaient ses organisations, ses regroupements et comment la compléter. Gayda défendait ardemment son intention de marcher sur Viatka et cherchait à prouver que la possession de cette ville et de Kazan lui permettraient d'avancer jusqu'à Moscou.

Koltchak, l'Administrateur suprême, nous retint à déjeuner après l'exposé ; la conversation ne concerna que les banalités du quotidien. Plus tard, dans la soirée, ne restèrent dans le bureau de l'amiral que lui, Gayda, avec son chef d'état-major Bogolovski, le général Lebedev et moi. De nouveau nous tentâmes de prouver combien il était nécessaire de mobiliser toutes les forces afin de les déployer pour une offensive sur la Volga et d'établir à partir de là une liaison avec l'armée des Volontaires. Sinon, il fallait craindre le risque d'un effondrement de l'armée occidentale. Nous voyions cette catastrophe approcher comme un fantôme. (p. 56)

Pour la première fois, je perçus des sous-entendus dans les discours de Gayda, que je remarquai plus tard assez souvent à Ekaterinbourg. Avec beaucoup d'adresse, Gayda commençait à réduire les prestations de l'armée occidentale ; il louait en même temps le plan stratégique général et narrait les actions de son armée ; il expliqua ses grands projets par la prise de Kazan, Viatka, parla de l'association avec Arkhangelsk, mentionna la facilité avec laquelle, à partir de là aussi, l'approvisionnement en véhicules, armes, munitions anglais pourrait être organisé. Il

décrivit la situation de Moscou dont la prise serait rapide et facile, il avait l'art de faire passer tout ce qu'il disait en y insérant d'aimables flatteries et d'assurer l'Administrateur suprême de son dévouement sans limite à son égard. Seul un observateur neutre et objectif pouvait percevoir le manque de franchise et la sournoiserie de ses propos.

La conversation devenait de plus en plus familière. L'aiguille de l'horloge approchait de l'heure de départ du train du général Gayda. En prenant congé de lui, Koltchak le prit dans ses bras, l'embrassa et prononça les mots suivants, qui nous atteignirent au plus profond : « Écoutez, – il s'adressait au général Lebedev et à moi-même – je crois fermement en Gayda et qu'il réalisera encore beaucoup de choses. Si je ne devais plus être, si je suis mort, faites en sorte que Gayda me remplace ».

« Combien ce fut douloureux pour nous d'entendre ces mots et de voir ensuite comment, après la déclaration de l'amiral, le fourbe Tchèque, volontaire, se pencha sur l'épaule de Kotxhak, afin de ne pas laisser apparaître l'expression de son visage, – un sourire victorieux se dessinait sur ses lèvres minces – et comment il chuchota quelque chose, de manière imperceptible, à l'oreille de l'Administrateur suprême. Peu après Gayda partit et la question de l'opération que devaient entreprendre communément l'armée occidentale et l'armée sibérienne resta non résolue ».

La presse d'Ekaterinbourg et de Perm était – comme presque partout – aux mains des Libéraux et des socialistes, elle menait une habile campagne. Les journaux chantaient chaque jour les louanges de Gayda, vantaient ses convictions démocratiques, le nommaient le sauveur de la Russie disant de lui qu'il en possédait la capacité. Moscou fut de nouveau présenté comme prochain objectif. Gayda devait arriver le premier à Moscou !

Dès que Gayda crut avoir totalement assuré sa position auprès de Koltchak, il *entra de nouveau en relation avec le Conseil national tchèque*. Celui-ci y souscrivit car il considérait que le positionnement de Gayda lui était très favorable pour pouvoir en tirer lui-même quelque profit. Le Conseil national tchèque réussit à être de nouveau en bons termes avec Gayda, en l'inondant de louanges, de termes admiratifs et en stimulant son ambition. On vit alors rapidement le "général en chef" de nouveau

entouré de ses compatriotes auxquels, dans son état-major, d'importantes missions avaient été confiées telles que le bureau d'information et la propagande.

Début mai, l'amiral Koltchak m'envoya à Ekaterinbourg pour y inspecter les troupes nouvellement formées de l'armée sibérienne. Peu après l'Administrateur suprême m'y rejoignit pour stimuler le front par sa simple présence. Tous les grands fonctionnaires et les haut gradés de l'armée l'attendaient à la gare. Une haie d'honneur était en place, composée de l'infanterie et d'une division à cheval dans des uniformes fantastiques qui se remarquaient. Les cavaliers portaient un habit particulier, mélange de tcherkeska et de caftan des chanteurs du régiment. Un peu éloigné des autres, Gayda allait et venait, solennel et inabordable ; il ne se présentait que rarement à l'un des généraux pour échanger quelques mots avec lui. Son entretien avec moi fut très caractéristique.

« De quelle division s'agit-il, général ? », demandai-je en indiquant les cavaliers vêtus de manière étrange.

« C'est mon escorte ».

« Quel étrange uniforme ! C'est vous qui l'avez créé ? »

« Oh ! non, général, cet uniforme est historique ».

« Expliquez-moi ! »

« Tous les grands personnages en Russie, votre Empereur par exemple et Nicolas Nicolaïevitch avaient bien une escorte caucasienne. Je pense que quand j'arriverai à Moscou, il me faudra une escorte semblable ».

« Vos Caucasiens sont donc originaires du Caucase ? »

« Non. Je me les suis trouvés ici. Ce n'est que leur stature qui doit en quelque sorte correspondre à ces hommes ».

Prudemment, sur la pointe des pieds, un officier d'ordonnance s'approcha de lui et annonça : « Le train arrive, Frère général ! ».

Cette formule d'appel répondait à un usage tchèque, c'était également une concession faite aux socialistes.

La garde présente les armes, l'orchestre entonne l'hymne d'honneur. L'amiral Koltchak descend de son wagon, il se tient courbé, son visage est blême et émacié, ses yeux au regard perçant expriment l'épuisement. Ses lèvres sont serrées, les coins de sa bouche tombent et ses rides profondes témoignent de lourdes préoccupations. Il passe la garde d'honneur en revue et comme à son habitude, il regarde chacun droit dans les yeux.

« Je vous remercie, mes enfants ! »

« À votre service, Excellence ! »

« Je viens de rendre visite aux héroïques régiments de l'armée occidentale. Ils sont en difficulté. Les communistes ne cessent de les attaquer avec de nouvelles troupes. Mais si Dieu le veut, nous vaincrons les ennemis de la Russie. Il faut surtout que nous nous aidions mutuellement... »

« À votre service, Excellence ! », la réponse résonna comme le tonnerre et tous les visages exprimaient la joie et l'agitation.

Ensuite, avec Gayda et quelques autres personnes, l'amiral se rendit à l'état-major de l'armée. Le chef, le général Bogoslovski, fit un compte rendu des événements de l'opération. La situation était telle que la seule solution possible se révélait d'elle-même. L'armée occidentale avait un peu régressé et le front de l'armée sibérienne progressait en faisait pression pour ainsi dire sur le flanc des Rouges. Une seule attaque du Nord, et les régiments des bolcheviks auraient dû reculer jusqu'à la Volga.

Koltchak avait bien conscience que cette solution était la seule et la dernière possible. On entendit alors de nouveau la voix basse de Gayda, sciemment contenue dans son obstination. Il répétait avec assurance que rien ne devait être remis en question dans le grand plan, qu'il s'agissait du succès des opérations de l'armée occidentale et que la prise de Kazan et de Viatka apparaissait assurée. Et encore une fois, il ne se passa rien.

S'ensuivit alors la visite des troupes de choc qui étaient stationnées à Ekaterinbourg et qui formaient la réserve de Gayda, dont faisait partie l'"Immortel bataillon de Gayda", avec ses pattes d'épaule brunes sur lesquelles resplendissaient

les lettres "B.B.I.G.G.". Le corps entier portait sur la manche un insigne noir et rouge comme à l'époque de Kerenski.

L'amiral Koltchak passa lentement et attentivement en revue ces troupes et regarda les soldats dans les yeux avec force, comme s'il avait voulu leur transmettre à chacun sa volonté, son grand amour de la patrie et son désir de la libérer. La cérémonie se conclut par la marche de parade. Les hommes avaient bonne apparence, leur habillement était également satisfaisant, seule la formation devait encore être achevée ; cependant, unis à des troupes d'anciens, il était possible de bien les utiliser.

Après un dîner chez Gayda, Koltchak, fatigué par le passage en revue et par les discussions stratégiques, repartit ; au sujet de l'armée sibérienne, il fut décidé qu'elle devait maintenir la direction de l'offensive qu'elle avait adoptée jusque là vers Viatka-Kotlask. Ce jour-là, Gayda me dit qu'il pouvait prendre à n'importe quelle heure la ville de Glazov sur la ligne mentionnée plus haut, parce que plus de la moitié de ses troupes s'y trouvaient.

« Pourquoi ne la prenez-vous donc pas ? »

« Il n'en est pas encore temps. Quand je considérerai que le moment est venu, j'en donnerai l'ordre ».

En tant que général russe, je pensai qu'il était de mon devoir d'informer l'amiral Koltchak de ce bref échange et de l'implorer à nouveau de pousser le Tchèque rusé à aider enfin l'armée occidentale par une offensive énergique de ses grandes forces armées. L'Administrateur suprême m'écouta et secoua seulement sa tête baissée. Lorsqu'il la releva, je remarquai pour la première fois dans ses yeux une profonde et immense douleur, il ne sourit pas lorsqu'il ajouta doucement : « Savez-vous que le roi anglais, par l'intermédiaire du général Knox, a fait envoyer à Gayda l'Ordre du Bain⁴⁴ ?... ». Puis, avec lassitude, il me fit signe de la main de partir.

*

*

*

⁴⁴ Fondé en 1725, l'Ordre du Bain est le troisième ordre anglais, honorifique, après celui de la Jarretière et celui du Chardon. (N.d.T.)

Fatiguée par des combats incessants durant deux mois, l'armée du général Hanshin, à laquelle Gayda ne fit parvenir aucune aide, avait cédé à la pression des bolcheviks. Au cours de ces difficiles journées, l'Administrateur suprême me donna l'ordre d'assumer le rôle de chef d'état-major auprès de Hanshin. Début juin 1919, je fus nommé commandant en chef de l'armée occidentale à la place du général Hanshin. Ces jours-là, Gayda donna enfin à ses troupes l'ordre de prendre la ville de Glazov. La prise eut donc lieu sans grandes pertes, et la réaction fut très positive. Le revers de fortune ne se laissa cependant pas attendre.

Les bolcheviks se ruèrent de toutes leurs forces sur l'armée occidentale, ruinèrent leur offensive sur la Volga et ensuite attaquèrent aussi l'armée sibérienne de Gayda. Il y eut quelques soulèvements dans quelques parties de l'armée sibérienne, et les soldats furent nombreux à passer dans le camp des bolcheviks. Le début de ces transfuges signa, comme ce fut couramment constaté, la mort des officiers.

Gayda fit d'abord usage de toutes ces difficultés, à sa manière. En évitant l'Administrateur suprême, il envoya au Conseil des ministres d'Omsk un courrier dans lequel il expliquait que la cause de tous les succès ne lui était pas due mais plutôt à l'incapacité du plus haut commandement de l'armée. Il jura que tout serait perdu si on ne lui confiait pas le commandement de toutes les troupes. Ses invectives contre le général Lebedev résultèrent particulièrement dures. Le ton de sa lettre était menaçant, Gayda laissa entrevoir que si l'on n'accédait pas à ses désirs, il abandonnerait tout simplement les positions avec ses troupes.

S'ensuivit une grande agitation. L'amiral Koltchak dut se rendre lui-même à Ekaterinbourg chez Gayda, d'où tous deux revinrent ensemble à Omsk où il y eut d'interminables négociations dans les deux sens, et pendant ce temps-là, *l'armée sibérienne de Gayda se retirait toujours plus*. On aurait dit que cette fois l'Administrateur suprême voulait vraiment éloigner Gayda, car il avait commencé à comprendre le jeu d'intrigues de ce dernier. Il ne trouva cependant pas le courage de faire le pas décisif et fit des concessions. Gayda reçut le droit d'obtenir le commandement supérieur, même sur l'armée occidentale, mais uniquement pour des opérations militaires.

Les événements qui suivirent lui firent cependant quitter ce commandement déjà après deux jours. "Le bataillon immortel du général Gayda" *était passé dans le camp des bolcheviks*. Ces tristes faits se répétèrent presque quotidiennement sur tout le front de l'armée sibérienne. Une série d'échecs se substitua à la progression que l'on avait jugée inarrêtable, ce qui déprima l'armée et la population. L'active propagande des bolcheviks déclencha de nouveau une vive agitation au sein des esprits qui avaient pourtant retrouvé un peu de sérénité. Les funestes nouvelles étaient pour moi d'autant plus accablantes que dans l'armée occidentale toute proche, qui se trouvait sous mon commandement, un bon esprit avait resurgi, et la conscience nationale avait su vaincre le désarroi insufflé par le bolchevisme. Pas un seul homme de l'armée occidentale n'était passé à l'ennemi.

La grande armée sibérienne, il y a peu de temps encore forte et puissante, fondit sous l'action des transfuges et disparut sous nos yeux. Cela se produisit d'autant plus rapidement que rien ne fut tenté pour arrêter la pénétration des Rouges faite par petites attaques. Sans le moindre combat, Perm et toutes ses usines furent abandonnées, nous faisant perdre ainsi d'immenses réserves de munitions et toute la flottille fluviale. Tout cela ne fut possible que parce que l'armée se trouvait sous le commandement de ce pharmacien de campagne.

L'Administrateur suprême décida alors enfin d'éloigner Gayda et de le remplacer par un nouveau chef. Gayda tenta de résister par la menace, ce à quoi l'amiral Koltchak répondit en le faisant *dégrader et rayer de la liste des membres de l'armée*.

Dans un train spécial, emportant avec lui tous ses objets précieux, accompagné de ses concitoyens, sous la protection du Conseil national tchèque et du Français Janin, l'imposteur Geidl se rendit à Vladivostok où il resta jusqu'à l'hiver.

*

*

*

Malgré toutes nos mésaventures, nous réussîmes ces jours-là, à rassembler de nouvelles forces et à préparer une nouvelle attaque. La Sibérie, cette source intarissable de tous les talents, ce pays de l'avenir, nous faisait don des richesses de son sol et nous donnait de nouvelles forces ; mais ce fut la persévérance russe qui nous aida à surmonter toutes les difficultés. En nous retirant à l'intérieur de la Sibérie nous appliquâmes les réformes requises et nous organisâmes les troupes comme l'exigeait la poursuite du combat.

L'automne de l'année 1919 fut particulièrement chaud, le gel arriva tardivement. Les journées commençaient par de merveilleuses heures matinales et finissaient dans l'or des soleils couchants, elles se révélaient magnifiques. Même les nuits étaient chaudes, seul un léger vent frais annonçait l'approche de l'hiver. Les champs de dimensions incalculables en Sibérie disparaissaient à l'horizon dans le bleu du crépuscule, au-dessus des blés qui ondoyaient, les rayons dorés de la lumière jouaient en tremblant. Cette année-là, toute la Sibérie se réjouit de la récolte particulièrement généreuse, et ce bel automne fut pour nous un réel cadeau du ciel.

Notre armée entama une *nouvelle avance* et surprit les bolcheviks. Durant tout le mois de septembre et une partie d'octobre, nous attaquâmes les Rouges avec succès et leur infligeâmes de lourdes pertes. L'armée, active dans sa direction principale, – le long de la voie de chemin de fer – était sous mon commandement. Trois de mes corps d'armée poursuivaient sans relâche les bolcheviks qui reculèrent sur environ 200 km. Le succès était là, quoiqu'il nous ait coûté beaucoup de morts et de blessés. Mon armée avait besoin de repos. Après que nous eûmes repoussé les Rouges derrière Tobol, nous fûmes obligés de faire halte afin de reprendre des forces et de nous approvisionner de nouveau, ce qui était absolument indispensable compte tenu de l'approche de l'hiver.

Dans mon état-major circulaient des nouvelles sur la situation de l'armée bolchevique. Par exemple, lors d'un exercice militaire, un régiment Rouge avait pris ses propres cavaliers pour nos cosaques et avaient détalé devant eux. Des gardes Rouges faits prisonniers affirmaient que l'entière Armée Rouge avait décidé, si l'avance des Blancs n'arrêtait pas et que Tcheliabinsk soit prise, de se disperser après avoir auparavant assassiné les commissaires. Il y eut donc de nouveau un moment

critique au cours duquel les événements historiques auraient pu prendre une nouvelle tournure. Si alors les Tchèques nous avaient soutenus, ne serait-ce qu'avec une seule division, c'est-à-dire 10 000 de leurs 50 000 hommes, les Rouges auraient disparu et le peuple russe aurait été libéré de leur sanglante dictature. Mais, *le fusil à la main, les Tchèques restèrent assis dans leurs wagons pleins à craquer de marchandises et ne bougèrent pas.*

Les bolcheviks comprirent le danger du moment, ils allèrent alors chercher toutes leurs réserves, démunirent les autres fronts et, à la mi-octobre, se ruèrent de nouveau sur nous. Mon armée qui n'avait reçu encore aucun renfort, s'amenuisa tout simplement sous mes yeux ; le quatrième jour, après un combat acharné, les Rouges finirent par réussir à passer la rivière Tobol et à enfoncer l'aile gauche de notre front trop dispersé. Il est impossible de décrire la souffrance qu'il fallut vivre lorsque les restes de ma courageuse armée qui, juste auparavant était arrivée victorieuse jusqu'à la Tobol, dut se replier de nouveau vers l'est, et tout cela seulement parce que la réserve avait été négligente et que les Tchèques nous avaient laissés tomber.

Octobre et novembre connurent un succès alternatif dans les combats. Les bolcheviks ne manquaient aucune possibilité de progresser. Ils complétaient leurs rangs avec des troupes fraîches et ils nous furent bientôt supérieurs en nombre et en force. L'Armée Blanche se retira vers l'est tout en défendant cependant chaque pouce de terre. L'hiver sibérien s'était installé et notre armée n'avait réussi à s'équiper qu'à moitié. Ce qui nous manquait ne put être obtenu assez rapidement, et les Tchèques ne lâchèrent rien des équipements qu'ils avaient volés. Le 15 novembre, les bolcheviks occupaient Omsk, le lieu qui jusque là avait servi de quartier général au gouvernement de Koltchak. L'évacuation se fit sous la protection de l'armée qui se retirait ; les malades, les blessés ainsi que les familles des officiers et des Volontaires furent envoyés vers l'est dans des trains.

Notre plan de guerre prévoit de faire hiverner l'armée en Orient et de former le front derrière un défilé, semblable à celui de la ligne de Mariinsk. Au cours de l'hiver, nous voulions également prendre les mesures définitives pour mettre de l'ordre à l'arrière du front et boucher les trous qui s'étaient créés dans l'armée en y apportant des éléments frais et en état de combattre. Nous espérions avoir repris

suffisamment de forces d'ici le printemps 1920 afin de pouvoir passer la Volga et de marcher sur Moscou.

Ce plan n'était pas irréalisable parce que la population, aussi bien en Russie qu'en Sibérie, avait ressenti dans sa chair la cruauté et l'absurdité du régime bolchevique et attendait de l'aide de partout. La réalisation de ce plan nécessitait l'existence de trois facteurs : la force et l'esprit de l'armée qui avait résisté jusqu'ici à toutes les privations, le chef Koltchak en qui chacun avait confiance, et l'or de l'Empire, trente pleins wagons, qui suivait l'amiral partout.

Tous ces biens ont été pris aux Russes par les légionnaires tchèques.

*

*

*

VI. La trahison

(Novembre 1919 – Février 1920)

Comme une harde de bêtes effarouchées, n'étant plus capables de discernement, les Tchèques se précipitèrent vers l'est. La propagande de dénigrement pratiquée par leur Conseil national sous la protection de leur commandant Janin leur avait fait perdre tout sens de l'obéissance et de l'ordre, ils se précipitaient sur chaque train non tchèque et, tenant le personnel et les occupants sous la menace des armes, en détachaient la locomotive.

Cela conduisit à une totale catastrophe au nœud ferroviaire de Taïga où la ligne provenant de Tomsk débouche sur l'axe principal et où la plus dangereuse des trois divisions tchèques, la deuxième, avait pris position.

À partir de là, plus aucun train ne put poursuivre en direction de l'est. Comme un ruban sans fin, le transport des Tchèques, 50 000 hommes sur 20 000 wagons, se déroula dans cette direction, le passage de Taïga était totalement encombré et le

désordre qui s'ensuivit s'aggrava de jour en jour. Depuis les convois sanitaires russes qui se trouvaient à l'ouest de Novo Nikolaïevsk parvenaient des appels à l'aide qui devenaient toujours plus pressants : que l'on libère la voie et que l'on envoie des locomotives. Alors surgit surtout le danger de voir les blessés et les hommes invalides tomber aux mains des bolcheviks.

L'hiver sibérien s'était imposé, vêtements chauds et provisions faisaient défaut. Un vent glacial sifflait et la neige fine comme de la poussière tombait et tournoyait, le froid progressait terriblement de jour en jour. À tous les points d'arrêt et dans les gares attendaient des dizaines de trains avec à bord des malades, des blessés et d'innombrables vieillards, femmes et enfants qui fuyaient. Il n'y avait cependant aucune possibilité de transporter ailleurs tous ces malheureux ou de les approvisionner en victuailles et en moyens de chauffage. Dieu, quelle tragédie ! Des centaines de milliers de Russes affamés, à demi nus, malades et livrés à la mort, parce que 50 000 Tchèques forts, reposés, voulaient transporter leur butin, volé, en lieu sûr !

Le commandant du corps tchèque, Jan Syrový, était parti le premier à Krasnoïarsk, même le commandant en chef des Tchèques, le général de corps d'armée, Janin, se trouvait déjà à Irkoutsk. Toutes les dispositions que prit le ministre des Transports, très actif et circonspect, Oustrougov, restèrent sans succès, l'armée des Tchèques n'était plus maîtrisable. Aux injonctions de Koltchak, transmises par télégraphe, de mettre enfin un terme à la sauvagerie des Tchèques, Syrový et Janin répondirent qu'ils étaient impuissants face à la "force de la nature". Syrový se permit même alors de faire des remarques extrêmement déplacées sur le gouvernement réactionnaire et non démocratique des Russes.

Voilà ce que rapporta⁴⁵ un témoin oculaire sur la situation de la voie ferrée près de Taïga : « La file des trains sanitaires et de réfugiés allant d'Omsk et Novo Nikolaïevsk vers l'est était incalculable. Seuls les premiers trains avaient réussi à passer en direction du Baïkal, tous les autres étaient restés bloqués en route. D'innombrables vieillards, femmes et enfants furent massacrés par les bolcheviks

⁴⁵ Article intitulé "Tchéco-Slovaques" dans le journal « Djelo Rostii », Nr. 14, Tokyo 1920

inhumains, cependant le nombre de ceux qui moururent de froid et de typhus dans les wagons non chauffés était encore bien plus grand. Rares furent ceux qui réussirent à échapper à cet enfer. D'un côté arrivaient les bolcheviks, de l'autre la mort les attendait dans les forêts sibériennes, froides, immenses et inhabitées. Aucune échappatoire possible.

« Ces trains voués à la mort devenaient de plus en plus silencieux ; les gémissements des mourants s'estompaient et se perdaient au loin pour toujours, les pleurs des enfants se taisaient peu à peu et les plaintes de douleur des mères s'éteignaient. Bientôt ce ne furent que voitures rouges transportant d'énormes cercueils et l'on n'entendit que les couronnes des géants de la forêt bruissant violemment pour se transmettre l'horreur de ce qui se passait. Comme de bruyants chants d'enfants gémissants, les vents et les tempêtes de neige passaient en soufflant au-dessus des trains silencieux et les recouvraient de linceuls blancs. *La responsabilité majeure, ou mieux, la seule responsabilité* de ce terrible malheur *en incombait uniquement aux Tchèques*. Au lieu de rester tranquillement à leur poste et de laisser passer devant eux les trains sanitaires et les trains de réfugiés, ils avaient pris possession de leurs locomotives et ainsi bloqué tout le trafic ferroviaire. Que soient maudits les Tchèques pour cet acte commis contre le peuple russe ! ».

« Les mobiles qui poussèrent les Tchèques à vouer à la mort tant de malheureux », écrivit un autre témoin oculaire, le général de corps d'armée ***, « sont évidents, si on laisse parler les chiffres : 50% du matériel roulant étaient aux mains des Tchèques, plein de tout ce qu'ils avaient volé dans les régions de l'Oural et de la Volga. Afin de *sauver leur butin*, les Tchèques sacrifièrent la vie de la population. Chaque élément volé est entaché de sang russe⁴⁶ ».

L'Administrateur suprême, Koltchak, communiqua au général Ataman Semenov, l'ordre de n'épargner aucun moyen pour contraindre les Tchèques à libérer le passage sur la voie ferrée, même s'il le fallait, de faire sauter un tunnel sur le parcours qu'il devait lui-même emprunter.

⁴⁶ *Les argonautes tchèques en Sibérie*, Tokyo, 1921, p. 19

Les actes de terreur que les Tchèques commirent jusqu'ici ne suffirent pas, suivit maintenant l'acte final de la tragédie : le gouvernement russe et l'armée russe devaient être livrés à un destin funeste. C'était l'objectif poursuivi par le Conseil national tchèque, d'où le zèle de leur propagande dans le dos de l'armée.

Le 17 novembre 1919, ils réussirent à déclencher *le premier soulèvement*. Gayda avait pris ses quartiers dans un wagon-salon à Vladivostok, sous la protection de quelques légations des Puissances alliées. Il avait réuni autour de lui un état-major de Tchèques et trouvé des partisans dans la populace russe, particulièrement parmi les dockers. Il organisa un soulèvement avec ces éléments, intervint lui-même, armé, en uniforme russe de général sans épaulettes. Le slogan crié était : « Assez de guerre civile, nous voulons la paix ! ». Ce fut déjà le moyen testé par Lénine et Trotski à l'automne 1917 et qui avait conduit au délabrement de l'armée russe. Mais dès le lendemain, les "camarades" firent leur apparition et marginalisèrent Gayda, ils se mirent à proférer : « Toute l'autorité et les pleins pouvoirs appartiennent aux Soviets ! Vive la République russe socialiste fédérative des Soviets ! ». Le troisième jour, le soulèvement fut réprimé par l'école de guerre de Russky Ostrow que l'on avait dépêchée sur place. Gayda et ses complices furent arrêtés. Il ne fut pas difficile d'écraser ce soulèvement, car il était totalement impopulaire et la population continuait de rester hostile aux bolcheviks.

L'amiral Koltchak envoya par télégraphe l'ordre de présenter les meneurs du soulèvement à un tribunal de guerre et, le cas échéant, de les fusiller. Le général*** raconte⁴⁷ comment les Tchèques, pour libérer leur agent principal, s'emparèrent d'un moyen dérisoire en essayant de faire peur. Ils déclarèrent aux Alliés et au général russe Rosanov qu'ils feraient appel à *l'aide de l'armée tchèque bien armée et libéreraient Gayda*. Personne ne s'explique pourquoi Rosanov céda et envoya un message déclarant qu'il avait, suite aux exhortations des missions étrangères, remis en toute confiance aux Tchèques Gayda et son complice, le Tchèque Hussarek.

Lorsque le journal de Vladivostok publia alors un article sur Gayda, dans lequel ce dernier fut présenté comme un imposteur qui s'était enfui d'Autriche en

⁴⁷ *Les argonautes tchèques en Sibérie*, Tokyo, 1921, p. 17

tant qu'infirmier-brancardier et bon à rien et qu'il rentrerait maintenant chez lui comme général tchèque et homme richissime – les Tchèques tentèrent alors d'étouffer ces dires ; ils n'avaient cependant pas assez le sens de l'honneur pour les contredire. Le chef du corps diplomatique tchèque exigea que soit mis un terme aux racontars sur Gayda, « en raison des services qu'il a rendus autrefois à la Russie ». Le journal russe répondit : « La Russie n'est au courant d'aucuns services de Gayda, et s'il devait y en avoir eu, il conviendrait de ne pas oublier que Judas Iscariote, lui aussi, avant de trahir le Christ, faisait partie de ses disciples... ».

Il faut également souligner que *l'instigateur de la conspiration était Girska* et que c'était le Conseil national tchèque qui avait fourni les armes et les munitions aux conjurés. Gayda avait su escroquer 300 000 Yens⁴⁸ à la Banque de crédit russe pour réaliser ses objectifs de propagande. Girska, le représentant officiel de la République tchéco-slovaque récemment organisée, envoya après l'affaire d'Omsk à Gayda à Vladivostok le télégramme suivant : « *Commencez, ici tout est prêt* »....

Presque en même temps que le soulèvement de Vladivostok parut le soi-disant Mémorandum des Tchèques soussigné par Girska et Pavloo, – adressé à tous les Alliés. Dans l'introduction, les Tchèques se tournaient de manière hypocrite vers les Alliés en les priant de leur donner un bon conseil quant à la manière de rapatrier l'armée tchèque sans danger... Les mensonges continuent lorsqu'ils dénoncent l'attitude arbitraire adoptée par les autorités russes qui préconiseraient « constamment l'exécution de représentants de la démocratie sur une simple suspicion de manque de fiabilité politique ». Le Mémorandum conclut en évoquant la « *responsabilité de tels actes face à tous les peuples de la Terre* », et mentionne que les Tchèques « conscients de cette responsabilité, n'auraient jamais rien fait d'illégal avec l'arme dont ils disposaient ».

Il était à peine pensable de s'imaginer une ingérence plus insolente dans les affaires intérieures de la Russie, et qui plus est, perpétrée par des voleurs, des brigands et des lâches, au nom du droit, des lois et de l'humanité ! Ils exigeaient soit

⁴⁸ *Ibid.*, p. 15

d'être immédiatement transportés dans leur patrie ou bien l'autorisation de pouvoir faire face à tous les viols et à toutes les attaques criminelles, avec l'arme à la main.

Le Mémoire n'était que pur mensonge, excepté l'introduction dans laquelle le rapatriement est demandé. En somme, le Mémoire devait être une sorte de document établissant en temps voulu que les Tchèques n'avaient pas pris part à des soulèvements.

Si l'on avait vraiment agi dans le sens de ce qu'affirmait le Mémoire, notre chef Koltchak serait peut-être encore en vie, notre armée russe existerait peut-être encore et la Russie se serait débarrassée de la domination sanglante de l'Internationale. D'ailleurs les Tchèques auraient eu alors à se justifier devant tous les peuples de la terre quant à leurs actions : vol, trahison, viols et assassinat de gens sans défense.

Le général de corps d'armée*** raconte⁴⁹ : Les Tchèques mentent quand ils définissent les événements d'"élémentaires". Le chaos sur la voie du Transsibérien avait bien été préparé par les Tchèques, conformément à un plan. Pour compliqué qu'ait pu être le retrait le long de la ligne de chemin de fer, il aurait en tout cas été quand même possible de sauver une grande partie des trains. L'armée bolchevique ne pouvait pas, grâce aux conditions de la Sibérie, avancer rapidement, et puis, les régiments sibériens restés indemnes étaient encore loin d'avoir perdu leur esprit combatif. *Des armées qui, par un froid de moins 40°C, avaient réalisé un retrait vraiment fabuleux à travers toute la Sibérie, auraient été capables de rassembler leurs forces pour combattre les Rouges et ralentir leur progression.* Tout cela fut impossible à cause du désarroi que créèrent les Tchèques. En outre, à Novo Nikolaïevsk se trouvait une division polonaise, encore intacte et en état de combattre, et il y avait relativement peu de troupes bolcheviques le long des voies ferrées. Il eût été facile aux Tchèques, en bonne santé, frais et dispos, munis de chars d'assaut, de défendre le parcours du chemin de fer.

⁴⁹ *Les argonautes tchèques en Sibérie*, Tokyo, 1921, p. 19

Inquiets pour leur propre sécurité et celle de leurs biens, les Tchèques renversèrent le régime de l'amiral Koltchak et aidèrent les bolcheviks à détruire l'armée russe. Malheureusement, Koltchak avait toujours confiance dans le commandant en chef français, Janin. Il se laissa convaincre par lui, et bien que je l'aie mis en garde, il décida de se séparer de son armée et partit en avant avec ses cinq trains dont l'un contenait la réserve d'or du gouvernement impérial russe. Ce fut une erreur impossible à réparer, qui coûta à l'amiral sa vie, et à la Russie son armée.

Les Tchèques laissèrent d'abord passer les trains de l'amiral. Mais tout de suite après Krasnoïarsk, seuls deux trains furent autorisés à avancer et après leur départ, un soulèvement fut arrangé avec le même slogan qu'à Vladivostok, c'est-à-dire : « Assez de guerre civile ! ».

Lorsque les deux trains de l'amiral Koltchak s'approchèrent de la gare de Nijneoudinsk, ils furent soudain encerclés par des troupes tchèques armées de mitrailleuses. C'était le 18 décembre 1919. La petite escorte de l'amiral s'apprêta à se battre. Mais l'Administrateur suprême leur interdit d'entreprendre quoi que ce fût avant qu'il n'ait lui-même négocié avec les Tchèques et Janin. Tous les efforts entrepris par les officiers de l'état-major de l'amiral pour entrer en communication par télégraphe avec les hauts responsables des Alliés furent vains. Janin affirma ne pas en avoir le temps.

« Pas le temps de parler avec l'Administrateur suprême de l'Empire russe ! ».

Janin s'empressa de quitter Irkoutsk pour aller vers l'est. En fait, à Irkoutsk, la "Centrale politique" pro-bolchevique s'était emparée de la ville après le soulèvement des Tchèques. Les régiments fidèles au gouvernement de l'amiral durent quitter la ville après deux jours de combat. Les Tchèques étaient tombés sur une division appelée à la rescousse en provenance de Tchita, sous le commandement du général Skipetrov, les Slaves les avaient désarmés et leur avaient volé la caisse du régiment.

Janin finit par envoyer un télégramme à l'amiral Koltchak, dans lequel il tentait, de sa manière habituelle, visqueuse comme une anguille, de le convaincre de

se soumettre à l'inévitable et de se fier à la protection des Tchèques. S'il ne le faisait pas, Janin ne pourrait assumer aucune responsabilité pour ce qu'il adviendrait alors. Il continua d'argumenter en mentionnant que la protection tchèque était garantie par les cinq Grandes Puissances. Comme preuve de cette garantie et sur l'ordre de Janin, furent hissés au-dessus de la fenêtre du seul wagon que les Tchèques avaient laissé à l'amiral et à ceux qui l'accompagnaient, cinq drapeaux : *le britannique, le japonais, l'américain, le tchèque et le français*. L'escorte de l'amiral fut congédiée et remplacée par la garde des Tchèques. Elle n'avait d'ailleurs rien d'une garde d'honneur que l'on accorde à un chef, elle ressemblait plutôt à la surveillance d'un prisonnier.

Un contemporain et témoin oculaire de la tragédie sibérienne, qui ne peut être soupçonné d'idées réactionnaires ou antidémocratiques, A. Gutmann-Hahn, raconte⁵⁰ ce qui suit au sujet de cette trahison :

« Le soulèvement d'Irkoutsk commença lorsque Janin et les Tchèques eurent décidé de se débarrasser de Koltchak et de remplacer son régime par un gouvernement de ceux appelés socialistes-révolutionnaires. Leur objectif consistait à donner aux Tchèques la possibilité d'emporter et de sortir de Sibérie, sans contrôle, leur bien et toutes les choses précieuses qu'ils avaient volées. Encore la veille de son arrestation, l'amiral Koltchak avait fait télégraphier à Vladivostok, l'ordre de soumettre à tout prix les bagages des Tchèques à une inspection. Il ne pouvait avoir été question de négociations quelconques de Janin concernant le passage des wagons du train de Koltchak, cela ne s'étant absolument pas révélé nécessaire ; toute la ligne de chemin de fer à l'est d'Irkoutsk était en fait soumise à l'autorité de Janin ».

Les trains avec l'amiral et la réserve d'or roulaient lentement en direction de l'est. À la gare de Tcheremkhovo où se trouvaient de grandes mines de charbon, les Rouges tentèrent pour la première fois de s'emparer de ces deux valeurs inestimables. Des ouvriers bolcheviques, qui avaient reçu des armes des Tchèques, dominaient déjà autrefois Tcheremkhovo, ils exigèrent que Koltchak et l'or leur

⁵⁰ *Die weiße Sache*, Volume 3, pp. 173-179

soient remis. Le commandant tchèque avait reçu l'ordre de régler cet incident par un compromis et d'accepter une division de Rouges pour monter la garde avec eux.

Le train s'approchait d'Irkoutsk et le même commandant tchèque conseilla à quelques officiers qui accompagnaient Koltchak de filer, la situation étant totalement désespérée. Lorsqu'ils demandèrent quel danger pouvait bien les menacer, le Tchèque menteur se tut. Et quand l'amiral même sollicita des explications, il évita toutes les autres questions et dit qu'il n'était pas au courant des *pourparlers entre le général Syrový et Janin* qui se trouvait à la gare de "Baïkal".

La nuit s'écoula dans l'inquiétude de ne pas savoir ce qu'il allait se passer. Le lendemain matin, à Irkoutsk, le wagon de l'amiral fut dirigé vers une voie morte. Les personnes qui accompagnaient l'amiral racontèrent qu'elles avaient alors senti s'approcher le pire – comme si l'inconcevable et l'horreur s'étaient glissés lentement mais inéluctablement. L'Administrateur suprême remarqua un train japonais non loin de la gare, il y envoya alors son aide de camp, le lieutenant-colonel Trubtschaninov, avec un billet ; les Tchèques ne laissèrent cependant pas passer le messenger qui fut obligé de faire demi-tour, bredouille. Les Japonais regardèrent se dérouler les événements ; ils n'avaient d'ailleurs aucune raison d'intervenir, parce qu'ils étaient totalement convaincus de l'exactitude des déclarations du général Janin, selon lesquelles l'amiral Koltchak se trouvait en sécurité sous la protection des Tchèques et qu'il était en route vers l'est. Quelques mois plus tard, j'eus l'occasion de parler avec des Japonais des cercles gouvernementaux, qui m'assurèrent de ce qui suit.

D'après les données de personnes qui accompagnaient Koltchak, les événements se déroulèrent de cette façon :

« À quatre heures de l'après-midi, un officier tchèque se rendit chez l'amiral et lui déclara que la décision avait été prise de le livrer au gouvernement révolutionnaire d'Irkoutsk ».

« Mais pour quelle raison ? » demanda Koltchak en fixant le visage du Tchèque. Sous l'acuité de ce regard, le Tchèque, gêné, baissa les yeux.

« Les administrations révolutionnaires d'Irkoutsk ont posé comme *condition pour le passage et la poursuite du voyage de tous les Tchèques, que vous leur soyez livré*. J'ai reçu de notre général Syrový l'ordre de vous livrer ».

« Comment cela peut-il être possible ! Le général Janin m'a pourtant garanti une entière sécurité... Et sinon, quelle signification devraient alors avoir ces drapeaux ? » dit l'amiral Koltchak en montrant les couleurs britanniques, japonaises, américaines, tchèques et françaises.

Le Tchèque se tut sans oser lever les yeux.

« Les Alliés m'ont donc trahi ! », ces mots s'échappèrent des lèvres de l'amiral comme un cri.

Peu après apparurent dans le compartiment de l'amiral les représentants du nouveau gouvernement révolutionnaire, pro-bolchevique, accompagnés par leur Garde Rouge. Le Tchèque leur remit l'Administrateur suprême. Les Rouges emmenèrent Koltchak avec quelques-uns de ses aides de camp à la prison de la ville d'Irkoutsk. On y mena également son ministre Pepeliaev.

Le comité révolutionnaire de la ville d'Irkoutsk réunit alors solennellement une commission pour examiner les "crimes" que l'amiral Koltchak et son Premier ministre Pepeliaev avaient perpétrés pour avoir combattu la démocratie et fait couler beaucoup de sang.

Gutmann-Hahn confirme que « la tête de l'amiral Koltchak était un gage aux mains des Tchèques, et que les soulèvements furent mis en scène par les Tchèques eux-mêmes, avec l'aide des pro-bolcheviks, afin que le général Janin puisse annoncer au Commissaire supérieur des Alliés que c'était par la volonté du peuple qu'avait été exigée la chute de la dictature des Blancs ».

Gutmann-Hahn était sûr que, mus par un intérêt commun, Janin et les Tchèques agissaient en parfaite entente.

Même les bolcheviks attestent la trahison tchèque. Le président du Comité révolutionnaire à Irkoutsk, Chirjanov, écrit : « La tête de l'amiral Koltchak fut *la condition posée pour le libre passage des Tchèques* ».

Un autre témoin, et même un important bolchevik, le président du Comité révolutionnaire sibérien, Smirnov, raconte aussi dans son livre *Le combat pour l'Oural et la Sibérie* l'accord qui fut conclu entre lui et les autorités tchèques de la gare de Kuitun, le 7 février 1920 à 9 heures du matin. Le Point 5 de ce pacte disait : « Les régiments tchèques livrent l'amiral Koltchak et ses partisans, arrêtés à Irkoutsk par le Comité révolutionnaire, au pouvoir des Soviets et les placent sous la protection des troupes soviétiques en leur promettant de ne se mêler en aucune manière des décisions du pouvoir soviétique concernant les prisonniers ».

Le jour même, Smirnov envoyait par télégraphe à Irkoutsk l'ordre de fusiller Koltchak.

Smirnov écrit lui-même au sujet de ce télégramme⁵¹ : « Une distance de plus de 500 km nous séparait de nos camarades à Irkoutsk. Comment pouvions-nous nous entendre avec Irkoutsk assiégée ? Et de plus au sujet d'une affaire aussi délicate que le destin de l'Administrateur suprême ? Nous ne fûmes pas peu étonnés de constater que les légionnaires tchèques donnent à notre délégation non seulement l'autorisation d'informer nos camarades à Irkoutsk sur la situation des négociations de paix, mais aussi ne fassent pas la moindre objection à l'envoi du télégramme précédemment mentionné au Comité révolutionnaire d'Irkoutsk ».

Dans leur Mémoire, Girska et Bogdan Pavloov avaient évoqué le sentiment de responsabilité face aux peuples de la terre tandis qu'ils avaient organisé la sanglante trahison. Il convient de souligner aussi cela : le nouveau gouvernement d'Irkoutsk auquel les Tchèques remirent l'amiral et la réserve d'or russe, forma aussitôt ce qui fut appelé la "Centrale politique", présidée par un trafiquant de Charkov du nom de Feldmann, par un Kosminski et par un sous-officier déserteur.

⁵¹ Smirnov, *Combat pour l'Oural et pour la Sibérie*, p. 311

La première décision que prit cette nouvelle administration d'opérette qui devait son existence aux armes tchèques, fut l'ordre télégraphique suivant, donné par son ministre des Finances, Patouchinski, au directeur des douanes de Vladivostok, Kovaljevski : « En raison des services rendus à la Russie, les Tchèques doivent pouvoir exporter tout ce qui leur plaît et embarquer leur chargement, sans difficultés et sans le moindre contrôle ».

Il s'agit là de faits prouvés par des documents. Les fondateurs de la République tchéco-slovaque et de la nouvelle nation tchéco-slovaque, Masaryk et Beneš, dont chacun atteste de la grandeur de l'autre, non seulement ne se prononcent pas sur tous ces événements, mais ils tentent même d'induire en erreur l'opinion publique par leurs mensonges.

Lorsque les Tchèques arrivèrent à Vladivostok pour quitter définitivement la Sibérie, ils é mirent une dernière proclamation à la population sibérienne. Ils y déclarèrent qu'ils avaient fait prisonnier Koltchak pour le traduire en justice devant le tribunal du peuple, non seulement parce qu'il était réactionnaire mais aussi parce qu'il était l'ennemi des Tchèques. Il aurait donné à l'Ataman Semenov l'ordre d'empêcher par tous les moyens le retrait des Tchèques même par le dynamitage d'un tunnel !

Premièrement, il ne s'agissait pas d'un retrait mais d'une fuite avec tout le butin volé. Deuxièmement, ce ne fut pas l'amiral Koltchak, mais moi en tant qu'ancien commandant en chef du front oriental, qui donnai l'ordre, avec son accord, de ne pas hésiter à faire sauter un tunnel si les Tchèques ne voulaient pas revenir à la raison. Et quoi, Koltchak aurait été réactionnaire ! Si la cause de son funeste destin et l'effondrement de l'affaire patriotique doivent surtout être cherchés chez lui, il ne serait possible de les trouver que dans le fait qu'il a fait preuve de trop d'indulgence envers les Tchèques et toléré le semblant de démocratie tchèque sur le territoire russe, il n'a pas su non plus adopter des mesures assez sévères – allant jusqu'à l'exécution conformément à la loi martiale – afin de montrer aux troupes tchèques qui était l'autorité régulière. Pour cela, l'amiral a payé de son sang. Sa mort est moins la faute des bolcheviks que celle des politiciens tchèques.

*

*

*

Le traître tchèque ne se satisfait cependant pas de la mort du chef, il poignarda aussi le soldat russe dans le dos, ce soldat à qui il donnait encore peu de temps auparavant, avec une insolence hypocrite, le nom sacré de "*Frère*".

Les politiciens tchèques avaient réussi, par une série de soulèvements, à priver l'Armée Blanche de son soutien. Cela se passa juste à un moment où cette armée engageait toutes ses forces pour bloquer l'avancée des bolcheviks.

Lorsque le bruit courut dans les rangs de l'armée, qu'à l'instigation des Tchèques la populace de quelques villes avait pris le pouvoir et que le chemin de fer avait cessé de transporter des munitions au front et que l'Administrateur suprême avec toutes les réserves d'or russes avait été fait prisonnier par les Tchèques et emmené à Irkoutsk, – on décida d'abandonner le combat contre les bolcheviks et de faire marcher l'armée vers l'est devant Irkoutsk. On se pressait et l'on espérait arracher la ville aux meneurs, libérer l'amiral Koltchak et reprendre possession de l'or perdu et des réserves qui s'entassaient dans les entrepôts. À l'ouest d'Irkoutsk, un nouveau front devait alors être aménagé contre l'Armée Rouge.

Il ne s'agissait pas là d'une tâche simple, mais de l'une des manœuvres militaires les plus difficiles. La situation s'avérait très embrouillée. L'Armée Rouge nous harcelait à l'ouest tandis que des bandes pro-bolcheviques s'étaient établies à tous les points importants à l'est pour empêcher notre retrait vers Irkoutsk. Ces bandes étaient très bien équipées et disposaient de réserves provenant des entrepôts d'Irkoutsk. *La voie ferrée était aux mains des Tchèques* et donc inutilisable pour notre armée. De plus, la rigidité de l'hiver se faisait sentir surtout pour nos soldats qui manquaient de vêtements chauds et de munitions.

Par d'incessants combats contre les bolcheviks, notre armée réussit malgré tout à se frayer un passage vers l'est. Il y eut de nombreuses journées très critiques et souvent d'énormes pertes humaines. En rendre compte n'est pas le sujet de cet

ouvrage ; j'ai décrit en détail cette période dans mon livre *La Sibérie Blanche*⁵². Le 7 février 1920, par une sorte d'attaque surprise, l'avant-garde de mon armée prit la gare d'Inokentjevsk, à quelques kilomètres d'Irkoutsk. L'offensive eut lieu de manière si inattendue que nous réussîmes à nous emparer de l'artillerie bolchevique, sans qu'elle ne pût tirer un seul coup de feu.

La nuit se passa à discuter le plan d'attaque d'Irkoutsk. Entre temps, l'essentiel de nos forces se rapprochait ainsi que notre seconde armée le lendemain. C'est dans ce contexte que retentit comme un éclair qui traverse un ciel serein la terrible nouvelle qui nous assomma : l'Administrateur suprême de toute la Russie, l'amiral Koltchak, avait été fusillé dans la cour de la prison d'Irkoutsk par les commissaires bolcheviques.

Presque en même temps que cette nouvelle, nous parvint un messenger des Tchèques qui nous remit un pli du colonel Krejtschi, le commandant de la deuxième division tchèque qui désormais était arrivée à Irkoutsk. Le message contenait le plus infâme ultimatum, à savoir que si nous avions l'audace d'engager les opérations contre la banlieue Glasovo d'Irkoutsk, les Tchèques se rangeraient aux côtés des bolcheviks pour nous combattre.

Un conseil de guerre fut convoqué. Le bilan révéla que la réserve de munitions de notre armée permettait à chaque homme de disposer de 10 à 15 balles, et qu'il n'y avait presque plus de munitions pour l'artillerie. La majorité des généraux adopta la décision de contourner Irkoutsk par le sud, de marcher sur la glace du lac Baïkal gelé et de se rendre à Tchita pour s'unir aux forces combattives de l'Ataman Semenov.

Cet épisode ne fit que renforcer la haine contre les Tchèques, que les légionnaires avaient suscitée ; l'in vraisemblable nous apparut très clairement : les Tchèques qui s'étaient unis autrefois pour lutter contre les bolcheviks, faisaient maintenant cause commune avec eux contre la Russie.

⁵² K.W. Sakharov, *La Sibérie Blanche*, Munich, 1925

Les restes de l'armée russe si rudement éprouvée qui avait surmonté la campagne d'hiver et causé d'indicibles victimes pour sauver la patrie, partaient maintenant à pied et dans des traîneaux à travers les champs de neige de la Sibérie, tandis que non loin la voie ferrée russe emportait généreusement et fièrement nos prisonniers de guerre : des déserteurs, des lâches, des voleurs. Une fois de plus, le Russe jura contre le Tchèque et l'appellation "Tchèque" devint une insulte en Sibérie.

Je termine cet épisode en racontant une expérience personnelle. Après toutes sortes de petites guérillas contre des bandes bolcheviques, une partie de mon armée prit le grand secteur ouvrier de Petrovski-Zavod derrière le lac Baïkal. Le troisième jour de notre présence en ces lieux, quelques officiers et soldats tchèques vinrent au marché pour y vendre des affaires de la caserne russe. Peu de temps auparavant, j'avais émis un ordre qui interdisait une telle pratique à nos soldats sous peine de passer en conseil de guerre. L'une de nos patrouilles reprit aux Tchèques ces objets. Ceux-ci se fâchèrent et menacèrent, alors nos hommes les chassèrent à coups de fouet.

Quelques heures plus tard, des éclaireurs apportèrent la nouvelle selon laquelle les Tchèques projetaient pour cette nuit de désarmer la division Blanche qui se trouvait à Petrovski-Zavod, comme il l'avait déjà fait une fois avec la division du général Skipetrov. Des mesures de sécurité furent prises immédiatement. Des sentinelles montèrent la garde, des gardes furent mis en place et des patrouilles envoyées sur la ligne de chemin de fer. Mon état-major informa le plus ancien dans le grade des Tchèques que, afin d'éviter tout malentendu, aucun Tchèque n'était autorisé à poser le pied dans le lieu. Chacune de nos divisions, compagnies et *sotnias* devait durant toute la nuit rester sur ses gardes et se tenir prête à combattre.

Lorsque je passai les troupes en revue, je constatai qu'aucun homme ne dormait. Officiers, Cosaques et soldats, tous attendaient, le fusil à la main, l'attaque des Tchèques. L'atmosphère était très joyeuse, voire même pleine d'une excitation heureuse. « Comme ce serait bien si les Tchèques attaquaient ! Ils ont besoin d'une bonne raclée, ces types ! Voilà trop longtemps que ces diables se moquent de la Russie ! » disaient mes hommes. Les Tchèques avaient bien envoyé leurs éclaireurs à

Petrovski-Zavod, mais comme ceux-ci avaient été rejetés par les avant-postes, les Tchèques perdirent courage et renoncèrent à leur plan.

*

*

*

La description de la caractéristique des légionnaires tchèques en Sibérie serait incomplète, si l'on ne comparait pas le comportement de ces anciens prisonniers de guerre armés et déserteurs à celui des autres captifs qui avaient été leurs camarades, en premier lieu les prisonniers de guerre allemands et hongrois. Les Tchèques leur ont fait subir des atrocités qui attendent encore des explications. Des organismes allemands et hongrois ont déjà pris en main le recueil des témoignages ainsi que l'examen des éléments, et il faut s'attendre à ce que ce soit prochainement publié. Je suis moi-même en possession de plusieurs photographies et de descriptions de cas particuliers, de souvenirs et lettres de personnes crédibles ; elles proviennent d'Allemands, d'Autrichiens et de Hongrois qui se trouvaient en Sibérie au cours de ces années-là. Sur la base de ce matériel, je peux déclarer que les Tchèques ont commis sur notre territoire russe des cruautés incroyables, voire bestiales, envers leurs anciens camarades désarmés. Des cruautés qui devraient être jugées devant le tribunal de tous les peuples civilisés⁵³.

Naturellement, je n'eus pas moi-même l'occasion de prendre sur le vif les Tchèques perpétrant des cruautés car ils craignaient les punitions de l'armée russe présente. Dans notre secteur, les prisonniers de guerre se trouvaient sous la protection de la loi. Au début seulement, avant que se soit formé un gouvernement national russe, et puis ensuite, lorsque la voie ferrée fut monopolisée par les Tchèques, les légionnaires osaient se comporter envers les prisonniers allemands et hongrois avec une incroyable brutalité. Le cadre limité de ce livre m'oblige à me contenter de ne mentionner que quelques extraits du matériel dont je dispose :

⁵³ Qui possède des écrits, des notes ou dessins, des journaux, des photographies ou autres éléments semblables, qui concernent cette affaire, est prié de bien vouloir les prêter et de les faire parvenir à l'auteur par le biais de l'éditeur.

Exécution de musiciens sudètes allemands à Khabarovsk. (Le document est signé par un témoin oculaire, August Schulze, qui, après le naufrage du petit croiseur "Magdeburg" fut fait prisonnier par les Russes). Début octobre 1918, les Cosaques chassèrent les bolcheviks de Khabarovsk et prirent la ville. Toutes les personnes suspectes furent alors emprisonnées et nombre d'entre elles fusillées. Aux Cosaques s'étaient joints également dans la ville de nombreux légionnaires. L'un d'entre eux, du nom de Jelinek, assumait le poste de commandant, il passait pour être particulièrement cruel. Un jour, on entendit hurler et courir dans la rue principale. Lorsque August Schulze arriva, il vit, comment les Tchèques menaient, en vociférant et en les frappant, les musiciens sudètes allemands de l'orchestre du Parisik, qui jouaient habituellement sur la terrasse du café "Tasse de Thé". Les Tchèques battaient les musiciens avec des fouets de cavalier, activité que Jelinek exerçait avec beaucoup de zèle en menaçant les victimes d'être fusillées. La tentative des habitants russes de Khabarovsk, des hommes et des femmes, d'intervenir en faveur des malheureux fut totalement vaine, Jelinek leur fit noter qu'il ne s'agissait en fait que d'inoffensifs musiciens qui jouaient pour la Croix Rouge russe. Chaque mot en leur faveur agissait comme de l'huile sur le feu. Les Russes reçurent de ces Tchèques en colère des menaces du genre : « Faites attention, nous allons vous montrer à vous aussi ce qu'est un fouet et si vous ne vous taisez pas tout de suite, nous allons vous passer vous aussi par les armes ».

Le peuple qui était accouru, parmi eux August Schulze, assista avec horreur à ces agissements et suivit le groupe jusque sur la rive de l'Amour. Les pauvres Allemands qui pouvaient encore à peine tenir sur leurs jambes furent alignés au pied d'un monument, Jelinek leur posa alors cette question : « Voulez-vous devenir tchèques ? » (Souvent, les Tchèques intégraient d'office les Sudètes allemands dans leur armée). Les musiciens allemands refusèrent avec conviction la requête des Tchèques. Jelinek donna alors l'ordre de tirer. Les musiciens s'effondrèrent dans le sang, qui bougeait encore fut achevé à la baïonnette. Les cadavres de ces hommes bestialement massacrés finirent dans le fleuve. August Schulze ajoute à cette description que de nombreux prisonniers de guerre des différents camps de concentration, mais aussi beaucoup de Russes, ont été tués par les Tchèques. « Les captifs menés hors du camp par les Tchèques devaient creuser un trou et lorsqu'il était assez profond, ils y étaient abattus tandis qu'ils maniaient encore la pelle.

Quantité de volumes pourraient être écrits pour relater les actes cruels commis par les Tchèques ».

Quand les Tchèques s'établissaient dans un lieu, ils envoyaient leurs patrouilles dans les environs et faisaient fouiller les villages. S'ils y trouvaient des prisonniers hongrois qui vivaient depuis longtemps chez les paysans et effectuaient des travaux dans les champs, les Tchèques les emmenaient, les rassemblaient et les frappaient à mort. L'intercession des paysans russes ne servait à rien. Il suffisait souvent que quelqu'un sache parler hongrois pour qu'il soit arrêté par les patrouilles tchèques puis fusillé. Tout Hongrois venant de Sibérie, qui rentra chez lui après la guerre, peut parler de la cruauté bestiale des Tchèques.

L'exécution d'officiers hongrois prisonniers de guerre. « Le 20 juillet 1919 eurent lieu à Krasnoïarsk, alors encore loin derrière l'armée, des agitations dans un régiment de réserve, sous l'effet de la propagande des bolcheviks. Une petite division des Blancs avait été envoyée dans la région afin d'y écraser la révolte. Pendant toute une journée il y eut quelques petites escarmouches mais le soulèvement fut rapidement réglé. Les autorités russes firent savoir aux prisonniers dans le camp de concentration, que s'ils se comportaient calmement, personne ne leur ferait de mal. Le soir arrivèrent dans ce camp des légionnaires tchèques et arrêtèrent tous les membres de l'"Association hongroise", une association culturelle dont les autorités russes avaient autorisé l'existence. La nuit, les dix-sept officiers de cette Association furent emmenés en pleine campagne par les Tchèques, placés devant une grande fosse et fusillés dans le dos, les autres prisonniers de guerre ne furent sauvés que grâce à l'énergique intervention de la Croix Rouge suédoise qui put en informer à temps l'amiral Koltchak ».

Je me contente de mentionner seulement ces extraits, brefs mais caractéristiques, et reviendrai ensuite sur l'argument de la trahison et de la dépossession que les Tchèques commirent envers la Russie.

VII. Le butin tchèque et son transport hors de Sibérie

Après avoir enfermé l'Administrateur suprême dans le train, les Tchèques avaient placé leur propre garde devant les wagons qui contenaient la réserve d'or de la Russie. À l'arrivée de la réserve d'or à Irkoutsk, il s'avéra que l'un wagon rempli de caisses contenant tout particulièrement des pièces d'or de cinq Roubles – il y en avait en tout pour deux cents quintaux – avait été entièrement volé⁵⁴ par la soi-disant garde tchèque. La valeur nominale de l'or volé s'élève à plus de vingt millions de Roubles or. Contre un reçu, les Tchèques remirent l'or restant à Irkoutsk à la "Centrale politique", c'est-à-dire à trois aventuriers qui, avec l'aide des Tchèques, étaient intervenus dans l'épisode de l'arrêt du train. La Centrale politique se chargea de l'or restant, sans même le compter.

Avant de quitter Irkoutsk, les Tchèques prirent encore l'or de la caisse de l'État et les matrices des billets de banque de l'imprimerie impériale afin de pouvoir imprimer eux-mêmes de l'argent. Ils se consacrèrent avec le plus grand zèle à cette activité en se rendant à Vladivostok ; ils imprimèrent des billets, particulièrement ceux de mille Roubles⁵⁵.

Le général de corps d'armée *** note dans son journal : « Comme le prouvent les documents, les autorités tchèques ont saisi dans la banque impériale russe une grande partie de ses valeurs monétaires. Il n'est pas possible d'en définir exactement le montant. Les billets ont rempli des sacs qui furent chargés sur des wagons puis dirigés vers l'est. Ces sacs remplis d'argent pesaient plusieurs quintaux. En réquisitionnant cet argent, les Tchèques avaient surtout fixé leur attention sur les emprunts à lots de 200 Roubles, nouvellement émis, et sur les actions bancaires impériales de 5 000 Roubles. Une grande quantité de ces notes fut jetée à Kharbin sur le marché financier, où leur apparition provoqua une panique en Bourse. En outre, à Irkoutsk, les Tchèques s'emparèrent dans le char d'assaut désarmé du général Skipetrov de huit millions de Roubles et les emportèrent comme "butin de guerre".

⁵⁴ Les argonautes tchèques en Sibérie, p. 12

⁵⁵ Cf. l'article "Les Tchèques de la Sibérie russe" dans le journal *Djelo Rossii*, Tokyo, 1920, p. 10

Dans toutes les gares de leur parcours ferroviaire, les Tchèques affichèrent des copies du contrat qu'ils avaient conclu avec les commissaires bolcheviques. Cet accord stipulait, outre l'engagement de leur remettre l'amiral Koltchak, également celui de désarmer les troupes Blanches et de livrer les officiers Blancs et les Volontaires ; le contrat fixait aussi la distance à respecter sur la voie du Transsibérien entre le dernier train tchèque et le premier de l'armée régulière Rouge ; les Tchèques promettaient aussi de ne pas endommager la voie ferrée, les ponts et le matériel des gares. Enfin, il fut également conclu que les Tchèques devaient approvisionner les bandes bolcheviques en armes et en munitions. Les Tchèques recelaient dans leurs trains, à côté des trésors volés, des fusils et des balles pour les bolcheviks qui purent ainsi s'organiser en Transbaïkalie, avec l'aide des Tchèques. Ces derniers transportaient régulièrement le courrier des bolcheviks depuis la Russie européenne jusqu'à Kharbin et Vladivostok et offraient la fuite à des agents bolcheviques et à des commissaires à bord de leurs wagons sévèrement surveillés. Ils firent ainsi entrer en jeu le communiste de renom, Vilensky, chef des opérations militaires engagées contre l'Ataman Semenov et futur commissaire de toute la région du Baïkal.

La situation s'avérait incroyablement difficile pour de nombreux officiers russes mais aussi pour des Volontaires et leurs familles qui, pour de multiples raisons s'étaient dissociés de l'armée, laquelle s'empressait alors d'aller à Irkoutsk afin de libérer l'amiral Koltchak. Toutes ces personnes, pour la plupart des malades, des gens âgés, des femmes, des enfants, furent obligées de voyager séparément dans des traîneaux. Il n'y avait justement pas de trains puisque toute la voie ferrée se trouvait aux mains des Tchèques. Se fiant au sens de la bienséance des officiers tchèques, nombre de ces voyageurs s'adressaient naturellement à ces légionnaires, les priant de les emmener avec eux. Les Tchèques avaient bien sûr suffisamment de place car il ne faut pas oublier que les 50 000 Tchèques disposaient de 20 000 wagons. Cela ne leur aurait rien coûté de laisser monter dans leurs trains quelques milliers de retardataires de l'armée russe. Mais cette demande ne recevait pour réponse qu'un refus cynique. Ceux qui étaient pris perdaient tout ce qu'ils avaient, et souvent on abusait d'eux. Les Tchèques exigeaient des Russes un montant de 5 à 10 000 Roubles pour payer le droit de voyager à bord d'un wagon non chauffé. Ils exigeaient les bijoux des femmes dont c'était le dernier bien. Cependant, cette forte somme ne garantissait aux fugitifs ni la vie sauve ni la certitude d'arriver en sûreté en Transbaïkalie où ils ne

risquaient plus de tomber aux mains des bolcheviks. Le général de corps d'armée*** rapporte ce qui suit d'un incident survenu à la gare d'Oloviannaja⁵⁶.

« Du haut du pont qui enjambe la rivière Onon, trois sacs furent jetés depuis un train qui passait dessus. On repêcha les sacs et on y trouva les *cadavres de femmes russes* qui avaient été acceptées dans le train par les Tchèques, ceux-ci les avaient d'abord violées puis tuées ». Il est quasiment impossible, ne serait-ce qu'en s'en approchant, de dénombrer les personnes auxquelles les Tchèques ont infligé un tel sort en Sibérie.

Pendant l'évacuation tchèque, à la gare de Jablonova en Manchourie, firent soudain leur apparition des bandes de voleurs Chouchou qui exigeaient que les représentants d'une société d'exploitation forestière leur paient immédiatement 300 Yens. Le directeur de l'entreprise éleva une protestation contre cette exigence mais le chef des Chouchous lui signifia aussi poliment que fermement qu'un échelon tchèque qui passait lui avait proposé d'acheter deux fusils mitrailleurs avec les ceinturons pleins des munitions correspondantes mais en exigeait le paiement immédiat, les Chouchous avaient absolument besoin de ces mitrailleuses. Le responsable de la société sylvestre n'eut pas d'autre choix que de payer, c'est ce qu'écrivit le journal Djelo Rossii, dans son Nr. 13 de 1920. Les voleurs reçurent leur argent et ils achetèrent les fusils mitrailleurs.

Après les actes de trahison perpétrés envers le gouvernement russe, l'armée russe et l'amiral Koltchak, les premiers régiments tchèques arrivèrent dans le secteur neutre du Chemin de Fer de l'Est chinois et atteignirent Kharbin. Un témoin oculaire écrit à ce sujet⁵⁷ : « Kharbin offrit une image intéressante durant les jours où arrivèrent les régiments tchèques. Leur présence se fit aussitôt remarquer par la brusque chute de la valeur du Rouble or. Les courtiers chinois calculaient que le marché serait inondé par l'or russe et en tiraient leur profit. Les offices de change étaient pleins de Tchèques qui changeaient en Yens et en Dollars leurs kilogrammes d'or russe. On négociait allègrement dans les rues toutes sortes de biens mobiliers, allant de gramophones et machines à coudre jusqu'à des broches et des bracelets en

⁵⁶ Les argonautes tchèques en Sibérie, p. 21

⁵⁷ Djelo Rossii, Tokyo 1920, Nr. 14

or. À la gare, un important marché tournait autour de chevaux de race et d'attelages de tous types.

En tout cas, la valeur de l'or et des monnaies d'or chuta au cours de ces mois-là dans le secteur neutre du Chemin de Fer de l'Est chinois, parce que les Tchèques avaient jeté sur le marché d'énormes quantités de monnaies d'or pour les échanger contre des valeurs américaines et japonaises. Les courtiers chinois, très nombreux dans toutes les villes de Chine, furent au début totalement désorientés par cette marée d'or et croyaient tous sérieusement qu'il s'agissait de contrefaçons. Mais après qu'ils eurent constaté qu'il s'agissait d'or véritable, ils le négocièrent très à la baisse ».

Les trains des Tchèques avec lesquels arrivaient les hauts commandants, les chefs politiques, les plus proches complices de Masaryk et Beneš, étaient manifestement très riches. Le génie de la race tchèque semblait avoir fourni ses plus belles créations. Il fallut attendre une longue période avant que les derniers trains passent ; 20 000 wagons ont besoin de temps.

Les Tchèques quittèrent enfin la Sibérie. Mais quelle métamorphose n'y avaient-ils pas réalisée ! Comment rentraient-ils en Europe ! Avec des sacs pleines d'or russe, avec des valeurs monétaires étrangères et des trésors de toutes sortes. Les pauvres prisonniers de guerre affamés s'étaient transformés en gras "héros".

Après leur arrivée à Vladivostok, les Tchèques embarquèrent sur des bateaux à vapeur que les Alliés mettaient périodiquement à leur disposition parmi leurs propres moyens de transport. *Plus personne* n'était là qui pût s'engager avec la pression nécessaire dans l'intérêt des Russes. Les forces patriotiques avaient été soit anéanties, ou bien elles devaient se tenir cachées ; les restes de l'armée Blanche marchaient difficilement à travers la Sibérie ou défendaient la Transbaïkalie. Vladivostok était aux mains des pro-bolcheviks. Ces gens se comportaient plus ou moins comme les Tchèques. Ils aidaient ces derniers à compléter leur butin sans s'oublier eux-mêmes dans ces agissements.

« Ils dérobent des biens personnels et des cargaisons privées, les partagent entre les Tchèques ou bien, avec l'aide de ces derniers, s'en débarrassent en les vendant à des bateaux étrangers à des prix ridicules sous prétexte de les envoyer en Russie soviétique ». Voilà ce qu'écrivait la presse d'Extrême-Orient⁵⁸ durant ces jours-là.

Non seulement le bien russe ne pouvait pas être protégé contre les Tchèques voleurs, mais il était également presque tout autant impossible d'établir des listes quelconques de ces biens volés. Qui tenta de le faire, s'y employa par des chemins non officiels et les registres durent comporter des lacunes. Les Tchèques pensaient, et ils en étaient convaincus, qu'ils resteraient *impunis*. C'est bien la raison pour laquelle ils avaient éliminé le *témoin principal*, l'amiral Koltchak.

Deux documents intéressants témoignant des habitudes tchèques sont publiés dans le Nr. 10 du journal *Djelo Rossii* paru en 1920 :

« Au service de contrôle supérieur de l'armée tchèque de la part de la coopérative de la manufacture de caoutchouc russo-américaine "*Treugolnik*" à Vladivostok.

Le 25 avril 1918 sont partis de Petrograd 32 wagons plombés qui appartiennent à la coopérative "*Treugolnik*" et qui contenaient des pneus de voitures. Le chargement atteignit en mai 1918 la gare de Tchichma près d'Oufa, à l'époque où les Tchèques marchaient sur la ville. L'armée tchèque manquant de pneus, l'intégralité du chargement fut réquisitionnée par une division tchèque, envoyée à la gare de Tcheliabinsk et de là, adressée ensuite au service auto d'Ekaterinbourg. À l'arrivée à Ekaterinbourg, seuls 28 wagons étaient encore chargés, ils furent réceptionnés par la troupe des camionneurs tchèques. Le contenu des quatre autres wagons avait été utilisé en route par des régiments tchèques. En décembre 1918, les 28 wagons pleins furent envoyés à Kourgan et mis à la disposition des Tchèques, où ils restèrent jusqu'en mars 1919. En avril 1919, ils furent transportés à Sima où une partie du chargement fut mise dans des caisses et envoyée à Vladivostok, à l'adresse du parc automobile des régiments tchèques. 18 de nos wagons arrivèrent à

⁵⁸ *Djelo Rossii*, Tokyo 1920, Nr. 10

Vladivostok le 1^{er} mars 1920 où ils furent chargés sur le navire *Madovasko* et envoyés en Tchéco-Slovaquie avec des troupes tchèques. Les 7 wagons suivants du même chargement atteignirent le parc automobile des régiments tchèques à Vladivostok, le 21 mars de la même année, et furent également préparés pour être chargés sur le bateau qui devait prochainement partir avec des troupes tchèques. Les trois derniers wagons sont encore considérés comme en train de rouler vers Vladivostok.

Nous nous prévalons de la loi en vigueur qui dit qu'en cas de guerre civile, ne sont pas butin de guerre les objets réquisitionnés par l'une des parties combattantes pour être transportés chez eux, mais doivent être rendus à leur propriétaire ou, dans le cas où la marchandise a été malgré tout utilisée par les combattants à cause des circonstances, le propriétaire doit recevoir un dédommagement financier correspondant exactement à la valeur du bien. Le propriétaire est dans ce cas la coopérative "*Treugolnik*" dont une filiale se trouve à Vladivostok. Puisque nous représentons les intérêts de la société et compte tenu du fait que la réquisition du chargement décrit précisément plus haut, ainsi que de l'intention de transporter celui-ci à l'étranger, ce dont vous êtes informé par la présente, nous nous adressons au nom de la coopérative "*Treugolnik*" au service de contrôle supérieur de l'armée tchèque en le priant courtoisement de bien vouloir rendre à la société la cargaison qui se trouve encore à Vladivostok et de bien vouloir lui rembourser le montant de la marchandise déjà exportée. La facture est ci-jointe. Conformément aux données précises en annexe concernant le chargement des 28 wagons, la valeur de l'ensemble, calculée selon le prix standard de 1918 pour la période commençant le jour de la réquisition, s'élève à 38 692 815 (trente-huit millions six cent quatre-vingt-douze mille huit cent quinze) Roubles. Vladivostok, le 28 mars 1920 ».

Réponse : « Département du Service supérieur de contrôle de l'armée tchèque en Russie, Nr. 437, le 4 mai 1920. Vladivostok. À la coopérative de la manufacture russo-américaine de caoutchouc "*Treugolnik*" à Vladivostok.

En réponse à votre respectable courrier du 28 mars, nous avons l'honneur de vous communiquer que nous regrettons de ne pouvoir reconnaître vos exigences concernant le paiement de 38 692 815 Roubles. Il manque tout justificatif prouvant que les 32 wagons pleins de pneus, que vous mentionnez ci-dessus, étaient encore la

propriété de la société "*Treugolnik*" le jour où ils ont été réquisitionnés par les régiments tchéco-slovaques.

Nos recherches ont permis d'établir que l'entier chargement appartenait à l'armée russe à laquelle il a été pris lors des combats. Nous n'avons ni le droit de douter de l'acquisition légale des réserves de caoutchouc par les Rouges, ni celui de la soumettre à un contrôle. Et en particulier, parce que tout le matériel en caoutchouc pour voitures est soumis pendant toute la durée de la guerre au droit de réquisition pour raison d'État et que selon toute vraisemblance l'expédition décrite plus haut était déjà passée auparavant en possession de l'administration militaire.

Le chef du Service supérieur de contrôle pour l'armée tchèque en Russie. Capitaine Schimunski ».

Cette réponse mise à part, le chargement des pneus sur des bateaux tchèques à Vladivostok fut interdit par l'un des consuls des Puissances alliées et associées, il ne s'agissait donc pas ici de préserver uniquement des intérêts russes, mais aussi ceux de citoyens étrangers puisque la "*Treugolnik*" était une société russo-américaine. Le prétexte avancé par le capitaine tchèque rappelle l'histoire de l'amoureux de montres à gousset étrangères qui, lorsqu'il est pris sur le vif quand il les vole, demande devant le propriétaire de la montre la facture de l'horloger chez lequel il l'a achetée comme preuve de son droit de propriété.

L'intérêt des étrangers n'étant pas lésé, les Alliés observaient avec indifférence la manifestation du "génie" commercial tchèque. Cependant, l'un ou l'autre de leurs représentants, pour lesquels l'honnêteté avait un sens, n'éprouvait comme il se doit que mépris pour les Tchèques.

Le journal *Slovo* de Vladivostok dressa ce tableau de la liquidation de l'"Anabase" tchèque : « Dans le "Coin louche" (un quartier de Vladivostok), quelques bâtiments gigantesques qui servaient autrefois d'ateliers pour locomotives, ont été occupés par la *Commission de liquidation des Tchèques*. Il est étonnant de découvrir ce qui s'y trouve : des wagons, des machines à coudre, des appareils et instruments télégraphiques, bref, tout depuis l'épingle à tête jusqu'à la voiture, comme le décrit la société japonaise "*Iso Export & Cie*" dans son catalogue. La différence réside seulement dans le fait que celle-ci est une société irréprochable

jouissant d'une excellente réputation. Le Comité de liquidation des Tchèques a, par rapport à la propreté appliquée dans ses magasins, fait également de grandes choses, mais seulement selon sa politique ! ».

« Voilà un élément caractéristique : la commission des Tchèques fit très soigneusement recouvrir de peinture toutes les inscriptions sur les wagons afin que l'on ne puisse pas voir quelle fut la distance parcourue par ces wagons transportant ce troupeau de héros tchèques. Le contrôle russe des chemins de fer arriva, fit des recherches et trouva sur la trémie d'un wagon la mention "Voie ferrée de Perm" ; – sur le plateau d'un autre wagon "Voie ferrée sibérienne", sur un troisième "Voie ferrée des Chemins de fer de l'Est chinois", sur d'autres pièces "Dépôt de la Taïga", "Dépôt de Perm", etc. Les Tchèques furent obligés de rendre les éléments portant ces mentions. Mais là où le vol n'était pas parfaitement prouvable, la commission russe ne pouvait plus demander de restitution. Est-il donc possible que l'administration russe ne trouve aucun moyen de protéger le bien du peuple contre le vol éhonté ? ».

« Il convient de rapporter aussi comment l'armée tchèque ouvrit un marché en gros et au détail. Elle vendait de la farine et des macaronis par pouds⁵⁹ et par livres, établissait certes des factures mais se refusait d'y apposer un timbre fiscal ».

Le journal "Russki Golos" relata ce qui suit : « En attendant les navires, les Tchèques habitaient les compartiments des première et deuxième classes des trains. Lorsqu'ils les eurent quittés, on constata qu'ils avaient enlevé tous les miroirs, dévissé tous les éléments en cuivre, même les patères en laiton, arraché le linoléum des parois et les housses des sièges, ils avaient même emporté le crin de remplissage. En un mot, ils avaient volé tout ce qui avait une valeur. L'administration des chemins de fer russes ne put rien faire d'autre que lister l'inventaire des vols lorsqu'on lui rendit les trains ».

Quelques personnes tentèrent de protester dans la presse antibolchevique de Vladivostok et de Kharbin contre ces raptés commis ouvertement et impunis, en publiant des cas individuels. Les Tchèques n'en tinrent pas compte du tout ou bien ils

⁵⁹ Ancienne unité de mesure en Russie, abolie depuis 1918, un poud équivaut environ à 16 kg. (N.d.T.)

répondirent par des prétextes qui dans le fond ne faisaient que confirmer ce qu'il s'était passé.

C'est ainsi que fut remis aux Tchèques du sucre à crédit par l'administration russe. Au moment de partir pour leur république nouvellement créée, les Tchèques en reçurent la facture dont le montant s'élevait à 648 796 Yens. L'état-major tchéco-slovaque fit cette réponse : « Nous ne nions pas avoir reçu des provisions des autorités russes. Mais nous ne sommes pas actuellement en mesure d'entreprendre les contrôles nécessaires parce que notre intendance est en cours d'évacuation. Toute la correspondance concernant ce sujet sera présentée à Prague par les premières troupes qui y arriveront ; nous ne pouvons effectuer aucun paiement avant qu'une décision ne soit émise à Prague ». Évidemment, aucune disposition sur ce sujet n'est jamais parvenue de Prague.

La plupart du temps, les étrangers observaient – comme ce fut déjà dit – de manière tout à fait passive la dépossession de la Russie par les Tchèques qui, comme dans un conte de fées, s'étaient transformés de pauvres hères affamés en personnes aisées, voire riches. Exceptionnellement, les journaux étrangers publièrent malgré tout une fois des articles sur ces monstruosité, comme le fit par exemple la feuille anglaise "*Japan Advertiser*" du 1^{er} mai 1920 : « Après le départ d'hier du navire marchand "*President Grant*", il reste encore 16 000 Tchèques qui doivent être évacués ; le tonnage pour eux n'a pas encore été établi et il se peut donc que leur départ ne puisse avoir lieu avant la fin de juin. Il a été proposé de les transporter avec des bateaux japonais car les Tchèques oisifs sont la cause de malentendus et d'agitations permanents. En plus des 5 500 Tchèques, le "*President Grant*" transporte des centaines de tonnes d'or, d'argent, de cuivre, de machines, de sucre et de toutes sortes d'autres produits et de biens volés que les Tchèques ont pris à la Sibérie ».

L'envoyé tchéco-slovaque à Tokyo, Monsieur Pergler, un collaborateur de Masaryk, ne put éviter de répliquer à cet article et publia la réponse classique suivante, qui parut également dans le *Japan Advertiser* et dans la presse extrême-orientale russe. Je vous la redonne dans son intégralité sans y avoir effectué la moindre modification :

« Les journaux contiennent une communication de Vladivostok du 28 avril, concernant le rapatriement de l'armée tchéco-slovaque qui quitte la Sibérie, et le départ du navire américain *President Grant*. Les journaux écrivent que le *President Grant* conduisait 5 500 Tchéco-Slovaques et des centaines de tonnes d'or, argent, cuivre, machines, sucre, équipements et autres biens volés, que les Tchèques ont pris à la Sibérie. Les journaux publient ces communications avec le titre suivant : « Les Tchèques emportent leur butin de Sibérie » et « Les Tchèques dépouillent la Sibérie ». Par le mot « butin », on comprend un rapt en relation avec la guerre et l'anarchie ; *ce qui signifie donc que les soldats tchéco-slovaques sont accusés par là d'avoir commis un grave crime*. Le devoir d'un diplomate comporte aussi selon moi (c'est-à-dire, la conception de M. Pergler – N.d.A.) la protection de la bonne réputation d'un pays et de ses citoyens. Ce devoir passe au premier plan quand il s'agit de la bonne réputation d'une armée qui a été *admiration jusqu'ici par le monde entier*, comme dans ce cas l'armée tchéco-slovaque en Sibérie. En réalité, les Tchéco-Slovaques ont emporté sur le navire américain, hors de Sibérie, *leur bien acquis avec l'argent qu'ils avaient économisé*. Les Tchéco-Slovaques ont dû passer beaucoup de temps en Sibérie. Leurs soldats sont *tous des personnes cultivées, soit des universitaires ou des ouvriers et artisans qualifiés et intelligents*. En tant que soldats, ils reçurent une solde. Au lieu de dépenser cet argent, *ils le cotisèrent et fondèrent une grande société commerciale ainsi que des banques importantes*, la Banque des Légionnaires tchéco-slovaques. Les bénéfices augmentèrent dans le contexte russe, parce que la solde était calculée en Francs et payée en argent russe au cours du jour. Les soldats achetèrent de grandes réserves qu'ils transportent maintenant dans leur patrie. Il était particulièrement important pour eux, dans l'intérêt de leur industrie textile nationale, d'acheter en grandes quantités, ils le firent avec tant de zèle qu'en octobre un économiste russe recommanda aux Tchèques de limiter leurs achats de coton. Cela prouve donc clairement que les achats étaient légaux et correspondaient aux habitudes commerciales courantes. Les soldats tchèques surent si bien gérer leur solde, si modeste fût-elle, qu'en 1918 ils souscrivirent un emprunt de 5 000 000 de Francs pour le Conseil National tchéco-slovaque afin de soutenir leur armée ».

Et il s'agit là de la réponse d'un diplomate tchèque ! Il est difficile de décider si on doit définir ce dossier de bête, naïf, vantard ou insolent.

Du reste, ce texte s'exprime dans un langage clair : il confirme avec des mots particuliers et entre les lignes ce qu'il fallait faire endosser aux Tchèques. M. Pergler oublie que ce sont non seulement les soldats tchèques qui furent et sont accusés des crimes mentionnés, mais aussi surtout les "politiciens" tchèques. En dissimulant la vérité des faits, M. Pergler n'a fait que se rendre complice des actes criminels commis par ses concitoyens.

La lecture des paragraphes suivants permettra de comprendre que non seulement M. Pergler s'est rendu coupable, mais aussi ses supérieurs haut placés.

VIII. Le tissu de mensonges des Tchèques

Non seulement Masaryk et Beneš dissimulent dans leurs mémoires la vérité sur les événements de Sibérie, mais ils glorifient même les méfaits avec des mots clinquants. Que les chefs de la conspiration tchèque n'aient pas su ce que faisaient les légionnaires en Sibérie, comment ils volaient, pillaient et se comportaient lâchement, est à exclure totalement.

Beneš ne se donne pas la peine de donner dans son livre un aperçu détaillé de toute l'action du corps tchèque en Russie. Il mentionne rapidement que début octobre 1918 une grande déception s'était emparée des Tchèques parce que les troupes promises par les Alliés n'avaient pas été envoyées dans la région de la Volga et dit aussi qu'autrefois déjà les Tchèques auraient considéré l'opposition aux bolcheviks comme peine perdue et que la nomination de Koltchak du 18 novembre 1918 leur aurait rendu impossible l'entente avec les Russes. À partir de là, les Tchèques n'auraient fait qu'attendre et ne se seraient souciés que de leur rapatriement.

Cette présentation maintenue obscure et apparemment bien intentionnellement dénaturée prend cet aspect⁶⁰ :

« C'est la brève histoire de notre Anabase sibérienne jusqu'à la fin de 1918, sans les différents épisodes annexes et sans son beau brio romantique. L'Anabase fut militaire et humaine, une affaire belle et significative, digne d'admiration, politique et caractéristique pour notre combat. En Bohême, en Moravie et en Slovaquie, nos simples soldats étaient engagés dans les régiments austro-hongrois, ils passèrent aux Russes, puis furent impliqués après de lourdes privations et souffrances dans le chaos révolutionnaire, la plupart du temps dans les organisations volontaires improvisées de l'armée ; ils s'étaient battus quelque temps sur le front contre ceux dont ils étaient originaires, avaient ensuite marché sous l'égide de leur grand chef à travers l'immense Russie et la Sibérie, puis, subissant toutes les persécutions avaient occupé peu à peu la voie ferrée longue de 8 000 km ainsi qu'une région infinie quasiment imprenable, afin d'arriver par un voyage autour du monde sur la zone de guerre européenne et pouvoir participer à temps au combat pour la liberté de leur nation. Presque tous les regards du monde entier se tournaient vers eux, en causant des difficultés au régime bolchevique qui sinon aurait provoqué ailleurs des ennuis aux Alliés. Ils n'atteignirent plus à temps la zone des combats en Europe, démontrèrent cependant à tous, surtout à leur patrie, par leur action de l'autre côté du monde, par leur étonnante aventure romantique, qu'ils rendaient des services remarquables.

Une histoire inattendue, unique en son genre ! Les légions militaires, leur activité économique, financière et culturelle, leur vie de soldats, leurs traditions et conversations, leurs chefs, sous-officiers et hommes de troupe étaient improvisés. C'étaient des soldats-self-made-men de la révolution, des types d'une race non militaire. Il n'y avait parmi eux aucun génie militaire, mais la majorité était de bons soldats solides et consciencieux, aspirant à réaliser quelque chose d'essentiel et d'important. Leur masse représentait bien dans son ensemble la psychologie nationale tchèque : forte vitalité, tendance à trouver des solutions pratiques, sans rien d'extraordinaire, une certaine fermeté et endurance dans le combat pour atteindre un

⁶⁰ *Ibid.* 553

but, mais aussi de l'irritabilité, une certaine susceptibilité, du fanatisme, une jalousie un peu malsaine, une crédulité pessimiste en cas de contrariétés et une propension à la critique en cas de disputes. Ces traits de caractère se retrouvaient d'ailleurs aussi chez la majorité de nos soldats en France et en Italie.

Le général Syrový était en tant que leur chef un brave type. Il inspirait confiance aux simples soldats par sa solidarité, sa droiture, son honnêteté et son jugement sain. Ils savaient qu'il ne les mènerait pas à l'aventure.

Notre armée sibérienne mérite une reconnaissance particulière pour le travail économique, financier et culturel qu'elle a fourni. Je crois qu'elle a su exprimer au mieux le génie de notre race. Dans la masse de nos troupes se manifestèrent rapidement les individualités les plus fortes qui savaient organiser et diriger le travail, mais chaque soldat les comprenait tous et les soutenait par son engagement. Durant la période des durs combats en Sibérie, il n'est pas permis de sous-estimer leurs facultés, supérieures à la moyenne, de créer rapidement et avec succès, de grandes entreprises économiques, de les diriger et de maintenir le trafic, le commerce et les relations avec le Japon et l'Europe occidentale, de mettre sur pied des organisations financières, des aménagements et des institutions culturelles, des journaux, des théâtres, des chorales, des orchestres, des lieux de rencontre – tout un appareil culturel et sociétal d'assez haut niveau. Cette action nous caractérise comme nation avec nos inclinations, nos qualités et nos lacunes ».

Il faut se maîtriser pour ne pas ajouter quelque chose à cette présentation. Si une personne quelconque avait écrit cela, on pourrait l'excuser en prétextant sa naïveté, sa bêtise ou son ignorance. Mais c'est le ministre tchécoslovaque des Affaires étrangères et l'un des chefs importants des Tchèques, qui, sciemment, n'éprouve aucune gêne à distordre ainsi les faits. Son livre révèle clairement les raisons d'une telle manière d'agir ; il déborde de cynisme et laisse entrevoir à plusieurs reprises comment les Tchèques ont su duper l'Entente, la placer devant les faits accomplis et ainsi en tirer sans cesse pour eux un réel capital.

En rédigeant son livre, Beneš reconnaît, et c'est surprenant, que les troupes sibériennes, c'est-à-dire les mêmes légionnaires qui ont trahi Koltchak et pillé la

Russie, lui ont préparé la voie du succès à la Conférence de Paris, et que lui, Beneš, put y obtenir davantage que ce qu'il avait espéré au début de la guerre⁶¹. Selon les témoignages objectifs d'un érudit suisse⁶², les Tchèques se rendirent à la Conférence de la Paix à Paris avec des moyens extrêmement imprécis et douteux, n'hésitèrent pas non plus à tromper la Conférence, surtout en présentant des éléments historiques incorrects et au sujet des limites linguistiques germano-tchèques. Ils formulèrent même la promesse de créer une seconde Suisse où les droits de chaque nation seraient garantis.

« Et finalement », proclame Beneš, « il s'avère que seul le chemin de la vérité et de l'honnêteté est celui de l'intérêt national. Les mensonges et la violence n'ont jamais pu garantir à aucune nation de se protéger contre les coups du sort, aucune des grandes, ni aucune des petites. La force et la puissance qui ne servent pas la vérité et le droit, finissent par être dominées. Les petites nations surtout, ne doivent jamais cesser d'y penser »⁶³.

Oui, c'est sans aucun doute ce qui se passera. Les mensonges, l'infâme trahison, les pillages, le sang versé par leur faute, tout ce qui a permis aux Tchèques d'obtenir leur indépendance, les renverra à la justice du destin. Plus cela arrivera vite, mieux l'humanité se confortera dans sa foi en la justice.

*

*

*

Le livre de Masaryk est encore plus mensonger que celui de Beneš. Non seulement il tente de se blanchir, lui ainsi que ses Tchèques, mais il affirme également partout avoir été le seul dans le monde à prévoir et donc à autoriser pour cela des actes qui ressemblaient, aux yeux des myopes, à de l'escroquerie ou à de la trahison. Déjà Beneš, en toute chose l'intelligent élève de Masaryk, qui le nomme l'apôtre de sa nation, le "Grand", parle dans son livre de la grande clairvoyance de Masaryk, qui, entre autres, se serait manifestée dès le début dans son opposition à

⁶¹ E. Beneš, *L'insurrection des nations*, pp. 610 et 695

⁶² H. Hassinger, *La Tchécoslovaquie*, p. 326

⁶³ *Op. Cit.*, E. Beneš, *L'insurrection des nations*, pp. 343 et 345

l'action antibolchevique des Russes, ce qui dans le fond aurait constamment poussé les légionnaires tchèques à combattre les Russes et à prendre dès l'été 1918 le chemin vers la France⁶⁴.

Après la première révolution de février, Masaryk jugea préférable d'attendre – afin d'être plus sûr des décisions à prendre. « Mais – écrivit Masaryk – dès que je me fus informé et à demi orienté, j'envoyai, le 18 mars, à Milioukov et à Rodzianko, un télégramme dans lequel j'exprimai ma satisfaction au sujet de ce renversement »⁶⁵.

Peu de temps après, Masaryk se jeta lui-même dans le tourbillon de la révolution russe pour encourager par son action la chute de l'Empire. Il nota⁶⁶ à ce sujet : « Étant donné que je connaissais l'aversion des éléments réactionnaires envers moi et les Alliés, je ne me suis pas empressé pendant le gouvernement tsariste de me rendre en Russie : un conflit avec le gouvernement russe, qui aurait été possible, aurait renforcé les Puissances centrales ».

Masaryk décrit très précisément son séjour à Londres au cours des années 1915 et 1916, mentionne des milliers de futilités concernant sa vie privée, diverses rencontres, etc., mais il oublie totalement de rendre compte du mémorandum qu'il avait remis en avril 1915 à Sir Edward Grey : "*Independant Bohemia*" auquel était jointe une carte – Map of United States of Bohemia. Voilà exactement ce qu'il dit dans ce mémorandum⁶⁷ :

« L'amitié avec la Russie est ce qu'il y a de plus important pour les habitants de la Bohême et pour les Slaves des Balkans. Les politiciens de la Bohême croient que Constantinople ainsi que les détroits ne peuvent appartenir qu'à la Russie. La Bohême est envisagée comme un État monarchique. L'idée d'une République de Bohême n'est défendue que par quelques politiciens radicaux, peu nombreux. La question de la dynastie pourrait être résolue de deux manières différentes, soit les Alliés pourraient donner un de leurs princes, ou bien une union personnelle pourrait

⁶⁴ *Ibid.*, p. 512

⁶⁵ T.G. Masaryk, *Résurrection d'un État*, p. 133

⁶⁶ *Ibid.*, p. 134

⁶⁷ *Op. Cit.*, H. Hassinger, *Die Tschekoslowakei*, pp. 330-331

être réalisée entre la Bohême et la Serbie. La dynastie russe, quelle qu'en soit la forme, serait extrêmement populaire ».

Masaryk s'inscrit donc ainsi en 1915 dans un document comme russophile, monarchiste et voit la réalisation de tous ses espoirs par ses "frères russes" et avec une dynastie russe. Mais en 1917, après la révolution, il déclare : « ...j'avais si bien compris depuis longtemps le tsarisme et son incompetence et l'avais maudit⁶⁸. Son livre est pour ainsi dire rempli de *haine cachée envers la Russie, les Russes et tout ce qui est russe* – cette haine nous heurte à chaque ligne.

Dans son livre, Masaryk consacre aux légionnaires tchèques une plus grande place que ne le fait Beneš. Il admet même en partie leurs pillages⁶⁹ : « Le délabrement de la Russie par la révolution nous permit de nous approvisionner nous-mêmes dans les entrepôts russes ». Masaryk parle même parfois de l'indiscipline des soldats, de leur laisser-aller, de leur manie de tout politiser et de leurs opinions trop bolchevisantes. Et c'est pourtant bien lui qui les y a menés et s'est procuré, rien qu'en usant des plus bas instincts de la masse, une popularité, cette ombre de l'autorité.

Écoutez encore ce que le vieux Tchèque écrit⁷⁰ à propos de ses "enfants" en Russie et Sibérie : « Au sujet de ce qui a été appelé l'Anabase, je ne veux dire ici que ce qui est nécessaire pour comprendre et compléter ce rapport sur notre travail politique à l'étranger. – Je me trouvais au Japon lorsque eut lieu le funeste incident de Tcheliabinsk. Comme on me le raconta alors, à Tcheliabinsk, un prisonnier de guerre allemand blessa le 14 mai l'un de nos jeunes et fut immédiatement exécuté. Les bolcheviks prirent le parti des prisonniers allemands et hongrois, s'ensuivirent alors des événements qui se conclurent par la prise de la ville par nos troupes. Fin mai, nos divisions avaient convenu d'entreprendre la marche vers Vladivostok de manière militaire. Le 25 mai commença effectivement le combat, l'Anabase guerrière ». Suit alors la description de la prise des villes comme Penza, Samara, Kazan, etc.

⁶⁸ T.G. Masaryk, *Résurrection d'un État*, p. 134

⁶⁹ *Ibid.*, p. 172

⁷⁰ *Op. Cit.*, T.G. Masaryk, *Résurrection d'un État*, p. 287

Ces événements déclenchèrent l'allégresse en Amérique où Masaryk avait tout mis en mouvement pour que le vent souffle dans ses voiles. « Comme partout, les juifs⁷¹ me soutiennent ici aussi, et justement en Amérique, l'"Hilsneriade" (c'est ainsi que Masaryk appelle une affaire judiciaire dans laquelle il joua le rôle d'avocat en 1899, lors du procès d'un juif du nom de Léopold Hilsner, accusé d'avoir tué une jeune fille) s'avéra rentable pour moi, si je peux m'exprimer ainsi ; déjà en 1907 les juifs de New York avaient organisé pour moi une très grande réception ; je fis cette fois de nombreuses rencontres personnelles, aussi bien avec des représentants des orthodoxes qu'avec ceux des sionistes... ». Les résultats des zones de combats furent transmis directement par câble en Amérique et y obtinrent un plus grand écho qu'en Europe. Les légionnaires étaient déjà très populaires en Amérique au début du mois d'août 1918, ils ne le furent que plus tard en Europe.

« Mais, comme il ne peut en être autrement dans chaque guerre, me parvinrent également bientôt de mauvaises nouvelles. D'abord j'eus connaissance des rapports relatifs aux différentes carences dont souffrait notre armée. À partir du mois d'août, celle-ci quitta les villes conquises dans la région de la Volga. Combattre sur un front si long s'avérait difficile et la prise des villes sur la Volga sûrement une erreur stratégique. Des nouvelles défavorables inhérentes au moral de notre armée en Sibérie se répandirent un peu plus tard et c'est alors que les bolcheviks et tous nos ennemis politiques⁷² commencèrent leur contre-propagande ».

Cette dernière affirmation s'appuie en apparence sur l'ignorance du lecteur, un moyen à deux sous, mais très apprécié par la propagande des Tchèques. À ce sujet, Masaryk se contredit lui-même : « Ce qui me contrarie bien plus encore, ce sont les nouvelles divulguées par les officiers des Alliés, qui arrivaient de Russie et de Sibérie et décrivaient la désobéissance qui se propageait dans notre armée ; cependant, ces informations ne parvinrent que peu à l'opinion publique, mais bien sûr, elles nous firent malgré tout du tort. La sympathie de la grande majorité, de l'opinion publique et des cercles gouvernementaux nous resta cependant assurée ».

⁷¹ *Ibid.*, T.G. Masaryk, *Résurrection d'un État*, p. 85 et 249

⁷² *Ibid.*, T.G. Masaryk, *Résurrection d'un État*, p. 289

Où donc Masaryk place-t-il les officiers des Alliés – parmi les "bolcheviks" ou parmi les "ennemis politiques" ?!

Plus loin⁷³, Masaryk raconte : « Depuis bien longtemps, nos troupes supportaient sans se plaindre les manques matériels et souffraient davantage moralement d'être longuement séparés de la patrie et de leur famille. On aurait pu s'attendre à un certain relâchement de la discipline mais malgré tout et malgré de nombreuses déceptions, l'armée ne perdit jamais le moral. Quelques-uns traversèrent de lourdes crises, comme le prouve le suicide de Schwetz, dont le caractère tragique eut cependant un effet purifiant ».

Le livre entier contient de tels faits déformés et l'on remarque l'intention d'induire en erreur l'innocent lecteur en racontant un tissu de mensonges. En fait, la vérité établit que toute l'armée tchéco-slovaque en Sibérie était totalement démoralisée et que Schwetz, ce colonel, un homme d'honneur, l'une des rares exceptions de ce corps, fit passer cette situation au second plan par sa mort tragique.

C'est sur le même ton léger que Masaryk évoque aussi les pillages, les tromperies et les actes de violence commis par les Tchèques en Sibérie. « ... Il faut également juger l'esprit de notre armée sibérienne et son activité selon des critères non militaires. Nos soldats s'occupent *toujours* d'affaires *économiques* en plus de leur travail militaire. Ils se sont rapidement associés en ce qui fut appelé des coopératives de travail (août 1918). Une Chambre de commerce, puis une Caisse d'épargne et une banque furent même fondées un peu plus tard. Nos soldats organisèrent dans l'Oural et dans d'autres lieux des entreprises industrielles. Je ne peux éviter de mentionner aussi la très bonne mise en place de la poste aux armées. Il convient de mettre tout cela en évidence lorsque l'on parle de notre armée en Russie et en Sibérie. Il ne s'agit pas seulement de la *réputation héroïque* de l'Anabase, nous ne voulons pas l'amplifier, mais ce serait injuste de n'en faire qu'un épisode fugace. Notons aussi à ce sujet, que même nos Germains en Sibérie se sont inscrits dans les

⁷³ *Ibid.*, T.G. Masaryk, *Résurrection d'un État*, p. 294

listes de notre armée et que nous les avons formés pour en faire des divisions de travailleurs⁷⁴ ».

À propos de cette dernière affirmation, je m'exprimerai encore à la fin de mon livre. En ce qui concerne les histoires sur les entreprises industrielles que les Tchèques auraient créées dans l'Oural et ailleurs, Masaryk se les est inventées de toutes pièces. C'est l'inverse qui se produisit, les entreprises russes qui existaient furent pillées par les Tchèques. La seule organisation tchèque était l'habile aménagement de gigantesques entrepôts roulant sur les voies ferrées.

Le vieux Tchèque a été moins prudent que le jeune. Masaryk raconte plus souvent que Beneš qui se retient d'enjoliver et de louer. Quoi qu'il en soit, les deux Tchèques traitent avec désinvolture la vérité et les faits historiques. Tous deux camouflent et dissimulent les faits et gestes de leurs "enfants" en Russie. Ce que leur ambassadeur à Tokyo, M. Pergler, a dit dans le chapitre précédent convient aussi à chacun d'eux.

En 1887 parut à Vienne un livre sous le titre « *Doktor Thomas G. Masaryk – Essai d'une logique concrète* – Vienne, Éditeur C. Konegen 1887 ». À la page 149 de ce livre, Masaryk écrit à propos de la trahison la critique suivante : « Si Cavour a dit : si nous avions fait pour nous ce que nous avons entrepris pour l'Italie, nous serions les plus grandes canailles, mais nous (Masaryk) disons que pour nous la bassesse des actions est la même et reste, qu'elle soit entreprise pour nous ou pour la patrie ou dans n'importe quel autre but ». À quelle distance Masaryk et Beneš laissèrent-ils Cavour derrière eux ! Toute la politique mondiale pratiquée jusqu'ici, impliquée dans des intrigues et de la trahison, fut un jeu d'enfant comparée aux actions des Tchèques.

Je désire parler encore de deux choses, en premier de la propagande fiévreusement pratiquée par les Tchèques et qui se répand partout, deuxièmement du dommage qu'une telle propagande cause non seulement à des États individuels, mais aussi à toute l'humanité.

⁷⁴ *Ibid.*, T.G. Masaryk, *Résurrection d'un État*, p. 294

Les Tchèques déploient partout dans le monde une propagande fort onéreuse qui n'est pratiquement comparable à aucune autre. Leur gigantesque appareil propagandiste leur permet certes de ne pas réfuter ceux qui mettent au jour la genèse de l'État tchécoslovaque, mais en revanche de les calomnier grandement. Continuer de lutter contre les mensonges tchèques reste cependant un devoir. Il faudrait vraiment désespérer du genre humain si la vérité historique ne devait pas finir par s'imposer. Pourtant l'ignominie se pavane toujours en se parant d'humanité et d'héroïsme.

La lutte contre le tissu de mensonges tchèques est une tâche que les justes de toutes les nations doivent assumer, ainsi que, même parmi les Tchèques, doivent le faire celles et ceux justement capables de penser conformément au respect du droit. Non seulement les Tchèques ont acquis leur autonomie par le mensonge et l'imposture, mais ils ont aussi, par les mêmes moyens, étendu leur domination sur d'autres nationalités. C'est ainsi que s'est créée la "Mosaïque" tchécoslovaque, comme le Professeur Hassinger de Bâle appelle cet État dont, selon ses notes, la population se compose ainsi :

Tchèques	6 430 000
Slovaques	2 334 000
Ruthéniens	460 000
Polonais	75 000
Germaines	3 123 000
Hongrois	747 000
Juifs	18 000
Différents peuples	23 000
	<hr/>
Somme	13 210 000

Il en résulte donc 6,4 millions de Tchèques pour 6,8 millions d'autres nationalités.

Plus de la moitié de la population tchécoslovaque porterait alors aussi la culpabilité des infamies tchèques, et cela aussi longtemps qu'ils vivront à l'intérieur

des frontières de cet État, aussi longtemps qu'ils accepteront de se plier sous le joug des Tchèques et se laissent appeler "Tchécoslovaques", aussi longtemps qu'en silence ils participeront avec Beneš et Masaryk à l'aménagement du royaume, bref aussi longtemps qu'ils partageront avec eux la responsabilité de leurs actes. Cette phrase de Masaryk, disant que « nos Germains en Sibérie ont commencé à s'inscrire dans les rangs de notre armée », n'est pas écrite sans calcul. Le lecteur ne remarque-t-il pas que le père de la démocratie tchèque commence déjà en temps voulu à faire retomber sur les honnêtes épaules des Germains le poids des crimes tchèques ?

Tous ces Germains, Slovaques, Ruthéniens, Magyars et Juifs, en réalité innocents, risquent, s'ils continuent de se taire, d'être mis au pilori avec Masaryk. Cela sera particulièrement difficile pour les futures générations de ces peuples non tchèques qui grandissent dans ce nouvel État et sont éduqués dans des écoles tchèques. Les Tchèques ne reculent devant aucun moyen pour imposer l'idéologie nationaliste tchèque aux peuples étrangers contraints d'adhérer à leur État et ainsi les forcer à croire également à la légende de l'héroïsme tchèque.

Toutes ces données mentionnées précédemment, concernant la relation entre les habitants tchèques et les autres, racontent à l'initié les innombrables humiliations et cruautés que durent et doivent subir les peuplades auxquelles on a fait violence.

Il convient d'écouter encore ce que raconte une personne neutre au sujet des méthodes malpropres utilisées par les Tchèques pour inclure dans leur État trois millions et demi de Germains. Hassinger écrit : « Avec quels moyens fut travaillé à la Conférence de la Paix n'a été révélé précisément que par les "Mémoires" qui y furent présentés, dont nous avons souvent parlé. Au centre se trouve le mémoire III dont la critique est mise en annexe. Il faut se demander ce qui doit nous étonner le plus dans ce tâcheron. L'insolence avec laquelle l'ignorance des diplomates sur la Mitteleuropa danubienne est exploitée, ou bien le mélange d'hypocrisie et de brutalité ou la diction sophistiquée qui, par endroits, devient d'ailleurs presque scolairement naïve... ». « Mais on sera ensuite autorisé à considérer le mémoire comme un document d'État – comme dans tous les autres mémoires, on y parle toujours au nom du gouvernement – car tel était l'objectif. Celui-ci fut en fait

entièrement atteint⁷⁵. Hassinger prouve en détails combien le mémoire III déborde effectivement de fausses données⁷⁶.

Nous, Russes, qui avons perdu notre patrie par la trahison des Tchèques et vivons à l'étranger depuis de nombreuses années, n'avons appris que maintenant en Europe, que les Slovaques n'ont rien en commun avec la peuplade des Tchèques et qu'un profond fossé les sépare comme les Russes des Polonais. Les Slovaques sont majoritairement des gens simples et modestes. Ils sont fidèlement dévoués à leur Église et donc haïs par le tchéquisme hussite. Les sentiments religieux qui lient les Slovaques à l'Église sont grossièrement offensés par les despotes tchèques. Les Slovaques sont une peuplade autonome qui n'a ni histoire, ni langue, ni culture en commun avec les Tchèques. Voilà comment les Slovaques se sont retrouvés inclus dans l'État tchèque :

Au cours de la guerre mondiale, Masaryk et Beneš ont conclu avec les Slovaques vivant à l'étranger une série de traités qui garantissaient à la Slovaquie, incluse dans l'État commun, la plus large autonomie. Dans celle qui fut appelée la déclaration de Moscou⁷⁷ du 16 mai 1915 fut établi, que la Slovaquie devait obtenir son propre parlement, un gouvernement autonome et sa propre langue comme langue officielle. Le 27 octobre 1915, ces conditions furent de nouveau confirmées dans le traité de Cleveland (Amérique).

Le 30 juin 1918, un autre contrat fut signé à Pittsburgh, selon lequel « la Slovaquie devait avoir sa propre administration, son propre parlement, sa propre juridiction, la langue slovaque sera la langue officielle ».

Ce ne furent que vaines promesses sur le papier. Dans le nouvel État, les Slovaques ont été privés de leurs droits par les Tchèques et on s'évertua à les tchéquiser. Après que les conspirateurs d'hier eurent le pouvoir en mains, ils ne se soucièrent plus des accords.

⁷⁵ Hassinger, p. 325

⁷⁶ Hassinger, p. 582

⁷⁷ Hassinger, p. 478

Dans son livre (p. 233), Masaryk tente de faire apparaître cette monstruosité comme un épisode sans gravité. Certes, il reconnaît que le 30 juin 1918 un traité a été signé à Pittsburgh entre les Slovaques et les Tchèques, mais qu'il ne s'agissait pas en fait d'un traité mais simplement d'un accord (!). « Les autres négociations importantes se déroulèrent à Pittsburgh entre les Slovaques et les Tchèques. Le 30 juin, je signai l'accord ("l'accord tchéco-slovaque", pas le traité !) entre des Slovaques et des Tchèques américains. Cet accord fut conclu pour calmer une petite fraction slovaque qui rêvait, Dieu sait quoi, d'une autonomie de la Slovaquie. Je signai l'accord sans hésiter car il s'agissait d'un accord local entre les Tchèques américains et les Slovaques ». Ce que Masaryk écrit ici est un ignoble tour de passe-passe. Il avait alors encore besoin des dons en Dollars des Slovaques américains. Aujourd'hui, tout Slovaque qui rappelle cet accord de Pittsburgh est envoyé devant les tribunaux pour haute trahison.

L'objectif de mon livre était de rédiger l'histoire de l'ignoble trahison commise par les Tchèques en Sibérie. L'épouvantable semence qui fut mise en terre en Sibérie en 1918 et 1919 jaillira un jour en gerbes de la terre russe imprégnée de sang, et face à l'humanité entière, justice et représailles seront exigées. Jusque là, notre devoir nous demande de rassembler toutes les preuves existantes afin d'endiguer le mensonge tchèque.

Il n'existe qu'une seule vérité, et tôt ou tard, *cette vérité vaincra* !